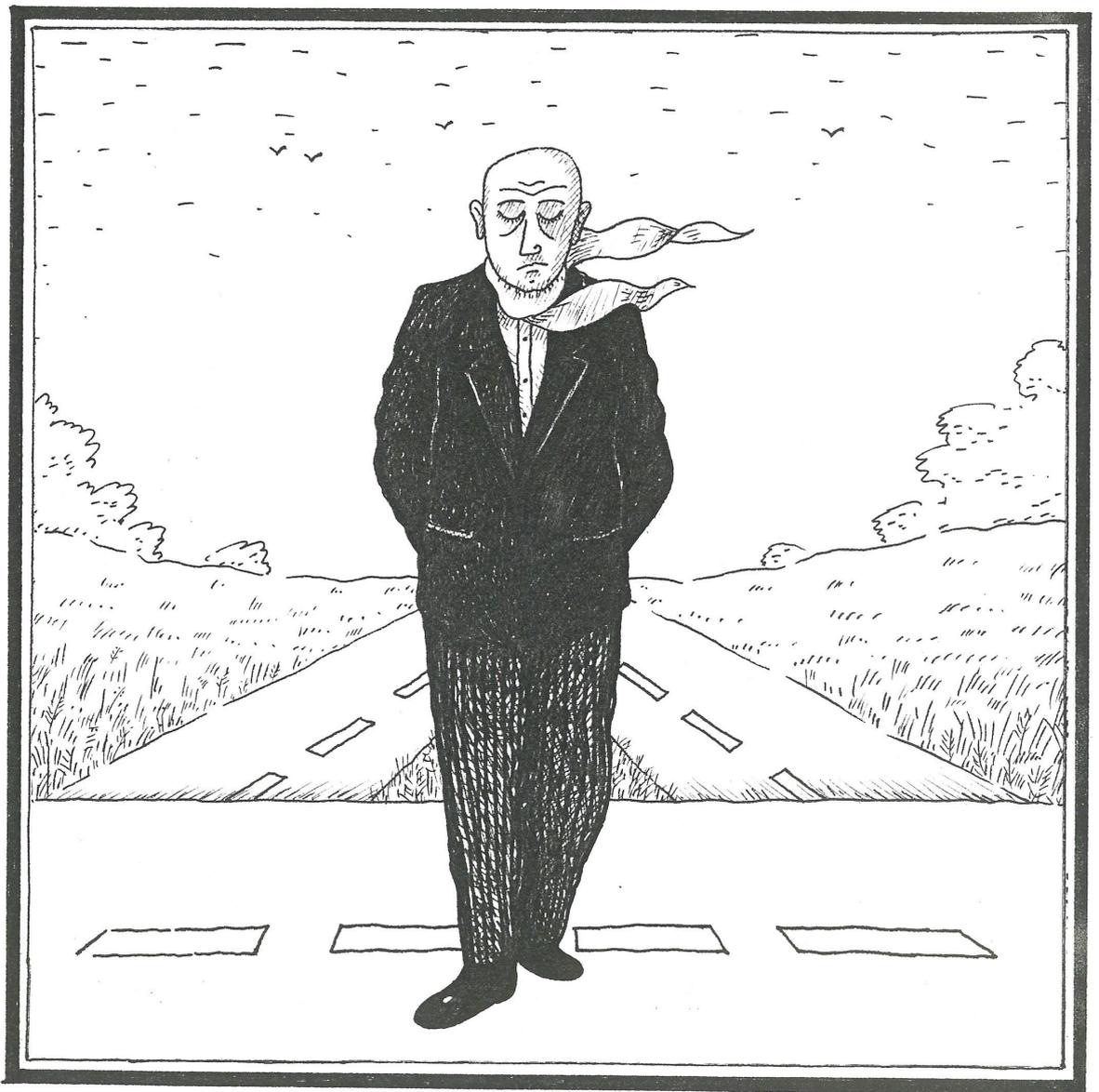


# ANONYMAT



Dessin : Jiri VOTRUBA

# ANONYMAT

Traduction et préface de Frédéric Jésus

*Nous ne sommes rien ;  
c'est ce que nous cherchons qui est tout.*

Hölderlin – *Fragment Thalia*

## PREFACE

*Le 3 mai 19.., à dix heures du matin, deux hommes et une femme vinrent frapper à la porte d'une chambre d'hôtel. Ils ne semblaient pas attendre de réponse et, de fait, ils n'en obtinrent pas. Il s'agissait d'un officier de la police municipale, d'un serrurier réquisitionné pour la circonstance, et de la gérante de l'hôtel.*

*La chambre était occupée depuis trois semaines par un homme, un étranger, qui y avait pris pension. Dès le matin de son arrivée, la gérante s'était prise à douter qu'il ait inscrit sa véritable identité sur le registre, mais cette idée ne dépassa pas le niveau de l'intuition. L'homme ne possédait que de vagues rudiments de notre langue. Discret et silencieux à l'extrême, il descendait prendre ses repas au restaurant et regagnait sa chambre tout aussitôt. Il se faisait parfois monter du café ou des cigarettes. Il semblait se livrer, aux dires du garçon d'étage, à un intense travail d'écriture. Il ne sortait jamais de l'hôtel.*

*Il n'y aurait eu là rien de plus inquiétant s'il ne s'était trouvé que, depuis quatre jours, personne ne l'avait vu sortir de sa chambre, même pour les repas, et qu'il ne donnait plus le moindre signe de vie. Sa porte était fermée de l'intérieur et la clé était tournée dans la serrure. Les volets de sa fenêtre restaient clos. Bref, l'hôtesse redoutait le pire...*

*Le serrurier eut bientôt raison de la porte. Il apparut alors que la situation dépassait tout ce que l'hôtesse avait pu craindre : ils trouvèrent en effet la chambre déserte. Le lit était défait, le cendrier débordait de mégots et il y avait une valise ouverte dans un coin, avec quelques vêtements en vrac à l'intérieur. Bien que les volets aient été clos, les battants de la fenêtre étaient restés grands ouverts et les courants d'air firent s'envoler plusieurs pages d'un manuscrit qui reposait sur la table.*

*L'enquête ne donna aucun résultat. L'homme avait effectivement décliné un faux nom sur le registre de l'hôtel. On ne retrouva aucune trace administrative de lui et les conditions de sa disparition ne purent jamais être élucidées.*

*Restait le manuscrit, dont le contenu étrange et embrouillé finit par faire l'objet d'une demande d'expertise psychiatrique. Celle-ci fut confiée à l'un de mes amis qui, bien que maîtrisant parfaitement la langue dans laquelle était rédigé le texte, se déclara non-compétent. Connaissant mon intérêt pour les curiosités littéraires, il m'en fit cependant parvenir une copie.*

*Telle est donc l'origine du « roman » – c'est en effet la forme que son auteur a souhaité attribuer à ce texte – dont je présente et propose ici une traduction que j'ai voulu la plus fidèle possible. Le remaniement de certaines tournures de phrases a toutefois été rendu nécessaire par les fréquentes maladresses et les lourdeurs de style de l'auteur, visiblement inexpérimenté et quelque peu perturbé au moment de la rédaction de son ouvrage. Je ne prétends pas avoir résolu au mieux ces quelques difficultés.*

*Je précise en outre que, dans l'ignorance où j'étais de l'authenticité des faits évoqués – parfois très invraisemblables, même si j'ai pu vérifier par ailleurs l'exactitude de certains repères temporels,*

*relatifs par exemple aux grèves mentionnées dans plusieurs chapitres – , j’ai finalement préféré modifier les noms des personnes et des lieux cités par l’auteur. On admettra pour les mêmes raisons qu’il m’est impossible d’affirmer que toute ressemblance avec des personnes et des lieux existant ou ayant existé est fortuite. Ou d’affirmer qu’elle ne l’est pas.*

*Le lecteur apprendra enfin avec intérêt que, comme j’achevais la mise au point du douzième et dernier chapitre de ce « roman », et peu après que mon éditeur m’eut fait parvenir l’ampliation des autorisations administratives de procéder à la publication d’une œuvre considérée, à juste titre, comme anonyme, je reçus par la poste une enveloppe contenant les quelques feuillets d’un texte dactylographié, non signé, et intitulé « Epilogue (La traversée du désert) ». J’en ignorais – et, à ce jour, j’en ignore encore totalement– l’origine et l’auteur ; mais le lecteur comprendra à son tour l’émotion extrême qui me saisit lorsque, après en avoir achevé la lecture, je compris la façon dont ce texte semblait imposer sa présence à la suite du douzième chapitre – ou peut-être même en prologue du premier. Aussi ai-je cru devoir respecter la volonté de son mystérieux expéditeur en le traduisant aussitôt pour le faire figurer, tel quel, en position d’épilogue. Il appartiendra au lecteur de décider si cette initiative était judicieuse ou non.*

*Frédéric JESU  
(1984)*

## PREMIERE PARTIE

- 1 -

Le bois de la première marche grinça sous le poids de Mr Arnot. A vrai dire, il en alla de même pour les suivantes, mais le premier pas semblait plus lourd de conséquences et il n'y avait pas d'ascenseur. Une dizaine de marches fatiguées le menèrent ainsi jusqu'à un entresol à peine plus éclairé que le hall d'entrée. Le parapluie mal ébroué s'égouttait sur ses talons et une petite flaque eut le temps de se former devant la loge de la concierge pendant qu'il consultait la liste des occupants de l'immeuble. Bien que la plaque de cuivre fixée sur la façade, près du porche d'entrée, ait été explicite, Mr Arnot tenait à vérifier sur cette liste le numéro de l'étage où se trouvait l'agence. Rien n'interdit ni ne permet pour l'instant de penser qu'il saisissait là le prétexte de profiter du bref répit auquel invitait le palier de l'entresol.

Les marches grincèrent encore tout au long des trois étages qu'il gravit au rythme exclusif de ses pensées. C'est ainsi qu'il parvint à la porte de l'agence, sur laquelle une nouvelle plaque confirmait, en lettres bleues sur fond d'email blanc :

*AGENCE LUDOVIC  
RENSEIGNEMENTS. ENQUETES. RECHERCHES.  
FILATURES ET TOUTES MISSIONS.*

Lentement, comme pour conjurer une dernière hésitation, Mr Arnot dénoua son écharpe. Il pressa enfin le bouton de la sonnette. Une voix féminine grésilla dans l'interphone.

- " Oui ? "

Mr Arnot se racla la gorge.

- " Bonjour... Je viens pour ...euh .... eh bien disons... une affaire privée et je voudrais savoir... "

La voix dans l'interphone l'interrompit :

- " Oui, bonjour monsieur. Aviez-vous pris un rendez-vous ? "

- " Non.... Parce que ? ... Je ne sa vais pas qu'il..."

- " Aucune importance. Si vous voulez vous donner la peine d'entrer... "

La porte s'entrebâilla aussitôt avec un bourdonnement électrique. Mr Arnot la poussa, en franchit le seuil et la referma soigneusement. Il se retrouva à l'orée d'un long couloir qui semblait se complaire depuis toujours dans un bain de lumière tamisée et qui déployait mollement, en direction des bureaux qu'il desservait, une épaisse moquette de haute laine. Mi-fière, mi-gloutonne, celle-ci s'employa alors à absorber les pas d'un Mr Arnot plus circonspect que jamais, mais qui, sans défaillir pour autant, se dirigeait résolument vers la première porte qui s'ouvrait dans le couloir, celle d'où lui parvenait le cliquetis profus d'une machine à écrire.

La femme qui, installée derrière un vaste bureau, occupait le centre de la pièce, était de toute évidence la secrétaire de l'agence, la voix de l'interphone. Elle régnait sur des liasses de papiers et

des piles de dossiers disposées tout autour d'elle, et pianotait en virtuose sur une machine à écrire assez sophistiquée, puisant son inspiration dans de vagues brouillons sur lesquels elle semblait ne jeter que des coups d'œil distraits.

Mr Arnot s'avança un peu, entre deux phrases qu'elle dactylographiait à une allure vertigineuse. A peine s'apprêtait-il à considérer avec plus d'attention la savante construction de bouclettes blondes qui encadrait son visage presque félin, au menton aigu, aux lèvres finement tracées, qu'elle leva soudain vers lui des yeux bleu vif qui le scrutèrent du fond d'un halo de maquillage métallique. Il s'immobilisa sur place. Aussitôt ce regard se plissa, comme pour corriger une élégante myopie. Il détourna le sien.

Elle le toisa ainsi un bref instant, les doigts en arrêt sur le clavier de la machine à écrire. Elle ne semblait pas moins troublée, mais cela n'était sans doute qu'une apparence, laquelle échappa d'ailleurs totalement à Mr Arnot. Les yeux rivés sur son écharpe, il ne put en effet se résoudre à croiser de nouveau le regard de la jeune femme avant d'avoir entendu sa voix qui s'informait, sur un ton de parfaite routine :

- " Je suppose, Monsieur, que vous n'avez pas encore ouvert de dossier dans notre agence, n'est-ce pas ? "

La voix était mélodieuse et, curieusement, presque familière.

- " Non, non, pas encore... "
- " Bien. Puis-je alors vous demander ce qui vous amène jusqu'à notre agence ? "

Elle avait cette absolue politesse professionnelle toute en concision et intérêt feutré pour la démarche du visiteur.

- "Je voudrais faire procéder à une filature... "

Il y eut un premier silence. La secrétaire reprit :

- "Affaire privée, disiez-vous ? "

Mr Arnot eut un sourire indéfinissable.

- " Oui ". Une question lui traversa l'esprit : " Privée de quoi, au juste ? " Puis une autre question : " D'où cette question-là me vient-elle ? "

- " Bien. Je vais voir si le directeur de l'agence peut vous recevoir... "

Après un nouveau silence, elle ajouta :

- " Qui dois-je annoncer ? "

Et comme il semblait ne pas comprendre, elle insista :

- " Vous êtes Monsieur?... "
- " Euh... Benoît. Monsieur Benoît. "
- " Vous dites ? Monsieur Benoît ? "

Il y eut encore un silence. Elle en assuma lourdement la responsabilité. Puis elle conclut :

- " Parfait, Monsieur Benoît. Je vous demande un instant, je vais voir si Monsieur le directeur est disponible. "

Et elle s'éclipsa. Elle portait un tailleur mauve raffiné, qui moulait sobrement son corps mince et souple. Mr Arnot remarqua peut-être aussi la façon dont ses pieds étaient pris dans un réseau complexe de chaussures à lanières dorées.

Pendant une minute, un silence presque parfait régna dans la pièce, qu'écorchaient à peine quelques coups de klaxons échangés en bas, dans la rue du Nord. Puis la porte latérale par laquelle avait disparu la secrétaire s'ouvrit de nouveau. Mr Arnot était resté debout, immobile.

- " Monsieur le directeur vous recevra dans une dizaine de minutes. Voulez-vous vous asseoir en attendant ? "

Sans cette invitation, Mr Arnot se serait manifestement contenté d'attendre debout. Aussi, avisant quelques fauteuils en toile écrue placés contre un mur, se cala-t-il dans l'un d'entre eux. Il dut s'y trouver satisfait, puisqu'il s'y cantonna. S'interrogea-t-il au passage sur l'absence de salle d'attente dans une agence d'apparence pourtant si cossue? Ou bien, pour quelque obscure raison, préféra-t-il s'installer dans le bureau de la secrétaire avant même qu'elle ne lui ait suggéré un autre lieu ? Admettons pour l'instant qu'on puisse laisser dans l'ombre ce détail, et en jachère sa notoire signification, d'autant que la secrétaire ne fit aucune remarque. A ce stade du récit, en revanche – à l'occasion de cette pause pendant laquelle Mr Arnot attend l'entrevue avec le directeur, enfoncé dans un fauteuil, son écharpe maintenant pliée et placée sur ses genoux sous le parapluie, les mains posées bien à plat sur le parapluie, l'écharpe et les genoux, et le regard modestement chaviré dans la contemplation des classeurs alignés loin devant lui sur une étagère – il semble légitime d'ébaucher une description du personnage.

Légitime ? Certes. Mais aussi : bien malaisée. Mr Arnot pourrait en effet constituer le prototype de ce genre d'individu que vous croisez sur le trottoir sans y prêter la moindre attention. Et si par hasard quelque cohue vous amène à le bousculer, vous attribuez l'incident à l'inévitable désagrément des foules, et, dans la seconde qui suit, vous l'avez déjà oublié.

A première vue, Mr Arnot est donc le quidam parfait, l'un des éléments, interchangeable entre cent mille, de la multitude des villes. Et, même en y regardant de plus près, c'est bien ainsi que, sans conteste – à la condition donc de s'être mis, par hasard, à vraiment l'observer, ou même à l'écouter ; mais l'écoute-t-on ? parle-t-il ? et à qui ? se parle-t-il seulement à lui-même, comme on voudrait le croire ? – c'est bien ainsi qu'il en va pour lui. Mieux : c'est cela même qui, selon lui – du moins peut-on présumer qu'il le pense, d'autant que la plainte, on le sait, est coutumière – c'est cela qui viendrait doter son humaine condition du plus inhumain de ses aspects... Qu'il vienne à disparaître, peut-il se dire, et rien au monde ne changera. Nul, *a priori*, ne s'en souciera : pas de famille, par exemple – plus de traces d'elle, en tout cas – , ni même d'amis pour partir à sa recherche. Il ne resterait en fait que la milice, et encore !...

Et encore ... Soyons plus concrets. Lorsque au carrefour le feu se fait rouge, Mr Arnot traverse avec les autres piétons. Pourquoi pas, d'ailleurs ? Et parfois, bien entendu, pour peu que quelque course le presse ou que, fait rarissime, il ait pris un léger retard sur le chemin du travail, il s'aventurera peut-être en dehors des passages cloutés, entre deux flots de voitures. Mais il n'y aura jamais d'automobilistes pour vraiment protester. C'est une constatation.

Prenons un autre exemple , qui se révélera peut-être plus évocateur par la suite. Voici le supermarché où Mr Arnot vient se ravitailler tous les samedis matins : véritable fourmilière dont les travées grouillent de clients affairés et comme enivrés par la profusion d'objets qui s'empilent sur les rayons à portée de main. Ils comparent les prix, consultent leur liste, triturent les denrées sous la cellophane et, entre deux embouteillages de chariots, ils convergent pour finir vers les caisses qui les drainent jusqu'à la sortie. Et voici Mr Arnot parmi eux. Il piétine patiemment dans la file d'attente, il en constitue l'étoffe, plus ou moins lâche selon les heures d'affluence. Pour ceux qui sont placés devant lui, sa présence ou son absence ne revêtent assurément pas plus de signification et la nature de son existence ne leur importe en rien. Quant à ceux qui le suivent et considèrent sa silhouette de dos, ils n'attendent que sa disparition de leur champ de vision et se proposent volontiers d'encourager toute manœuvre susceptible d'en accélérer l'effacement définitif. Mr Arnot accède enfin au niveau de la caissière. Il lui présente ses achats. Sans lui accorder le moindre regard, elle les enregistre un par un, effectue le total, annonce le montant. Elle joint au ticket quelques sacs de plastique, reçoit l'argent, l'encaisse et rend la monnaie. Elle n'a pas interrompu un seul instant la conversation engagée, comme à travers lui, avec sa plus proche collègue. Mr Arnot s'en formalise-t-il ? Il faudrait le lui demander, bien sûr, mais qui le fera ?

Au bureau – Mr Arnot est un employé de la Compagnie Générale – ses collègues apprécient sa modestie à peu près comme on apprécie celle d'un géranium. Ses chefs respectent son efficacité honnête et scrupuleuse. Du reste, jamais le travail qu'il effectue n'a pu se révéler de nature à lui attirer un blâme ou une louange. Il n'est pas rare qu'on oublie de le convier aux petites cérémonies rituelles qu'organisent ses collègues à l'occasion d'un mariage, d'une naissance, d'un avancement, d'un départ en retraite... Et moins on le rencontre dans ces occasions, plus, fatalement, on s'habitue à son absence. Il est vrai qu'on l'oublie moins, en cas de décès, lorsque circule une enveloppe pour l'achat de la couronne funéraire : " Ses collègues de la Compagnie Générale "... Personne, quoi qu'il en soit, ne songerait à se moquer ouvertement de son éternel complet en velours côtelé brun ou de ses souliers démodés en cuir épais toujours un peu poussiéreux, ni même de sa vieille écharpe grise sans âge.

A la pause de midi, Mr Arnot sort de l'immeuble de la Compagnie Générale. Il remonte le boulevard des Pénitents, tourne à gauche dans la rue du Citron Pressé et s'enfile dans une brasserie surpeuplée où il consomme classiquement un sandwich au jambon, avec un supplément pour le beurre et les condiments. Il arrose le tout d'une eau gazeuse, sans manifester de préférence pour l'une ou l'autre marque. Il lui arrive de temps à autre de jouer une ou deux parties de flipper. Il vient ensuite s'accouder au comptoir d'où, tout en soufflant sur une tasse de café, il constate l'indifférence absolue que malgré son assiduité la population habituelle de l'établissement lui témoigne. Il règle enfin ses consommations et, pendant qu'il avale une dernière gorgée de café presque froid, le barman empoche son pourboire sans faire de commentaire.

Le soir, au sortir du bureau, il s'attarde parfois dans les allées du drugstore, place du Commerce, où il aime observer son reflet dans les vitrines, parmi les reflets dansants des autres passants. Mais, la plupart du temps, il rentre chez lui sans détour, jouissant amèrement de son transit en métro : il a alors le sentiment de partager avec ceux et celles qui l'entourent cette expérience d'incommunicabilité sans recours où, selon lui, son existence n'a jamais cessé de baigner. Là se fixe et

se résume la seule image de lui qu'il ait conscience d'entrevoir dans le miroir des êtres qui l'environnent : une infinité de doubles ...

On ignore à peu près tout de la façon dont il meuble la solitude de ses soirées et de ses week-ends ; c'est donc arbitrairement qu'on évoquera la nature de ses passe-temps. Exemples probables : lecture du journal – de la veille éventuellement – ; longs coups de téléphone à l'horloge parlante, et même : fréquentation assidue des annuaires téléphoniques. Cette dernière hypothèse est somme toute assez vraisemblable puisqu'elle pourrait expliquer la découverte, au dos de l'un d'entre eux, de la fameuse publicité pour l'Agence Ludovic – " Filatures en tous genres. Discrétion garantie ". Mr Arnot dispose de tout son temps pour réfléchir : aussi, lorsque l'étrange idée s'est présentée à lui, a-t-il pu lui permettre de germer, de croître et de mûrir à son rythme propre. Mais, répétons-le, ce n'est là qu'une hypothèse, que la suite des événements contribuera peut-être à étayer. Les détails concernant la genèse de la démarche de Mr Arnot peuvent du reste être partiellement négligés à la phase actuelle de ce récit. D'un récit dont le moment est venu de reprendre le cours, d'autant qu'au fil des explications et digressions qui précèdent, les dix minutes d'attente annoncées ont pu tout à loisir se rejoindre, fêter leurs retrouvailles et commencer à s'assoupir au fond du sablier.

Le délai était en effet largement dépassé : c'est ce que Mr Arnot tenta de signifier à la secrétaire par un discret toussotement qui, noyé sous les cliquetis en grêlons continus de la machine à écrire, ne révéla que sa totale inefficacité. Il dut se lever .

- " Mademoiselle ? "
- " Oui ?... Oh, excusez-moi, cher monsieur... " et à ces mots on eût dit qu'elle se sentait rougir, " excusez-moi, je vous avais oublié ", et à sa voix qui allait s'éteignant, on eût dit qu'elle faisait un aveu décisif. Mais Mr Arnot s'entendit seulement penser : " Oublié ? Bien entendu ! " Le contraire l'eut étonné. Il n'eut que le temps d'avalier son amertume : la secrétaire, qui avait disparu par la porte latérale, était déjà de retour.
- " Monsieur Benoît, si vous voulez bien me suivre..."

Il y avait un nouveau couloir, aussi sombre qu'étroit, et plus moquetté encore que celui de l'entrée, puis une lourde porte d'acajou doublée d'une seconde porte rembourrée de cuir que la secrétaire, en s'effaçant pour lui livrer le passage, referma soigneusement l'une après l'autre, le laissant seul avec le directeur. Mr Arnot se retourna, comme surpris de la désertion de la jeune femme, mais déjà le directeur s'était levé pour l'accueillir et lui tendait une poignée de main cordialement affairée. C'était un petit homme trapu, au souffle court, qui balançait la tête d'un air entendu. Son visage, creusé de rides si épaisses qu'on l'eût dit façonné tout en papier mâché, était barré d'une fine moustache méridionale et surmonté d'une raie grisonnante. Il se présenta, désigna du geste une chaise à l'intention de Mr Arnot et retourna aussitôt se camper entre son bureau et la fenêtre. Puis, chaussant des lunettes à demi-foyer, il se croisa les doigts sous le menton et adopta immédiatement la physionomie de base, celle où se conjuguèrent bienveillance, sollicitude, attention, etc... mais aussi, à dose infinitésimale, une touche de fatalisme blasé. Faut-il préciser ? Pourquoi pas, encore que cela importe assez peu pour la suite. Rappelons simplement qu'il ne s'agit ici ni d'un bureau de la milice, ni d'un cabinet de psychiatre, et que le client a besoin de trouver en face de lui la gueule de l'emploi adaptée au service qu'il en attend, ne serait-ce que pour l'aider à franchir le cap des premières confidences. Aussi, n'étant requis ni comme marchand de remèdes, ni comme justicier, ni même comme conseiller, le prestataire se doit-il d'incarner le bon sens et l'expérience et, plus

encore, de témoigner dans les traits mêmes de son visage d'une propension naturelle à préserver les secrets les plus brûlants de leur tendance à diffuser. De là venaient peut-être les rides imprimées sur le front du directeur.

Admettons donc que le client finisse par éprouver la conviction indélogeable que, chez son vis-à-vis, la discrétion de la bouche n'a d'autre rivale que la disponibilité absolue des oreilles. Ceci étant acquis, il reste que ledit client n'en garde pas moins les plus biseautés de ses cartes par-devers lui, parfois même à son insu, tant il est vrai que le parfum d'inquiétude, de méfiance et de soupçon où baigne sa démarche imprègne ses vêtements autant que sa raison. Le directeur d'une agence de détectives n'échappe jamais tout à fait à cette contagion du doute; il doit pourtant accepter d'être jugé indemne de cette prolifération de l'odorat appelée le flair. C'est là ce que tout dissimulateur – et il s'agit ici d'un client, ne l'oublions pas – attend *a priori* de son interlocuteur et ainsi aurait pu s'expliquer le soupçon de fatalisme que Mr Arnot avait probablement remarqué sur le visage du directeur.

Quoi qu'il en soit, Mr Arnot se contenta de se signaler pour sa part en s'installant d'emblée dans un profond silence, et en observant consciencieusement à travers la fenêtre les nuages qui croisaient le ciel bleu et froid de février. On entendit de nouveaux coups de klaxons dans la rue, et le grelot étouffé du téléphone sur le bureau de la secrétaire. Le directeur, nullement désarçonné par ce silence, démêla les doigts de sous son menton et se fendit d'un sourire engageant.

- " Vous venez pour une demande de prise en filature, n'est-ce pas ? "
- " Oui ".Un silence s'ensuivit, puis Mr Arnot sembla s'animer. " Pouvez-vous m'en exposer les conditions ? " Et il se tut de nouveau.

Le directeur ne demandait pas mieux et il se mit derechef à fournir avec précision et en un temps record toutes sortes d'indications : conditions de mission; montant de l'heure de filature diurne ou nocturne ; conditions de règlement des frais de filature et des frais de dossier ; préservation de l'anonymat du détective avec lequel le client ne saurait avoir d'autres relations que par l'intermédiaire des rapports dactylographiés quotidiens ou hebdomadaires, au choix, qui lui sont remis au secrétariat ; non-responsabilité de l'agence envers les conséquences que pourrait avoir pour le client la connaissance des faits révélés pendant et par la filature ; garantie du secret professionnel opposable aux autorités judiciaires et administratives. Enfin : destruction systématique du double des rapports sitôt que l'original a été remis au client.

Laissant un court silence, le directeur reprit sur un ton au-dessous, d'une voix si grave que Mr Arnot passa nerveusement le doigt dans le col de sa chemise :

- " Je vous demanderai néanmoins, Mr Benoît, de bien vouloir réfléchir une dernière fois avant de vous engager à utiliser nos services.

Sur un ton non moins théâtral, Mr Arnot répliqua :

- "C'est tout réfléchi."

Après un nouveau silence, plus cérémonial encore, le directeur gratifia Mr Arnot d'un discours assez pompeux sur la sagesse qu'il manifestait en choisissant les services de CETTE agence plutôt que ceux

de TELLE autre. Il lui répéta l'article 7 du statut des détectives privés sur le secret professionnel, puis ouvrant un dossier vierge :

- " Je vais maintenant vous demander de me fournir quelques renseignements sur la personne que vous désirez faire suivre, ainsi qu'une avance en liquide sur le premier rapport."

Il fut convenu que ce rapport – ainsi que les suivants éventuels – serait hebdomadaire. Mr Arnot extirpa trois billets d'un portefeuille en cuir noir patiné à l'excès, et il les poussa sur la table avec un sourire bizarre.

- " Nom ? "
- " Quoi ? "
- " Le nom de la personne en question. Comprenez que cela nous est indispensable. "
- " Oui, bien sûr... Arnot. Antoine Arnot."

Non, il n'avait pas de photos. Oui, il pouvait donner des éléments permettant aisément l'identification.

- " Age ? "
- " Trente-quatre ans. "
- " Notre détective aura besoin de quelques indices assez simples pour le repérer lorsqu'il amorcera la filature. En disposez-vous ? "
- " Simples ? Oui, cela paraît simple, en effet ... Il travaille dans un immeuble de la Compagnie Générale situé au 7 bis, boulevard des Pénitents. Il en sort tous les jours à midi précis, toujours seul et un peu avant la cohue. De là, il se rend au premier café à gauche dans la rue du Citron Pressé. Il prend un sandwich et une eau minérale au comptoir. Parfois, il fait une partie de flipper. Puis il retourne à son travail par le même chemin."

L'autre notait. Mr Arnot eut un petit mouvement en direction du dossier.

- " Et ..."
- " Oui ? "
- " J'ai oublié de vous dire : Il prend aussi un café. "
- " Très bien. " Le directeur posa son stylo, releva la tête et lui jeta un regard aigu par-dessus ses lunettes à demi-foyer, qu'il finit par ôter en commentant :
- " Félicitations ! Voilà déjà un véritable début de filature, cher monsieur ! "

Mr Arnot se tut, attentif à cette attention qu'il venait de susciter. Perçut-il l'intonation à double entrée de la remarque ? Toujours est-il qu'au directeur qui les lui demandait, il déclara préférer ne pas livrer pour l'instant les raisons de sa démarche. Le contrat, qu'il venait de signer, le lui permettait.

Mais peut-être le lecteur aura-t-il déjà discerné le sens probable de cette étrange démarche. Il semble en effet que l'homme qui vient de lui être succinctement présenté se sente exister pour lui-même – du moins faut-il le lui souhaiter – mais nullement pour les autres, ceux qu'il appelle " les

autres " , et dont il appartient au lecteur de décider si lui-même s'y inclut. C'est à peine si Mr Arnot a conscience de contribuer au fonctionnement de la grande machinerie sociale, d'être l'un des mille crans sur le pourtour de l'un des dix mille engrenages. Car, même de cela, il n'obtient jamais de tangible confirmation. Il se sait interchangeable et anonyme, indifférent et transparent, et il se tait jusqu'à ce jour, où, à l'agence, il énonce le message codé dont lui seul, pense-t-il, détient la clé. Il n'appartient à personne de porter un jugement sur cette manipulation dont il entend recueillir secrètement les fruits. On peut redouter la noyade dans la foule autant que la soif dans le désert. On peut de ce fait louer un miroir pour y contempler son masque, ou choisir de s'installer sous un arbre ou ailleurs et de méditer. Et pour entendre les voix dans la nuit, on peut parler ou bien se taire. N'y aurait-il pas, dès lors, quelque présomption à se prononcer d'emblée sur la forme que prend à nos yeux, sous nos yeux, la quête de Mr Arnot ? Il paye pour se faire suivre. Soit. Il veut savoir ce que l'on voit de lui. Ça le regarde. Notre intérêt consistera essentiellement à observer et à noter comment et à quoi peut le conduire le chemin sur lequel il s'est engagé. Le récit ainsi obtenu sera peut-être celui d'une aventure, et peut-être autre chose encore.

Il est remarquable à cet égard que Mr Arnot n'ait pas attendu d'avoir en main le premier rapport de l'agence pour enregistrer au cœur même du quotidien les prémices de certains bouleversements qui allaient s'y opérer. Son existence, si morne jusqu'alors, et résignée à se dérouler platement sur un fond si terne que seul le pastel d'une humeur plus ou moins grisâtre pouvait encore en modifier le climat, son existence se dota en effet peu à peu de couleurs et de reliefs inconnus dans les contrées les plus couramment fréquentées de sa conscience. Des sentiments nouveaux et contradictoires commencèrent çà et là à clignoter. Même les situations usuelles se mettaient à recéler de l'imprévisible. Et il en advint d'autres qui s'avéraient franchement pétries d'imprévu. A force de trébucher de la sorte sur ses habitudes, il arrivait parfois que Mr Arnot hésite à les reconnaître comme vraiment siennes. Examinons donc plus en détail le mécanisme de ce premier glissement.

La semaine avait débuté sur une note d'angoisse tenue tout au long de la matinée du lundi, c'est-à-dire du jour convenu à l'agence pour le début de la filature. Tout du moins peut-on imaginer cette angoisse et extrapoler cette matinée. Il y eut pour commencer le petit déjeuner pris au café, juste en bas de chez lui, puis le voyage en métro. Tout cela était banal, certes, mais en ce lundi matin il y avait déjà, survolant le quotidien, une promesse nouvelle : quelque part aujourd'hui, il le savait et savait où et quand, quelqu'un allait l'attendre et n'attendre que lui. Un rendez-vous sans rencontre était programmé entre deux anonymes ; l'un était lassé de l'être et l'autre payé pour le rester. Et ce que redoutait Mr Arnot n'était pas tant que l'Agence Ludovic ait découvert sa supercherie, et préféré s'abstenir de participer aux troubles lubies d'un client trop fantasque, auquel cas il n'y aurait personne au " rendez-vous". Non, l'angoisse qui avait brusquement saisi Mr Arnot dans le métro provenait de l'insupportable idée que, malgré les renseignements fournis, le détective mandaté par l'agence ne le reconnaisse pas. Mr Arnot ne pouvait envisager, sans être secoué d'un atroce frisson, un isolement à ce point ultime qu'un être humain, bien que dûment rétribué pour lui consacrer son attention, puisse encore persister à l'ignorer. Mr Arnot se reprochait alors de ne pas avoir laissé un signalement plus détaillé. Simultanément il pensait qu'il lui aurait été impossible, par définition, de dresser son autoportrait face au directeur de l'agence, quand bien même il eût trouvé les mots pour le faire, ce qui n'était pas certain. D'une façon ou d'une autre, c'était toujours le même dilemme qui conjugait l'incommunicabilité avec le sentiment d'invincible solitude. Ce ne sont pas là les termes qu'aurait employés Mr Arnot – et en l'état où il se trouvait ce lundi matin dans le métro, même le

mot angoisse lui était inaccessible – mais ils conviennent assez bien pour décrire la situation et suggérer l'intolérable que redoutait Mr Arnot.

La matinée se déroula toutefois un peu mieux qu'elle n'avait commencé. Au bureau, Mr Arnot oublia l'idée sombre du métro. Il s'installa dans l'attente avec une fébrilité que personne, évidemment, ne remarqua. Ses collègues étaient bien trop occupés les uns à raconter leur week-end, les autres à faire mine – mais à peine – de les écouter. L'indifférence de Mr Arnot à leur égard était sidérale et, à vrai dire, réciproque. Il en profita pour mesurer la quasi-perfection de sa solitude, ce qui ajouta à sa fièvre.

A midi moins cinq, comme d'habitude, il s'apprêta à sortir, à " prendre son heure ", comme chacun disait ici. Mais ce n'était déjà plus comme d'habitude et il se mit à songer à ce fait qu'il " prenait son heure " tous les jours, à midi, puis, soudain perplexe, à ce que rien ne justifiait cette régularité. Rien, non plus, ne la rendait critiquable ni même absurde. Mais il eut un doute. Qui décidait vraiment ? Qui donc écrivait le texte de sa vie ? Et quelle en était la marge d'improvisation ? Ne pouvait-il donc sortir une demi-heure plus tard, ou dix minutes plus tôt, ou même ne pas sortir du tout ? Et pourquoi en ce jour précis, où il avait pourtant une raison notable de sortir à midi, envisageait-il pour la première fois de renverser la coutume ? La constatation était amère. Il pouvait aussi sortir pour ne plus revenir. Il frémit à cette évocation tout en nouant son écharpe devant la porte de l'ascenseur. Etrange ... La descente lui ouvrit quelque peu l'appétit en lui creusant l'estomac. Il traversa d'un pas vigoureux le grand hall aux dalles claires et sonores, poussa la porte de l'immeuble et se retrouva dehors à plisser les yeux sous un plein soleil de février. Son angoisse matinale s'était totalement dissipée. Il ne restait qu'un sentiment d'exaltation dont il s'efforça de chasser les signes de son visage. De nouveau, il eut un frisson. Mais celui-ci signait le plaisir de se dire qu'au franchir de ce seuil, il y avait comme le soulagement d'une fin et le délice d'un commencement. La population du boulevard, très dense à cette heure de la journée, déambulait en tous sens sur les trottoirs. Tous les échantillons humains du quotidien des villes étaient représentés, et ils défilaient en poussant devant eux de petits nuages d'haleine qui se perdaient aussitôt dans l'air glacé. Ils allaient çà et là, habités par leurs motifs, leurs projets, leurs amours, leurs devoirs, et, parmi eux, il y avait deux yeux immobiles qui guettaient... Mr Arnot s'abstint de fouiller du regard les alentours ; cela eût été maladroit, très maladroit même. Il eut la surprise de sentir un calme prodigieux envahir tout son être comme il s'engageait dans la rue du Citron Pressé.

\*

La semaine qui s'écoula n'eut cesse de précipiter Mr Arnot de nouvelles sensations en nouveaux sentiments. L'angoisse avait fait place à la fièvre, et la fièvre au frisson qui l'avait introduit au calme : Mr Arnot allait découvrir d'autres séquences possibles du corps et de l'esprit. Simultanément, sous la muette influence de ce regard qui le suivait, il passait au crible chaque moment de sa vie et le découvrait enkysté dans un rituel que rien ne pouvait complètement expliquer. Plus il s'interrogeait sur ce que ses gestes, ses attitudes avaient de désincarné, et plus il sentait poindre en lui l'appel d'une nouvelle plénitude de l'existence, plus il percevait le poids et la densité de son corps. Parfois cependant il lui paraissait impossible de continuer à habiter ce même corps et l'appel qu'il recevait le tordait de désespoir et d'impuissance à y répondre.

Un soir un peu après huit heures, délaissant ses annuaires téléphoniques, ou ce qui lui tenait lieu d'occupation domestique, il décida soudain de descendre faire un tour dans son quartier. Une fois la nuit tombée, il n'y avait guère que de rares nécessités capables de l'entraîner hors de chez lui. Mais la filature qu'il avait commanditée ne s'achevait qu'à minuit pour reprendre à huit heures du matin. Il savait donc qu'il allait entraîner l'insondable présence avec lui dans sa promenade nocturne. Et aussi que, le quartier étant quasi déserté à cette heure, il allait peut-être entendre le bruit de ses pas frappant le trottoir derrière lui.

Il marcha dans la rue vide et silencieuse, et n'entendit que le claquement de ses propres talons entre les immeubles. L'air était sec et froid, et les étoiles veillaient sur l'ordre du monde.

Mr Arnot décida finalement d'aller s'installer au fond du premier bar qu'il trouva ouvert. Assis à sa table, il songea que l'autre ne devait pas être loin, observant ce qui allait se passer. Etre observé... Etre quelqu'un, au pire quelque chose, pour quelqu'un... Il regarda autour de lui. Était-ce un homme ou une femme ? Solitaire, de toute façon, comme Mr Arnot imaginait que dût l'être un détective. Aussi solitaire que lui ? Il pensa en souriant : " On est deux." Est-ce pour mener jusqu'au bout les conséquences de cet humour qu'il commanda deux verres de vin, lui qui ne buvait jamais d'alcool ? Comment le savoir ? Jusqu'à présent, Mr Arnot était resté étranger à quelque forme d'humour que ce soit. Autour de lui, dans ce décor de formica et de néon, parmi ces odeurs de cigarettes mal écrasées, ce vacarme de juke-box et de jeunes gens grégaires, rien n'était extraordinaire, et cependant, imperceptiblement, tout commençait à devenir étrange et lourd de sens à ses yeux. Il ne pouvait s'empêcher de scruter chacun et chacune avec intensité, et bien que personne ne le regardât, lui, ce n'était déjà plus pareil : l'un ou l'une d'entre eux feignait de l'ignorer. Mais qui ?... Il ne tenait pas du tout en l'occurrence à savoir vraiment de qui il s'agissait, et pourtant... un malaise opaque... la salive qui s'enfuit de la bouche et le cœur qui cogne entre les côtes... L'impression d'un très vieux cauchemar qui colle à la conscience, et le vin soudain bien lourd dans son corps... Il sut qu'une vague de ce sentiment familier de solitude extrême recommençait à se former en lui, il la sentit se gonfler, écumante, et prendre une ampleur démesurée, puis déferler lentement, impitoyablement, avec cette indifférence souveraine propre aux éléments qui s'imposent à l'homme. Il ferma les yeux que menaçaient des larmes. Il semblait réaliser, confusément et pour la première fois, l'aspect persécuteur de ce qu'il avait déclenché en se rendant à l'agence. Il ne pouvait plus éviter la suite, quoique jusqu'à présent, rien n'ait fondamentalement changé. Souhaitait-il, d'ailleurs, le moindre changement ? Il rouvrit les yeux. Non, rien n'avait changé, sinon que chaque silhouette à chaque table lui paraissait maintenant figée par sa propre suspicion. Le métier de détective lui parut être l'un des plus malsains qui s'exerçât en ce monde. Pourquoi malsain ? Il n'aurait pu l'expliquer... Mais enfin, si l'on y réfléchit quelque peu, voilà des gens qui s'intéressent à vous, mais qui restent dans l'ombre. Toujours présents, mais absents à vos yeux. Ils sont à l'affût de chacune de vos initiatives, dont ils épousent le trajet, froidement, sans porter le moindre jugement, comme détachés, et ils vous laisseront vous noyer si vous vous jetez dans le canal. Vous décidez : ils vous accompagnent. Rien ne leur échappe mais de l'ensemble ils se lavent les mains. Et bientôt, il vous semble que vous ne décidez plus vraiment, mais alors, encore une fois, qui décide ? Malsains, et plutôt détestables, pensa Mr Arnot. Par extension, il se prit à détester chaque client du bar et lui-même avec. Pour finir, il retourna précipitamment chez lui pour y vomir son vin. Il ne se reconnaissait que trop, mais sans tout à fait se reconnaître.

Quand vint le dimanche soir, Mr Arnot prit soudain conscience, en se couchant, d'une autre faille possible de sa mise en scène. Mais, une fois n'est pas coutume, il réfléchit rapidement, et programma son réveil sur six heures du matin. Son ombre ayant congé, à sa demande, entre minuit et huit heures – les ombres, même invisibles, se reposent la nuit, du moins le devraient-elles – il était facile de lui fausser compagnie en sortant suffisamment tôt le matin. Ainsi le détective n'aurait-il pas à s'étonner de voir Mr Arnot se rendre chaque lundi à l'Agence Ludovic. L'anonymat se serait fissuré en ce lieu où l'un, à sa façon, était employeur et l'autre employé.

Le lendemain, Mr Arnot attendit donc dans un café de la rue du Nord l'heure d'ouverture des bureaux de l'agence. Puis il monta les trois étages d'escalier dont les marches ne manquèrent pas de grincer. La secrétaire, qui portait une élégante robe en jersey, avait les yeux encore lourds de sommeil et de week-end. Il reçut de ses mains très soignées, une enveloppe cachetée contenant le premier rapport. Il ne prêta guère d'attention à son :

- " Vous êtes bien matinal, monsieur Benoît ! " prononcé sur un ton presque moqueur et censé signifier : " Vous êtes bien impatient, cher client, d'accéder à ce texte ! Laissez-moi donc le temps de bâiller et de secouer ma nuit ! " Elle aurait pu aussi bien préciser pour elle-même : " Car ma journée s'ouvre là où la vôtre s'apprête à découvrir les risques de la rupture. "

Mais Mr Arnot n'entendit rien de tel. Il déposa sur la table l'argent pour le prochain rapport, remercia et sortit aussitôt. Il allait arriver légèrement en retard au bureau, mais peu importait : personne ne le remarquerait. Pendant le trajet, il palpa l'enveloppe dans la poche de sa veste. Pas très épaisse, mais bien lourde entre ses doigts...

Parvenu à l'entrée de la Compagnie Générale, il eut la surprise d'être accueilli par un " Pas très matinal, aujourd'hui, monsieur Arnot ! ", émis plaisamment par la secrétaire de la direction du personnel qui traversait le hall à ce moment-là, et qui, d'habitude ne lui adressait jamais la parole.

Dans l'ascenseur, il pensa à ce que sa ponctualité avait fait de lui jusqu'à ce jour aux yeux de ses collègues : une sorte de modèle, d'horloge sans défaillance. Triste, triste portrait ! Un degré de plus, et l'on obtenait la caricature d'un homme assis sur une chaise, écoutant, recueilli, silencieux, la voix de l'horloge parlante lui confier son message et lui dicter sa vie.

Il profita de l'indifférence générale qui l'avait toujours accueilli au bureau, en particulier le lundi matin, pour s'asseoir, décacheter l'enveloppe et étaler le rapport sur son sous-main en simili-cuir.

- 3 -

Une semaine plus tard, Mr Arnot profita de l'indifférence générale qui l'avait toujours accueilli au bureau, en particulier le lundi matin, pour s'asseoir, décacheter l'enveloppe et étaler le second rapport sur son sous-main en simili-cuir.

Mais cette indifférence l'indifférait. Ou plutôt, elle le rassurait, sans qu'il n'y ait de raison plus précise à cela que la vertu de l'immuable dans un monde où tout semblait menacer de s'échapper comme le

sable entre les doigts. Le bureau continuait de bourdonner autour de lui comme il l'avait fait toute la semaine durant et les semaines auparavant et c'était bien ainsi. Mr Arnot ne participait que modestement à cette agitation de base, mais il ressentait plus que jamais le besoin de constater sa permanence et d'y trouver sa place toute définie, de remplir sa fonction pour conjurer une béance où il se sentait aspiré presque malgré lui.

Car la menace s'était précisée dès la semaine précédente, à la lecture du premier rapport. Ce n'était d'ailleurs pas tant le contenu de ce texte – à un détail près – qui avait désarmé Mr Arnot. Parfaitement daté, minuté, précis quant aux lieux fréquentés et aux itinéraires suivis, il ne faisait que relater sur un mode hyper-réaliste, le menu quotidien d'un employé sans relief de la Compagnie Générale. Rien n'y manquait. Il était même rapporté que l'autre soir il était sorti du bar sans payer sa consommation – ses consommations – fait qui ne lui ressemblait guère et auquel il n'avait pas prêté attention de lui-même. Rien n'y manquait, et il y avait en prime ce détail incongru qui figurait au paragraphe vestimentaire : on y signalait bien que " Mr Benoît " portait toujours le même complet de velours côtelé brun et qu'il ne sortait jamais sans une écharpe autour du cou, mais pourquoi diable était-il noté, contre toute évidence, que la couleur de cette écharpe variait régulièrement d'un jour à l'autre ? Mr Arnot avait relu ce passage à plusieurs reprises puis, tout en haussant les épaules devant l'absurdité, il avait ressassé quelque opinion sévère sur les détectives et décidé de négliger ce point.

Non, ce qui avait bouleversé Mr Arnot tout au long de sa lecture, en ce premier lundi matin, était venu du ton général du rapport : impavide, prudent, impitoyable de précision distante, de préciosité parfois. Il se sentait, lui Arnot-Benoît, comme un fruit observé par un client possible, comme un insecte de laboratoire. Il était le fruit, et il était le ver. Le ver était dans le fruit, et le fruit dans le ver qui l'avait mangé. Il n'y avait – mais il aurait dû s'en douter – aucun sentiment, aucun parti pris dans ce compte-rendu sur sa vie. Aucun signe d'intérêt, aucune trace de mépris. Rien, en somme, qui puisse briser le miroir aveugle.

Ne restait que l'impression provocante d'être suivi par un ordinateur. Et plus il relisait le rapport, plus il était captivé par le portrait mécanique qu'il obtenait de lui-même. Il y découvrait le squelette de son existence, et sortait de sa lecture chaque fois plus radio- opaque. Entre les lignes, il s'agissait pourtant d'une possible réincarnation mais, de cette perspective, il ne voulait encore trop rien savoir.

On ne s'étonnera guère d'apprendre que le cours de la semaine qui s'ensuivit ait été marqué d'une multiplication de signes épars que, sans préjuger des événements en instance, on considérerait volontiers comme autant de préludes à quelque inéluctable éveil intérieur. Car il avait suffi que le bruit de fond des habitudes s'estompe un peu pour qu'à nouveau se laisse percevoir le bourdonnement à la fois étrange et familier d'une très vieille machine. C'était l'une de ces machines qu'on avait cru asphyxiée depuis longtemps par la rouille et qui n'avait pourtant jamais cessé d'agiter lentement ses rouages dans la nuit sans fin d'une usine qu'on avait cru, elle aussi, désaffectée. Faut-il s'inquiéter ou se réjouir qu'au cœur de sa forge oubliée se soient maintenues ardentes quelques braises sous la cendre et que Mr Arnot ait pris un jour le risque plus ou moins délibéré de les attiser de son pauvre souffle ? Oui, de ce qui n'avait été au début qu'un long soupir de lassitude ou peut-être qu'une sorte d'avant-dernier soupir, avait soudain jailli une petite flamme et, avec elle, une trouée rougeoyante s'était faite dans les ténèbres. Et maintenant, il était difficile de ne pas chercher à exploiter d'autres recoins, de ne pas suivre à travers la pénombre ces chemins menant à des

ateliers poussiéreux où des ouvriers fantomatiques avaient conservé toute leur qualification dans ce domaine particulier de la manufacture d'identité.

Nous ne connaissons jamais la vision que Mr Arnot eût, quant à lui, de ce processus, dans la mesure où, on le sait, il n'avait pas d'amis à qui confier ou ne pas confier ses impressions. Seul son comportement nous est transmis et peut témoigner ou ne pas témoigner de ses préoccupations. Et en l'occurrence, ses faits et gestes, dans la semaine qui suivit la lecture du premier rapport, apparaissent incongrus, décousus, sans logique interne, comme ceux d'un amnésique recouvrant une autre mémoire que la sienne.

Il continuait à se rendre au bureau, aussi régulièrement et simplement que d'habitude. A midi – mais il ne sortait plus nécessairement à midi précis ; un jour, même, il ne sortit pas du tout – il semblait parfois hésiter à se rendre dans la rue du Citron Pressé. Le vendredi, il prit franchement la direction opposée et se rendit jusqu'au Muséum d'Histoire Naturelle où il ne pénétra pas mais dont il fit le tour avant de retourner vers le boulevard des Pénitents et les bureaux de la Compagnie par un itinéraire d'écolier en cavale.

Le soir, tout était possible. Il pouvait rentrer tout droit du bureau, fermer toutes les lumières et se coucher jusqu'au matin, ou tout aussi bien émerger de nouveau trois heures plus tard, ficelé dans sa fameuse écharpe, et arpenter son quartier comme un géomètre funambule. Ou encore errer à partir du boulevard des Pénitents dès la sortie du travail, mû par quelque force centrifuge qui l'entraînait jusque dans les recoins les plus obscurs de la ville, y compris un beau soir dans cette rue Goyave, renommée pour les transactions prohibées qui s'effectuent sous ses porches interlopes. Quant au week-end, ce ne fut qu'un pot-pourri de déambulations insolites et d'insondables réclusions à domicile.

Il est donc difficile de déterminer dans quelle mesure l'allure détachée qu'eut Mr Arnot pour extraire de l'enveloppe les feuillets du second rapport était feinte ou non, et, plus encore, de quel ordre était ce détachement. Tout de même, les feuillets tremblaient un peu entre ses doigts lorsque Mr Arnot entreprit de les lire.

Et de nouveau ce furent le même ton, la même froideur. De nouveau, tout y était relaté, y compris – en dépit, donc, de ses précautions – sa visite à l'agence du lundi précédent. Mais, de nouveau aussi, apparaissaient d'inquiétantes distorsions. Car, si l'agence mentionnée était effectivement spécialisée dans les filatures, ce n'était pas l'Agence Ludovic de la rue du Nord, mais une concurrente, située dans un tout autre quartier de la ville, une certaine " Agence Zacharias Zlikowski " sise au 2, Passage du Centre.

Mr Arnot relut le nom et l'adresse de plus près et sursauta. Il sentit l'atmosphère se faire visqueuse autour de lui. Il se leva, alla ouvrir la fenêtre, respira quelques longues bouffées d'air frais. Puis il revint s'asseoir et reprit sa lecture, presque malgré lui, mais ce fut pire... Le récit était émaillé çà et là, de détails et de scènes dont il n'avait aucun souvenir et qui lui paraissaient tout à fait étrangers. Il était écrit par exemple qu'il passait de longs moments dans la rue à regarder les téléviseurs allumés derrière les vitrines, ou, plus simplement, accoudé à un mur, à fumer cigarette sur cigarette, se plaisant à en écraser les mégots sur les affiches – et le texte mentionnait, dieu sait pourquoi, que les

colleurs d'affiches abordaient leur septième semaine de grève. Mr Arnot n'avait jamais fumé de sa vie. Ailleurs, il était indiqué que l'autre nuit – il ne se croyait pas suivi la nuit – c'était en taxi qu'il s'était rendu rue Goyave. Ou, plus absurde encore, qu'un soir, au sortir du bureau, il avait longuement attendu, devant la porte de sortie du personnel d'un grand supermarché, une très jeune femme vêtue d'un manteau bleu décrit avec minutie. Qu'en l'apercevant, elle s'était précipitamment dirigée vers lui, qu'elle avait serré ses mains entre les siennes, tout en lui remettant, semblait-il, un papier. Qu'ils avaient ensuite fait quelques pas ensemble et qu'elle l'avait quitté pour une bouche de métro.

Mr Arnot s'agitait sur sa chaise. Il bredouilla un vague monologue de protestation que lui seul pouvait entendre, sortit deux trois dossiers d'un tiroir, fit mine de les examiner et les enfourna finalement dans un autre tiroir. Puis il se leva d'un bond, fonça en direction de la fenêtre, parut se raviser, et finalement revint s'asseoir.

Ses collègues, autour de lui, se mirent à le regarder bizarrement. Des crayons cessèrent de courir sur le papier; des conversations s'interrompirent; des lunettes furent gravement chaussées. La situation de Mr Arnot empira lorsque, d'un geste maladroit, il renversa une boîte de trombones, ce qui, décidément, ne lui ressemblait guère. Autour de lui, on échangea des regards, on chuchota. Il y eut quelques sourires, quelques clins d'œil.

La curiosité redoubla lorsque à 10h13 – la pendule électrique fixée au mur au-dessus de lui l'attestait – Mr Arnot se leva, attrapa au vol sa veste et son écharpe et sortit sans un mot, laissant chacun perplexe, y compris lui-même.

Dès qu'il fut dehors, sur le boulevard, le vent le griffa de deux ou trois rafales. Il fit quelques pas, battant la semelle et s'assenant de courtes et vigoureuses bourrades sur les épaules, avec ce mouvement d'embrassement de soi-même familier aux travailleurs du froid. Mais cela ne l'aida guère à rassembler ses idées, ce qui paraissait pourtant s'imposer comme une urgence en ce moment précis de son existence. Il lui fallut finalement s'adosser quelques instants contre un mur pour ramener un peu de calme en lui. On ne saurait dire si l'apaisement venait de ce que le mur faisait ainsi écran à tout regard émis de derrière ou si une autre raison était en cause. Toujours est-il qu'au bout de quelques minutes, les yeux mi-clos, il réussit à respirer plus lentement, plus profondément, l'air vif qui balayait le trottoir en faisant claquer çà et là des lambeaux d'affiches. Il aurait pu tout aussi bien fumer une ou deux cigarettes. Mais il avait décidé depuis peu de cesser de fumer. Ou bien... Il ne savait plus exactement. Il eut une quinte de toux et, avisant un bar sur le trottoir d'en face, il eut envie de s'immerger dans la chaleur que laissaient supposer les lumières jaunes derrière la buée des vitres. Il traversa la rue – dans laquelle se trouvait-il ? – et s'engouffra jusqu'au fond du bar. Il commanda un café, puis un deuxième. Ou plutôt, il dut rappeler sa commande au garçon qui semblait l'avoir oublié. Immédiatement, avec une absurde fulgurance, une histoire traversa son esprit : " Un homme s'installe à une table de café ; le garçon vient prendre sa commande ; une minute plus tard, le même garçon vient prendre la même commande ; deux minutes plus tard, même scène; puis quatre minutes, puis huit ; voilà très longtemps que cela dure, le garçon s'est marié, il a eu deux enfants, cinq petits-enfants et il a pris sa retraite avant-hier ; l'homme reste avec sa soif." Il oublia aussitôt cette histoire. Puis, regardant à travers les vitres embuées, il crut voir des affiches se décoller des murs, mais ce n'étaient pas des affiches, plutôt des

cartes de géographie, avec des continents comme des nuages ou comme des visages ou dieu sait quoi. Il sortit vérifier, mais les murs étaient nus ou presque, et il reprit sa marche. Bien entendu, il avait oublié de payer sa consommation. Il déambula au hasard jusqu'au moment où, avisant un taxi, l'idée lui vint de se faire conduire rue Goyave. La course était relativement brève ; aussi peut-on penser que rien de fondamental ne fut échangé entre le chauffeur et lui.

La rue Goyave était peu fréquentée à cette heure du jour. Un chat mort qu'il découvrit sous un porche lui fit rebrousser chemin. Le chat s'éclipsa comme il tournait les talons.

Des heures passèrent. Il marchait lentement, maintenant, les mains derrière le dos, la tête basse, parfois relevée le temps d'un coup d'œil furtif sur tel ou tel passant, telle ou telle vitrine. Le monde semblait flotter autour de lui comme la flamme d'une bougie quand on jurerait qu'il n'y a pas de souffle. On a parlé plus haut en termes d'éveil ; actuellement, se réveillait peut-être en lui un souvenir de collège, celui d'un professeur de mathématiques évoquant un nouvel espace caractérisé par la tendance des parallèles à se rencontrer...

Deux heures durant, il longea le canal, à moitié conscient de chercher sur l'autre berge des signes de connivence, quelque silhouette symétrique prête à franchir le pont, un homme ou une femme dans la mémoire de qui il puisse figurer, ou avoir laissé une trace même minime de son passage. Des êtres dont il puisse témoigner qu'il les avait connus et qu'il lui avait été expressément demandé d'enregistrer des preuves de leur existence. Ce qui revenait au même, et le canal s'étirait inexorablement entre image et reflet ; son eau épaisse était la seule réalité à laquelle se fier. Doucement le soir s'approchait et dans un dernier sursaut les couleurs semblaient tomber du ciel, éclater sur les objets et cela blessait les yeux. Mais les regards des passants restaient creux, comme enfermés au fond d'une chambre noire.

Parvenu à la grande écluse, il s'accouda au parapet. L'écharpe glissa de son cou et tomba en s'étalant comme un serpent sur l'eau du canal. Il la regarda s'éloigner lentement puis se retourna, mais l'écharpe était toujours autour de son cou et il s'intéressa de nouveau aux passants qui traversaient le pont. Quelques parapluies se déployaient aux premières gouttes de pluie, ou bien étaient-ce des larmes tant elles paraissaient chaudes sur son visage ? Plus d'une fois, il crut reconnaître les silhouettes qui passaient devant lui, mais sans jamais pouvoir les nommer. Et soudain s'imposa l'une d'entre elles, petite et trapue – qu'il identifia sans hésiter à celle du directeur de l'agence – traversant le pont en direction du quai. Le choc de l'apparition le fit vaciller sur ses jambes. Il fit quelques pas le long du parapet, par prudence. Puis, sans plus de réflexion, il releva le col de sa veste et s'élança à la poursuite de la seule personne qui lui semblait encore en mesure de donner quelque sens à cette débâcle où s'effritaient les repères de son existence. Comment pourrait-on ne pas comprendre cela ? Le hasard d'un nuage salvateur venait de traverser le ciel et lui, l'arbre pitoyable aux racines exsangues, voulait aussitôt le retenir entre ses branches. Mais comment accrocher un nuage ? Le hasard d'un nuage ? N'y pensons plus... Et de fait, s'il ne lui fallut que quelques enjambées pour rattraper le bonhomme, ce fut au moment même où il allait l'aborder qu'il resta paralysé, le geste suspendu, le souffle court, le visage figé par l'absurdité de la situation. Qu'allait-il lui demander ? Allait-il se plaindre ? Exiger des explications ? Proférer des menaces si tout ne rentrait pas dans l'ordre ? Y avait-il seulement du désordre ? Non, tout bien considéré, chacun était à sa place, et chaque chose aussi, toute créature parfaitement intégrée dans l'harmonie universelle, et

lui-même, oui, lui-même venait de manifester l'ultime sagesse de ne rien bouleverser, de ne pas interpeller cet homme, ce mirage peut-être, qu'il continuait pourtant à suivre de loin, mais seulement pour la forme, à cause de l'élan trop vite pris, ou pour un motif similaire, la peur du ridicule, par exemple, quoique ce n'était pas vraiment cela non plus ; du reste le quai était presque désert maintenant, ou bien déjà plongé dans le crépuscule, seule la silhouette là-bas était toujours en marche et il persistait à la suivre, de plus en plus loin, capitulant presque, laissant la distance reprendre ses droits et quand il l'eut perdue de vue, il se trouvait à un carrefour joyeusement éclairé avec d'un côté le canal et les pavés luisants du quai en pente, et de l'autre côté un supermarché rutilant de néons.

La pluie avait cessé depuis longtemps. Les voitures passaient en écrasant les flaques dans les caniveaux, baptisant quelques mollets imprudents dont ceux d'un agent de police qui s'obstinait, malgré les protestations des klaxons, à vouloir se substituer aux feux de circulation. Les piétons évoluaient en tous sens, ou se regroupaient classiquement à l'arrêt du bus, devant l'échoppe du marchand de journaux, ou au seuil des passages cloutés et finalement l'agitation croissait au fur et à mesure que le soir prenait la ville.

Il traversa en direction du supermarché dont il longea les vitrines mais, agacé par l'éclat de leurs feux, il s'apprêtait à s'en retourner vers le canal lorsqu'il se laissa attirer par un groupe de badauds agglutinés sur le trottoir à l'angle du magasin. Il observa un instant avec eux l'évolution du match de football retransmis par une série de téléviseurs exposés pour la vente. Lorsqu'il parvint à se détacher du spectacle et qu'il eut contourné l'attroupement, il se retrouva sur la rue adjacente au supermarché et remarqua la ruelle qui s'y abouchait et dont le calme l'attira. Aussi s'y engagea-t-il, ayant déjà oublié le projet de retrouver les berges du canal qui l'avait mené en ces lieux, et il se trouva bientôt face à une porte par laquelle il pensa tout d'abord que s'effectuaient les livraisons du supermarché. Un étrange sentiment s'empara de lui comme il considérait cette porte et aussitôt, contre toute raison – car c'était sa première incursion dans ce quartier de la ville – elle lui sembla familière. La photographie en était comme fixée dans l'album de ses souvenirs. Il ne pouvait guère se détacher de cette impression et il dut rester un long moment à s'y consacrer, comme s'il attendait un signe qui vienne éclairer sa mémoire. Un vieux et une vieille passèrent; ils parlaient lentement de choses incompréhensibles, traînant chien et cabas derrière eux. Un peu plus tard, ou beaucoup plus tard, un jeune homme en mobylette, qui aurait pu être une ombre de la rue Goyave, fit en grommelant un crochet pour l'éviter.

Enfin, une agitation se fit et la porte rendit à la ruelle des grappes d'hommes et de femmes qui s'y éparpillèrent. Tout laissait penser qu'il s'agissait du personnel du supermarché. Les uns, soucieux de prendre de la distance sans plus attendre, pressaient le pas vers les lumières de l'avenue. Les autres restaient là par petits groupes, comme pour se ménager une transition, et parlaient de leurs chefs, de leurs enfants ou encore d'aller boire un verre.

Quand elle sortit à son tour, il n'eut aucune difficulté à la reconnaître. Serrée dans ce grand manteau bleu qu'il connaissait bien, elle écoutait attentivement ce que lui disait une collègue plus âgée qu'elle. A deux reprises, un sourire éclaira le sérieux de son visage un peu adolescent et dont les traits semblaient vouloir lui rappeler le visage d'une autre femme. Il cherchait aussi à se souvenir de son nom mais, on l'a vu, depuis quelques heures sa mémoire ne lui appartenait plus tout à fait, et il

n'appartenait plus tout à fait à sa mémoire. Il préféra s'éloigner un peu et alla se poster au coin de la ruelle. Il l'attendait, mais en donnant tous les signes extérieurs de celui qui se regarde en train d'attendre, à savoir un curieux mélange de détachement – pour un peu il aurait siffloté – et d'attention perplexe. Tant qu'il l'observait de loin, il était décidé à aller vers elle. Mais il ne pouvait se dissimuler le nouveau rythme auquel cognait maintenant son cœur entre ses côtes, si bien que lorsqu'elle passa devant lui, après avoir pris congé de sa collègue, il ne put faire un geste, et encore moins articuler un premier mot. Aussi, lorsqu'il se fut un peu ressaisi, dû-t-il se résoudre à la suivre.

Instinctivement, il adopta ce vieux "truc" professionnel des détectives qui consiste à ne jamais braquer le regard sur la nuque ou sur les épaules de la personne suivie mais exclusivement sur ses talons, dans l'éventualité où elle se retournerait – avait-il lu cela quelque part ? Mais il ne pouvait s'empêcher de lever les yeux sur les hanches de la jeune femme, dont le balancement évoquait pour lui la langueur de paysages sensuels... et de voyages secrets... lorsque le vent... ou lorsque la houle... Il savait qu'il désirait cette fille, qu'il l'avait connue, connu peut-être ses baisers, la chaleur de sa peau, ses yeux éperdus quand ils... mais... cela ne pouvait se dire... où était son visage ?... elle marchait à pas vifs, et maintenant le froid mordait les lèvres, les joues...

Lorsqu'elle s'engagea dans l'accès au métro, il en fit de même. Et, sur le quai, c'est dans le même wagon que, par des portes différentes, ils s'enfilèrent. Il chercha à croiser son regard, mais son visage tourné vers la vitre restait noyé sous la cascade de ses cheveux blonds. A peine s'étonna-t-il de la voir descendre à la station la plus proche de chez lui, celle qu'il avait coutume de considérer comme "sa" station. Et il la suivit encore pendant que, par de curieux raccourcis, elle se dirigeait sans hésiter vers les blocs d'immeubles où il habitait. Parvenue au dernier carrefour, presque au pied de son propre immeuble, il la vit tourner à droite, c'est-à-dire dans "sa" rue. Mais lorsqu'à son tour il s'y engagea, elle avait disparu. Il regarda autour de lui : il n'y avait que la nuit que traversaient quelques riverains pressant le pas pour rentrer chez eux, un pain sous le bras. Les néons minutés du hall étaient restés allumés, mais il n'y avait personne. Pas un bruit dans les escaliers.

Il ne lui restait qu'à gravir, d'un pas plus lourd qu'à l'accoutumée, les deux étages qui le séparaient de son appartement.

- 4 -

Le lendemain matin, il était près de huit heures lorsqu'il émergea de son sommeil barbiturique. On devinait, à travers les volets de bois, le jour qui achevait péniblement de se lever. Et il pleuvait, cela s'entendait aux bruits mouillés qui montaient de la rue. Que se passait-il ? Le réveil, habituellement programmé sur sept heures et si fidèle, avait-il pris un jour de congé ?

Si l'on se souvient que le comportement ayant résulté de la lecture du premier rapport fut interprété comme le signe extérieur d'une sorte d'"éveil intérieur", il faut savoir que c'est à un autre éveil que l'on va assister maintenant. Et comme il se sentait la tête encore trop lourde pour s'activer d'emblée, c'est un nouvel assoupissement qui inaugura cet éveil, avant même qu'il ait pu se souvenir des maudites raisons pour lesquelles, la veille au soir, il avait avalé deux comprimés au lieu d'un seul.

Et bientôt, sur l'écran pâle de ses rêveries, un vieux et une vieille entreprirent de défiler en tous sens, se retournant de temps à autre comme pour prendre à témoin de leur dialogue le chien et le cabas vide qu'ils traînaient derrière eux. Ils disparurent enfin vers l'horizon, d'où se dressèrent des dizaines d'arcs-en-ciel qui décochèrent des flèches vers les nuages, et, comme ceux-ci prenaient la fuite, apparut sans transition la secrétaire de l'agence qui faisait de grands signes de la main sur l'autre berge du canal. Il s'agita à son tour pour lui répondre, mais il ne réussit qu'à se réveiller. Il se tourna et se retourna alors longuement dans ce lit trop dur où il se savait seul. La barbe de vingt-quatre heures semblait râper les draps et l'oreiller plus que de coutume. Il se résolut alors à se lever. Tout en s'étirant, il alla vérifier à la fenêtre ce qu'il avait deviné : il pleuvait, il n'y avait pas le moindre arc-en-ciel pour prolonger le rêve et les pavés mouillés condensaient le grisâtre de la situation.

Il se traîna jusqu'à la salle de bains. Peu attiré par le savon et le dentifrice, il se contenta d'ouvrir le robinet d'eau froide et de s'asperger le visage et les épaules.

Il pressentait qu'il aurait dû l'éviter, mais il ne put s'empêcher de s'essuyer devant le miroir du lavabo. Cela ne dura peut-être qu'une seconde, le temps de laisser la serviette glisser le long de son visage, et aussitôt les événements de la journée précédente lui revinrent en rafale. Il se détourna, mais il était trop tard. Il sentit les contours de son corps se déchirer comme une combinaison étanche dont on aurait dégrafé la fermeture éclair de haut en bas. Il voulut penser aux méfaits des barbituriques. A la pluie qui tombait... Il avait soif... Un navire faisait eau par toutes ses brèches... Menace de naufrage dans une salle de bains, au deuxième étage... Cauchemar... Courir d'une brèche à l'autre... impossible... Se réveiller... Quelle heure est-il ? L'heure d'aller au bureau, sans doute, il le faut, mais le réveil est arrêté, n'a pas sonné... oublié de le remonter hier soir, pourtant, d'habitude... oui il faut se réveiller et partir travailler...

Par chance, il y avait des gestes précis à accomplir chaque matin pour se préparer à sortir, et pour des raisons évidentes il se concentra puissamment sur chacun d'entre eux. Ainsi enfila-t-il caleçon, maillot, chaussettes, chemise, pantalon et veste du complet de velours brun, sans cesser de réfléchir aux avantages comparés de la ceinture et des bretelles. Il évita bien sûr de se raser. Hésita longuement avant de décider de ne pas s'encombrer d'un parapluie. Pleuvait-il d'ailleurs encore ? Pensa à la pluie. Puis à ses clefs. Avant de sortir, il alla choisir une écharpe dans l'armoire. Choisir ? D'où lui venait donc cette idée saugrenue qu'il pourrait se nouer autour du cou autre chose que sa vieille écharpe grise ?

Par bravade, il descendit deux par deux les marches de l'escalier. Ne salua pas la concierge qu'il ne vit pas. Affairée à passer la serpillière dans le hall d'entrée, elle ne le salua pas non plus, ou plutôt elle n'en eut pas le temps.

Dans la rue, il tenta d'assurer ses pas et se dirigea au plus vite, sans détour, vers la bouche de métro. Il remarqua sur son trajet des affiches fraîchement collées appelant au soutien des colleurs d'affiches en grève. Il décida en urgence que cela lui était parfaitement indifférent. Plus que jamais, il ressentait ce matin le besoin de travailler. Un besoin extrême qui guidait ses pas et dont la conscience lui nouait la gorge. Il pressa encore l'allure. Le temps s'enroulait comme une spirale devant lui, et, l'air frais aidant, il pouvait se croire assez véloce pour dépasser le noyau de cette inquiétante aspiration, pour

échapper à la foudre d'une révélation qui grondait en lui comme les chevaux de l'orage.

Enfin parvenu au métro, il en descendit les marches d'accès avec un absurde soulagement. Il suivit de même le couloir, progressant parmi les gens et les bruits, à travers les courants d'air qui tournaient en tous sens. Quelques marches encore le menèrent jusqu'aux barrières de poinçonnage. Il plongea la main dans la poche intérieure de son veston pour y saisir le portefeuille où étaient rangés ses tickets. Il sentait qu'il s'efforçait de donner à son geste la tournure la plus anodine qu'il soit, si bien qu'une impitoyable prémonition l'empoigna et le figea sur place lorsqu'il considéra le portefeuille qu'il venait d'extirper de la sorte : celui-ci semblait en effet plus petit, plus épais, le cuir en était moins patiné. Il l'ouvrit – la salive s'enfuyait de sa bouche, le sang de son visage – et l'explora fébrilement.

La carte d'identité qu'il y découvrit était au nom de Zacharias Zlikowski. Il y avait aussi la carte professionnelle réglementaire délivrée par la Brigade du Travail. Elle était établie au même nom, et portait la mention : détective privé. Les deux documents indiquaient la même adresse, au 2, Passage du Centre. Et le portefeuille ne contenait pas le moindre ticket de métro. Le couloir était plein de bruits et de courants d'air.

## DEUXIEME PARTIE

- 1 -

(... ploc... ploc... ploc... une goutte... un bruit... quelqu'un vit, écoute, ne bouge pas, pas de corps, corps de bois ? pas de corps... ploc... ploc... quelqu'un ?... ploc... ploc... ploc... écoute ! la vie goutte à goutte coûte que coûte et le cœur... poum poum... poum poum... ça cogne aussi dans le crâne... non ! surtout n'ouvre pas les yeux... profite-en, tu n'existes pas... oui, tu as raison, je n'existe pas... corps de bois, paupières cousues... mais les bruits, bruits de la vie ?... ne les écoute pas... dors meurs dors meurs... ne les écoute pas... ploc... ploc... éther... le bruit d'une très vieille odeur d'éther qui passe dans un courant d'air sur la peau... le couloir où résonnent les pas... les murs respirent,... respiration des murs... il faut, il faut que, il faut que je, que j'ouvre les yeux...ne fais pas cela... le couloir et les yeux qui s'ouvrent sur...inouï ! la couleur des pétales, éblouissante, sans pitié, un très court instant et... de nouveau le noir, de nouveau le couloir, une pensée qui cogne archifolle aux portes du crâne... spirale du vertige, spirale sans fin et tout au fond la pensée qui revient en vrille inverse... je suis le couloir... je suis... laissez-moi revenir, partir... mon corps ne répond plus où est mon corps ?... des cris de bébé au loin, les klaxons, une rengaine que chantonne une très belle femme au corps de cuivre de l'autre côté du monde... sexe rutilant, conquête de l'enfant... ouvrir les yeux... l'enfant sourit, de plus en plus petit, retourne au ventre de la femme... ouvrir les yeux... non, ne les ouvre pas... passe un autre enfant, un pain sous le bras, oui... oh non... les annuaires en pile, pluie de pages s'engouffre dans le couloir aux courants d'air... mieux vaut ouvrir les yeux même si les murs respirent, respiration des murs, même si le plafond ne retient plus le ciel ou bien si peu... allô ? qui est là ? je voudrais... ne voudrais pas... vomir... un peu... me vider... plus de traces... traces de vie... allô ? appelez-moi par mon nom et... non surtout ne bougez pas, surtout ne parlez pas n'écoutez pas ne respirez pas, je n'y suis pas, s'il vous plaît détruisez tout détruisez tout commencez par le centre mais qui êtes-vous avec vos fleurs du mauvais côté de la tige au secours laissez-moi au secours vomir vomir.)

L'infirmière lui tendit la cuvette et s'affaira à disposer dans un bocal le bouquet d'anémones que le type de la milice était venu déposer à son intention un peu avant l'heure de visite réglementaire. La surveillante des soins lui avait demandé son nom. Sans lui répondre, il l'avait écartée de son passage en exhibant sa carte de milicien et était allé consulter la liste des malades et le numéro des chambres. Il avait envoyé les deux miliciens en uniforme entre lesquels il était arrivé se poster en faction à la porte de la chambre 7, avec la consigne de ne laisser entrer ni sortir personne, sinon les infirmières et les médecins – même cette exception semblait lui coûter – et d'attendre la relève. Il avait fouillé dans le classeur à dossiers à la recherche de celui du patient de la chambre 7. Une fois découvert, il l'avait étudié de la première à la dernière ligne, sans oublier les papiers d'identité qui y étaient joints dans la pochette *ad hoc*. La surveillante avait dû se résigner, les bras ballants, à le regarder faire. Et quand il eut achevé son examen, elle avait attrapé quasiment au vol le bouquet d'anémones et les quelques mots d'accompagnement qu'il lui avait lâchés dans une sorte de grincement de la bouche.

- " Vous seriez très aimable de placer ces quelques fleurs au chevet de monsieur Zlikowski. Mort ou vif, j'espère qu'il appréciera. Dans le second cas, si l'oiseau cherchait à s'envoler, les deux jeunes

gens que je laisse à sa porte sauraient l'en dissuader. Donnez-leur le café qu'ils méritent. "

Il avait salué et était reparti, rictus et cigarette au coin des lèvres. C'est du moins ce que prétendait la surveillante...

Avec des gestes mesurés, l'infirmière rafraîchit et remonta l'oreiller du malheureux Zlikowski toujours somnolent mais qui entrouvrait les yeux d'un air somme toute encourageant. Elle n'eut pas à vider la cuvette, vérifia la perfusion et sortit sans faire de bruit, ni de courant d'air.

(... ploc,ploc, ploc... reprendre gagner grignoter du terrain centimètre par centimètre... gentille cette fille mais bien sûr elle n'a pas entendu pas muselé ce robinet qui goutte à goutte m'oblige à regagner du terrain sur le, sur le couloir peut-être, comme le soleil sur la colline, centimètre par centimètre, le matin, le soleil sur ma peau, oui je sens la sueur qui sèche sur ma peau et ne serait-ce cette chaleur qui perce qui s'impose comme une erreur il reste ce brouillard épais moite si épais et le risque que quelque chose d'aussi énorme qu'un bateau fantôme en surgisse au détour d'un virage je suis sur le pont habillé en capitaine, je n'y suis pas, oh oui, oh non, tu fus, tu es, tu seras dit la voix dans le mégaphone et c'est la mienne à travers le matin, le matin, maintenant c'est le matin, premier soupir après le dernier soupir, je fus, je suis, je serai, et pourquoi pas et pourquoi pas puisque la fatigue, centimètre par centimètre gagne cette chose, ma chambre, ma maison, mon corps et que le bateau coule, goutte à goutte, au fond du miroir où apparaît éraflé par le cri des mouettes mon visage son visage mon visage de derrière la serviette oh dieu ce n'est pas possible que je me souvienne de cela, il faut effacer cette image, souffler cette veilleuse qui maintient ce rythme en moi, qui veut parler, pitié, qui va parler, faites taire la gueuse, la détestable aïeule qui flash-back flash-back à tout va, plus ridée qu'une cervelle elle ouvre sa bouche édentée elle va parler faites-la taire elle va parler elle parle. " *Eh bien mon cher ! Voyons voyons, que d'agitation ! Que ne veux-tu plutôt écouter l'histoire que je vais te raconter puisque c'est la tienne, C'EST LA TIENNE, cher enfant ; et elle n'est pas conçue pour t'endormir mais pour te réveiller. Car tu dois voir clair dans ce nouveau matin, tu dois te souvenir, si, si, je t'assure, et l'étrange voyageur que tu es devenu doit retrouver son chemin. Relisons donc ensemble à la lueur de ma lanterne le texte de ton dérapage. Voyons voir... Nous t'avons laissé devant la poinçonneuse automatique du métro... à la bonne heure, je vois que tu t'en souviens ! Très bien ! Alors, tu es là, le portefeuille à la main, bousculé par ces citadins toujours un peu pressés que tu sembles ne pas voir, dont tu sembles ne pas faire partie, et le moins que l'on puisse dire est que tu arbore un air passablement hagard. Enfin tu sembles te ressaisir, tu rempoches le portefeuille et tu te mets à déchiffrer les panneaux indicateurs syllabe par syllabe sans réussir à en discerner le sens, comme si tu désapprenais à lire. Ne t'agite pas ! Ecoute la suite !... Alors tu fais demi-tour et tu t'apprêtes à repartir par-là où tu es arrivé. Oui mais ce n'est pas si simple ! L'univers – ou du moins ce qui en tient lieu à tes yeux, disons donc le couloir – commence à glisser tout doucement autour de toi. Affiches, listes des stations, bifurcations de couloir, escaliers ; c'est un vertige immobile dans ce labyrinthe ! Tu tentes l'impossible : accrocher un souvenir, agripper une invisible rambarde. Pour les autres passagers, tout va comme d'habitude, l'espoir surnage. Les quelques-uns qui te remarquent pensent : " Allons bon , ce n'est qu'une crise. Ça passera." Mais tu persistes à dérapage, sans contrôle, de plus en plus vite, jusqu'à perdre la conscience même du mouvement. La belle affaire ! Ce couloir n'avait ni début, ni fin, ni dans un sens, ni dans l'autre. Il n'en finissait pas. La question de savoir qui de l'univers ou de toi tournait en folie n'aurait alors revêtu qu'un aspect théorique. Eh eh ! Je te revois – tu te revois aussi ? –, livide et pathétique ! Comme un marin ivre qui tangué qui tangué tu tentais*

de rester debout le plus longtemps possible avant d'aller t'écrouler dignement dans le secret de ta couchette, sans en vouloir ni à l'alcool ni à la mer ni à la mort. Ni à la mort... mais aspirant au havre définitif du sommeil. Le sommeil ! Grand Dieu ! Quelle petitesse ! Quel sinistre manque d'envergure ! Tu as dû te croire perdu à toi-même et possédé par quelque démon insaisissable ; tu le sentais broyer ta conscience entre ses mâchoires, piétiner ton identité. Tu convoquais tes dernières forces pour mieux croire à son existence et pour mieux lui résister. Mais bien sûr, il n'y avait pas de démon, rien d'autre qu'un visage inconnu dont tu avais croisé le regard apeuré au fond du miroir de la salle de bains et que tu voulais oublier oublier oublier à tout prix, non, inutile de secouer la tête maintenant, il est là tu es là, et ce portefeuille et ces papiers hein ? ne réponds pas, dis-moi plutôt ce qui t'a semblé si intolérable; tu avais cette occasion unique dans la vie d'un homme de t'évader de toi-même, de cesser de te prendre pour l'autre que tu crois être, l'occasion de ne plus jamais m'entendre, d'oublier les détails, de vivre au-dessus du vertige, ne me dis pas que tu ne l'avais pas cherché, triste triste créature qui ne supporte pas les nourritures célestes que tu as quémandées et maintenant il est trop tard, tu as eu peur de quitter le sol, au feu que tu avais désiré tu n'as réussi qu'à brûler tes trop petites ailes, alors il va falloir réapprendre à vivre à terre, à répondre de tes actes et des actes de l'autre que tu as cru être, il va falloir te soumettre aux questions de ce monde, je me demande si tu en es capable et il va falloir écouter la suite, d'ailleurs tu n'as pas le choix puisque je suis venue te la raconter et que te voilà sorti du sommeil, alors écoute-moi, écoute la suite : tu as maintenant réussi à atteindre la sortie du métro et tu en restes essoufflé, comme au terme d'un effort surhumain. Tu tentes alors de reprendre contenance, et tu gravis les marches d'accès à la rue en plongeant la main dans la poche droite de ton pantalon; tu travailles dur à t'affubler d'un air de nonchalance mais voilà qu'au fond de la poche tu découvres ce tube de barbituriques presque plein. Tu déchiffres là quelque message des profondeurs, une sorte de confirmation, et tu traverses illico la rue en direction du premier bar venu, où tu t'installes au comptoir entre quelques fonctionnaires qui sirotent leur café sous l'œil visqueux d'un barman endormi. Tu remarques à peine ces gens ; tu commandes un double cognac et le moment d'après le verre est là devant toi, comme sorti du brouillard, de ton brouillard; en un clin d'œil tu verses le contenu du tube dans la paume de ta main – mais sur l'instant tu ne reconnais pas cette main – et tu absorbes le tout en trois gorgées d'alcool qui vident le verre, aussitôt rechargé par une autre main qui traverse le brouillard – sur ta demande ? – il te semble pourtant n'avoir rien dit. Dehors, derrière les mots inversés du menu peints en lettres blanches sur la vitrine, un petit garçon passe en longeant soigneusement le caniveau, un pain sous le bras. Sa physionomie te semble familière, mais il disparaît aspiré par son reflet avant même que tu ne le reconnasses. Alors le vertige reprend de plus belle et dans cette salle soudain déserte, glacée – les murs ont l'épaisseur et la blancheur opaques de la glace, et du plus proche d'entre eux surgit un nouveau verre dûment rempli et aussitôt vidé – le roulis du couloir du métro te revient sous l'apparence d'un très lointain souvenir flottant dans un passé convoité. Tu es le témoin impuissant d'une hémorragie du temps et de l'espace, et tu te dis que tout est fini, bien fini ou mal fini peu importe, c'est-à-dire que rien ne peut vraiment finir, mais cela tu ne peux plus le supporter, et voilà que dans un effort rageur pour marcher droit à travers le vide tu te diriges vers la cabine téléphonique et que tu t'y enfermes. Mon récit s'achève là : tu viens de nouer une extrémité de ton écharpe – cette bonne vieille écharpe grise ? – à la solide tuyauterie qui court au plafond de la cabine, et l'autre est autour de ton cou – oui, je vois que tu t'en souviens maintenant – et tu t'apprêtes à plonger dans la mort de toute la hauteur de la pile des annuaires de la ville classés par rues, par professions et par ordre alphabétique des noms des abonnés... " Non, ne t'arrête pas, la vieille, continue ta course parle-moi dis-moi la suite parle-moi encore s'il te plaît puisque tu as survécu à ce plongeon et que j'en suis mort ou pire encore le

plongeon a duré des siècles je viens juste de m'écraser au fond d'une piscine vide peuplée de quelques araignées plutôt hideuses – et maintenant ces bouffées de lumière glissent à travers les stores m'inondent sans emplir la piscine ni chasser les insectes – et il y a aussi trois ou quatre flaques dérisoires dont une de sang je crois sur laquelle – ploc ploc ploc – éclatent des gouttes tombées du ciel et dans le contre-jour – " *de février* " – oui de février j'aperçois maintenant ce tuyau qui sort de mon bras il suffit de le suivre des yeux de remonter le fil, vers quel secret me guides-tu si haut ? si haut vers ce flacon immobile accroché renversé sur la tige de métal et les gouttes épaisses – ploc... ploc... – qui s'en échappent vers le tuyau mon bras horreur pourquoi m'avoir imposé cela vivre continuer de vivre la lumière de février le matin et ce flacon immobile là-haut son étiquette numérotée ce n'est pas à moi où est mon nom quel est mon sang sur l'étiquette il y a des lettres que je vois mal : GROUPE 0 oui peut-être groupe zéro qu'ai-je appris à l'école – à l'école ? – je suis groupe zéro donneur universel – universel ?)

Zlikowski eut de nouveau recours à la cuvette, en vain toujours puisque depuis toutes ces heures médecins et infirmières s'étaient acharnés à lui vider l'estomac, mais que personne – surtout pas lui – ne s'était soucié de le remplir. Lorsqu'il émergea de sa nausée, quelques dix minutes plus tard, il avait oublié perfusion, tuyau et flacon – lequel, quoiqu'il en pensait, ne contenait pas la moindre goutte de sang, mais un vague liquide sucré et poly-vitaminé destiné, selon le jargon hospitalier, à " garder la veine ". Il s'employa avant tout à se concentrer sur ce qui, en l'absence d'indications supplémentaires, constituait le meilleur ancrage possible : le plancher de ce qui ressemblait à une chambre. Il s'adonna donc à la contemplation du linoléum et c'est ainsi que, épuisé, il laissa le sommeil faire irruption dans son hébétude.

A la même heure, sous les néons blancs des archives centrales, le service des casiers s'affairait à instruire la partie administrative du dossier ouvert par le chef de la milice du vingt-septième district dans le bureau duquel, également à la même heure, étaient entendus les principaux témoins.

Le paragraphe précédent a pu surprendre. Rien – ou presque – ne préparait à sa survenue, à sa concision, à sa froideur quelque peu bureaucratique, ni à son âpre contenu. Aussi dans l'intérêt du lecteur et pour faciliter sa compréhension de l'ensemble y a-t-il lieu de prêter une attention toute particulière aux propos tenus par ces personnages annexes que constituent les deux miliciens placés en faction devant la chambre de Zlikowski. Car, à ce moment du récit, leurs soupirs d'ennui et de désespérance étaient si massifs qu'on les entendait pratiquement d'un bout à l'autre du couloir – et peut-être même les entend-on se faufiler encore à travers les présentes pages, mais ce n'est qu'une hypothèse. Leur désolation s'explique aisément si l'on considère : d'une part que l'heure de la relève restait encore très éloignée – environ quatre heures – ; et d'autre part que la mission qui leur était confiée avait quelque chose de fondamentalement éprouvant, puisqu'il leur incombait de dissuader Zlikowski de toute tentative d'évasion ou, ce qui revient au même, de nouveau suicide et, simultanément, de le protéger des interventions de tous ordres de la part de visiteurs diversement intentionnés, bref de surveiller les deux côtés de la porte. Bien sûr, là-haut, le patron devait avoir de bonnes raisons de garder le type au chaud. Mais pour eux qui connaissaient les usages en vigueur dans la milice, cela signifiait : double risque de récolter des ennuis, c'est-à-dire double exposition au blâme voire à la rétrogradation automatique en banlieue éloignée avec deux heures de transports par jour. Or les enchères des catastrophes montaient vite dans leur crâne engourdi par la monotonie de la tâche. Il s'ensuivait une animosité d'office vis-à-vis du pauvre Zlikowski actuellement bien

inoffensif, perdu dans ses rêves de linoléum et dépourvu à ce jour d'amis comme d'ennemis. Aussi les tasses de café que leur apporta une infirmière ne pouvaient-elles suffire à adoucir ni à entamer leur ressentiment.

- " Pas la peine de souffler dessus, il est froid...", disait l'un. " Sont même pas foutues de nous servir quelque chose de chaud !..."
- " Bah, c'est partout pareil dans les hôpitaux", ajoutait l'autre ! "Sauf une fois, tiens, je me suis sacrament brûlé la langue. Suis pas prêt d'oublier, dis-donc ; on gardait un type qui s'était fait buter par un collègue, bon, service de réanimation, tuyaux et tout. Eh bien là, il devait y avoir une bon sang de saloperie d'infirmière anarchiste ou syndiquée, je sais pas trop au juste, ben mon vieux elle avait dû mettre une saloperie de truc dans le café; on a passé la sainte nuit à aller pisser toutes les dix minutes si bien que quand le gars est mort, on s'en est même pas rendu compte. "
- Ouais, c'est partout pareil... Au fait, est-ce que tu as l'heure ?... pour savoir... pour la relève. "

L'autre consulta son poignet.

- " On a bien le temps encore, allez, t'en fais pas pour ça, on a bien le temps. "

Et il secoua la tête d'un air résigné. Nouveaux soupirs. Le silence, à peine interrompu, reprenait vite ses droits. Puis, au bout d'un quart d'heure ou deux :

- " Dis, t'as vu la gueule de ce type, sur le brancard ? "

Et le type en question passait, coma stade deux, poussé par un garçon de salle. Ils l'accompagnaient du commentaire jusqu'à ce qu'il disparaisse, happé par l'ascenseur... Silence. Puis, c'étaient les fesses plantureuses d'une grosse infirmière qui recueillaient leur admiration et suscitaient sous leur uniforme un intérêt bien transitoire.

- " Au fait, qui c'est le gars, là derrière, tu sais toi ? " demanda encore le premier, et du pouce il désignait mollement la porte.
- " Tu me demandes ça à moi ? J'en sais trois fois rien, moi. Mais Norbert disait hier – remarques, tu connais Norbert, hein, le genre fouineur, il en a les dents qui rayent le parquet. Mon vieux ce type me les scie. Avec ça lèche-bottes comme pas deux, à un tel point qu'il doit maintenant en être arrivé à lécher les chaussettes, tu crois pas? Bon, en tout cas, je suis sûr qu'il fait des heures supplémentaires et qu'il ne les déclare même pas; c'est à peine s'il s'en rend compte d'ailleurs, j'en suis sûr, et il commence à agacer sérieusement le patron à force de rôder comme ça dans son périmètre, remarques Norbert ça lui coïncerait le bec de savoir ce que le patron disait de lui à la secrétaire l'autre jour. "
- " ... "
- " Oui, c'est elle qui m'a raconté : – " Mademoiselle " il lui dit – il avait l'air furieux – " mademoiselle, lorsque Monsieur Norbert repassera ici, faites-moi penser à lui rappeler que *primo* il n'y a pas d'indispensables au vingt-septième district " oui, oui, il a dit ça : " pas d'indispensables " ,et il se met à lui expliquer que, *deuxio*, lui, en tant que chef, il sait bien mieux que Norbert ce que Norbert doit savoir et qu'il en a par-dessus la tête de le voir jouer à celui qui en sait déjà trop, etc. Bref, il l'a démolé comme ça pendant dix minutes encore et quand il est sorti du bureau il continuait de le maudire en agitant ses papiers, enfin tu vois le patron. "

- " Ben mon vieux, ça lui coincerait le bec à Norbert s'il savait ça. "
- " Ça, tu l'as dit. "
- " C'est toi qui l'as dit. "
- " Comme tu veux. "
- " Oui, ça lui coincerait salement le bec. "
- " Pour sûr. "

Silence.

- " Et il disait quoi, Norbert ? "
- " Il ne disait rien. "
- " Tu disais qu'il disait quelque chose. "
- " Moi? Je disais que Norbert disait quelque chose ? "
- " Oui, au sujet du type là derrière " – mouvement du pouce.
- " Ah oui, oui ! Eh bien, d'après Norbert, ce gars serait peut être mêlé à une histoire de meurtre, mais le patron aurait soufflé à la secrétaire que tout cela n'était pas très clair pour l'instant et qu'il préférerait mettre le type en garde à vue en attendant. "
- " En attendant quoi ? "
- " Sais pas. C'est pour ça qu'on est là... Et il n'y aurait pas d'autre suspect. Sûr que le patron va s'acharner sur lui... "
- " Sur qui ? "
- " Ben, sur ce type ! "
- " Oui, ça c'est sûr. "

Nouveau silence. Nouveau coup d'œil au poignet. Nouveaux soupirs.

- " Encore trois heures et ça deviendra bon pour nous..."

- 2 -

Dans ses rêveries les plus intimes, Martin se représentait volontiers sous les traits inaltérables de quelque chevalier pourfendeur de mensonges. La longue ascension hiérarchique qui l'avait conduit au poste de chef de la milice du vingt-septième district qu'il occupait maintenant avait toujours été guidée par cette image dont l'origine se perdait à l'aube de sa mémoire. Aussi ne savait-il plus très bien si c'était par amour de la vérité – ce qu'il appelait la vérité – ou par haine du mensonge – ce qu'il considérait comme tel – que s'était développée en lui cette rigoureuse intransigeance qui le spécifiait aux yeux de ses collaborateurs et lui avait valu sa promotion. Martin épuisait son monde : lorsqu'il menait une enquête, il fallait le voir presser de questions victimes et témoins jusqu'à l'extraction du dernier indice qu'ils pouvaient encore contenir ; il fallait le voir traquer et harceler les suspects, alliant injure et rouerie en un dosage qui les laissait exsangues à l'issue de plusieurs heures d'interrogatoire. Tant que le coupable n'était pas identifié, les locaux de la milice vibraient d'une atmosphère de tyrannie fiévreuse; chacun estimait alors de son devoir d'œuvrer à la tâche de salubrité collective qui consistait à éteindre la soif de " connaissance des faits " du chef. On sentait confusément qu'une sorte de Minotaure habitait Martin et ce monstre, avide des certitudes que

réclamait son implacable métabolisme, rendait ensuite par sa bouche une justice qui se voulait absolue, au-dessus de la justice des hommes à laquelle il n'accordait d'ailleurs qu'une confiance de principe. Il y avait le crime et le devoir, la mort et la vie, comme il y avait le jour et la nuit. Entre les deux, pas de circonstances atténuantes. Lorsqu'un doute se profilait dans le décor mental de son raisonnement, Martin l'intitulait soupçon et en tirait aussitôt les conséquences appropriées.

Quand il rédigeait un rapport d'enquête pour le juge d'instruction, Martin aimait à présenter les faits dans un enchaînement tel que non seulement la conclusion s'imposait d'elle-même – et il souhaitait vraiment qu'elle s'imposât au juge, dont il méprisait la trop clémente référence aux Codes – mais aussi, qu'à le lire, se dégageait l'impression qu'il avait réellement assisté, invisible et silencieux, aux événements relatés. Somme toute, Martin était un auteur de roman policier qui s'ignorait. Les hommes l'intéressaient moins que les intrigues qu'ils nouaient entre eux : le devoir lui commandait d'en rechercher les mécanismes, et le plaisir d'en dévoiler les causes.

Faut-il décrire plus longuement la personnalité de Martin, fouiller sa psychologie, évoquer son enfance? C'est peu probable. L'individu est en fait, assez conforme à la culture qui l'a nourri et au sein de laquelle il continue à œuvrer : exproprier l'ignorance, y substituer des images commodes et maîtrisables, consolider les acquis, arracher le chiendent et soigner la pelouse; à peine ces traits étaient-ils exacerbés par la fonction du milicien. A ce titre, Norbert, l'adjoint de Martin, constituait une sorte d'aberration que Martin devait s'appliquer à subordonner, au prix d'un agacement considérable. Car, plus Norbert en apprenait – et curieusement il réussissait à être informé de tous les éléments qui parvenaient au vingt-septième district – moins il semblait en savoir. Ses commentaires dubitatifs, ses questions navrantes avaient le don de hérissier Martin aux yeux duquel il avait fini par incarner cette ignorance et cette confusion tant redoutées et dont il fallait chaque jour repousser l'emprise; aussi avait-il demandé à plusieurs reprises, mais en vain, la mutation de son adjoint.

On en restera donc à cette présentation du chef de la milice qui, aussi sommaire et stéréotypée soit-elle, s'avérait cependant nécessaire pour aborder la suite. Sans doute saisira-t-on mieux, dans ce qui va se jouer maintenant entre Martin et Zlikowski, l'acharnement avec lequel le premier va s'efforcer de confondre le second.

En ce vendredi après-midi, Martin considérait avec une relative satisfaction l'avancée de son travail d'investigation. Certes, l'affaire était loin d'être classée. Mais Norbert venait de faire sortir le dernier témoin et tous les procès-verbaux de dépositions ainsi que les comptes rendus de missions étaient là sur son bureau, prêts à gonfler le dossier ouvert depuis la veille. En outre, le matin même, il avait lancé un avis de recherche concernant le dénommé Antoine Arnot. Martin n'avait jamais vraiment admis que la vieille notion du " mort ou vif " soit tombée en désuétude au fil des siècles, car il appréciait particulièrement l'absence d'ambiguïté qu'elle revêtait à ses yeux. Aussi, lorsqu'il signait un avis de recherche et que cet avis – à défaut d'être placardé sur les murs, pratique dont il avait aussi la nostalgie – était publié dans les journaux et diffusé aux frontières, Martin se souciait-il bien peu par-devers lui qu'on lui ramenât la personne visée en état de s'exprimer ou son seul cadavre.

La veille, tôt dans la matinée, il s'était rendu à l'hôpital afin de procéder à l'interrogatoire sommaire de celui que son intuition première, confirmée par les suites immédiates de l'enquête, lui avait

désigné comme étant le principal suspect. Mais le dossier médical de celui-ci, consulté sur place, lui avait appris que Zacharias Zlikowski – tel était son nom – , admis mardi midi pour "coma barbiturique avec potentialisation éthylique et tentative d'auto-strangulation ", avait manifesté à son réveil un état d'agitation tel qu'il avait fallu le faire dormir pendant deux jours consécutifs par des injections répétées de sédatifs. Et Martin, sans même demander l'avis des médecins, avait décidé de lui-même de surseoir à l'interrogatoire et de laisser en faction à la porte du convalescent les deux miliciens desquels il s'était fait accompagner.

Après coup, à bien y réfléchir, cette attitude de sa part n'avait pas manqué de l'intriguer ; mais les motivations profondes d'un tel respect, bien inhabituel chez lui, demeuraient insaisissables. Avait-il préféré laisser Zlikowski recouvrer tous ses esprits pour mieux le questionner, mieux le traquer au cœur même de sa lucidité ? Peut-être... En d'autres circonstances, il n'avait pourtant pas hésité à interroger des prévenus dans des états d'hébétude tels que leurs aveux avaient pu être recueillis sans effort dans un flot de bredouilllements amnésiques. Et pourquoi donc avait-il apporté ces fleurs, qu'il avait confiées à la surveillante de soins ? Il voulait se convaincre que ce n'était là que pur cynisme de sa part, tout comme il s'efforçait de croire que la présence des miliciens se justifiait par un risque d'évasion ou d'agression bien réel. Quoi qu'il en soit, il considérait maintenant avec un soupçon d'amertume et un doigt d'impatience qu'il lui faudrait patienter jusqu'au lundi matin pour rencontrer Zlikowski et tirer définitivement son histoire au clair.

Aussi, pour tromper sa nervosité, se décida-t-il à consacrer la fin de l'après-midi à la rédaction des faits dont il disposait en vue de son rapport d'enquête. Il se cala confortablement au fond de sa chaise et il arma sa machine à écrire. Quels étaient donc les faits ?

Mardi dans la journée, la Brigade du Travail fait parvenir un signalement réglementaire du dénommé Antoine Arnot, 34 ans , pour " absence sans motif " dûment constatée depuis la veille au matin à son emploi dans une succursale de la Compagnie Générale, boulevard des Pénitents. Interrogés par le brigadier, ses collègues mentionnent qu'Arnot s'est pourtant présenté au bureau le lundi matin – avec peut-être un léger retard signalent certains d'entre eux sans toutefois pouvoir l'affirmer – mais qu'il en est reparti peu après. Chacun peut attester qu'il semblait alors soucieux, préoccupé ; ses attitudes bizarres témoignaient d'une précipitation qu'on ne lui avait jamais remarquée auparavant et qu'il manifesta jusque dans son départ en bourrasque, à une heure que personne ne put préciser avec exactitude. Notons cependant que le lecteur dispose de ces données ou tout du moins qu'il peut aisément les retrouver, s'il les a oubliées, en se reportant aux pages correspondantes du récit. Quoi qu'il en soit, Arnot ne devait plus reparaître au bureau.

Au fichier central, Arnot présente un casier vierge. Le vingt-septième district, son secteur de domiciliation, est donc chargé de l'enquête de routine et, dès le mercredi matin, un milicien est mandaté à son adresse : il ne trouve qu'un appartement sans écho derrière une porte muette. La concierge dispose du double de la clé et lui donne accès au petit deux-pièces sobrement aménagé. Il est désert, sans désordre particulier ni indice notable et la fouille sommaire des placards et des tiroirs s'avère improductive. Le milicien se contente de remarquer au passage une importante collection d'annuaires, dont certains sont largement périmés.

La concierge elle-même ne peut fournir au milicien que de maigres indications. Elle se souvient très

bien avoir aperçu Arnot, lundi soir, par la porte vitrée de sa loge, traversant le hall et gravissant les escaliers, seul comme à l'accoutumée. Elle est certaine de ne pas l'avoir revu depuis lors et s'en étonne, puisque d'habitude rien ne lui échappe de la vie quotidienne de son petit immeuble, tout comme l'étonne la présence de ce milicien dans l'appartement de " Mr Arnot, un homme sans histoire, vous savez... et très poli avec ça, n'oubliant jamais de me saluer quand il me croise ! "Frappant à pleines poignées le clavier de la machine à écrire, Martin noircissait les feuillets quasi frénétiquement, sans se laisser aller pour autant à desserrer sa cravate ni même à laisser pendre sa cigarette au coin des lèvres. Il en arrivait au moment crucial où l'étincelle de l'intuition, c'est-à-dire de la présomption, avait jailli en lui.

Car tout aurait pu en rester là et l'enquête suivre son rythme usuel si mercredi soir, en prenant connaissance des rapports déposés sur son bureau, il n'avait eu l'attention attirée par l'un d'entre eux, rédigé par le milicien matricule 1013, où celui-ci relatait son intervention la veille au matin pour " tentative de suicide par pendaison dans un lieu public ". Le client d'un bar avait découvert dans la cabine téléphonique le corps inerte d'un homme gisant à terre. Le milicien aussitôt appelé sur les lieux, avait pu constater que l'homme respirait lentement, que son pouls battait vite et sans vigueur, mais sans ambiguïté. Son crâne saignait contre la plinthe qui avait fendu son cuir chevelu au terme de sa chute. Il semblait en effet qu'il avait tenté de se pendre à l'aide de son écharpe, mais que celle-ci s'était probablement déchirée au moment crucial à en juger par le morceau qui était resté noué aux canalisations du plafond. Le milicien avait examiné les papiers d'identité du blessé, au nom de Zacharias Zlikowski, détective privé, et organisé son transport en urgence vers l'hôpital le plus proche. Mais en attendant l'arrivée de l'ambulance, il avait pu procéder à un inventaire détaillé du contenu de ses poches qu'il consigna ensuite par écrit, avec les relevés d'identité, dans un document annexé à son rapport.

C'est en parcourant ce document que Martin avait sursauté et commencé à affûter son attention. Car, outre quelques pièces de monnaie, un paquet de cigarettes, une boîte d'allumettes et un tube de somnifères, vide, le milicien signalait avoir découvert une feuille de papier, pliée, sur laquelle étaient griffonnés ces quelques mots : " Antoine Arnot, 34 ans. 12 h. Cie Gale. 7 bis, Bd Pénitents. 1° café 6 rue Citron Pr. "

Martin avait frémi de plaisir à la constatation de ce recoupement imprévu. Le chasseur en lui avait flairé une piste que seule sa position stratégique – en l'occurrence, l'amoncellement de rapports sur son bureau – lui avait permis de débusquer. Il était clair que ce Zlikowski en savait long sur la disparition d'Arnot, suffisamment long en tout cas pour que le remords, ou quelque force équivalente, l'aient poussé au suicide. Mais une sorte de justice divine avait refusé la mort à Zlikowski, si bien que lui, Martin, allait s'employer à faire surgir la vérité – et le cas échéant Arnot avec elle – sous le soleil radieux de la justice humaine.

Cette glorieuse perspective tendait cependant, à peine entrevue, à s'ensabler au fond d'une inquiétude aussi trouble qu'irrationnelle qui en menaçait tous les rouages et dont la seule perception agaçait Martin au plus haut point : aussi insidieux soit-il, un pressentiment n'en était pas moins déjà à l'œuvre. On a bien vu comment Martin fut entravé d'emblée dans sa tentative d'interroger Zlikowski à l'hôpital dès le lendemain, et comment il fut alors amené à laisser deux miliciens quasiment à son chevet, ce qui ne fit d'ailleurs qu'aggraver son trouble. Il avait échoué à aller au-delà

de l'examen des pièces d'identité – geste banal pour un milicien – et des autres éléments du dossier médical. Plus tard dans la journée, honteux de son excès de pudeur, il fit venir le milicien 1013 dans son bureau et il exigea de lui une description aussi fidèle que possible de Zlikowski. Cela régénéra un peu sa volonté. Aussi se décida-t-il à ouvrir sur-le-champ un dossier d'enquête. Puis il fit convoquer par Norbert les principaux témoins. Norbert, décidément incorrigible, ne put s'empêcher de poser au passage quelques questions perfides auxquelles Martin répondit par un silence méprisant.

C'est ainsi qu'en ce vendredi furent successivement passés au gril des fameux interrogatoires de Martin : trois collègues de bureau d'Arnot, ainsi que leur supérieur hiérarchique direct, la concierge de son immeuble, le client du bar qui avait découvert le corps inerte de Zlikowski et le patron de ce bar. Il attendait de ces deux derniers témoins matière à resserrer l'enquête autour de Zlikowski.

Mais il n'obtint de la plupart d'entre eux rien de plus précis que ce qu'il savait déjà – ou qu'il avait déjà acquis par déduction. En outre – et cela n'étonnera guère le lecteur – un certain *a priori* détournait son intérêt et son attention de la personnalité du disparu vers celle du suicidé, si bien qu'il se lassa assez vite du témoignage des employés de la Compagnie Générale, et que les gens du bar le déçurent par leur imprécision.

En revanche, il imposa à la concierge de telles prouesses de mémoire qu'après plus d'une heure d'un interrogatoire serré, elle finit par se souvenir non seulement de ne pas avoir vu " Mr Arnot " sortir de l'immeuble en ce fameux mardi matin, ce qu'elle avait déjà peu ou prou confié au milicien venu perquisitionner son appartement, mais aussi d'une sorte d'incident si anodin qu'elle l'avait aussitôt écarté de sa mémoire. " Attendez que ça me revienne, Monsieur Martin... " et " En y repensant bien, si vous insistez " puis " C'est cela même, j'y suis. Ce matin-là, je lavais à grandes eaux le carrelage du hall d'entrée. Comme tous les matins d'ailleurs, ou presque, parce que sur le plan de l'entretien... Comment ?... Oui, bien sûr, je continue, je passais donc la serpillière dans le hall lorsque j'entends une porte claquer. " Bon ", je me dis. Ou plutôt, attendez, non, je me dis : " Tiens, une porte claque au deuxième étage ! " Comment je savais que c'était au deuxième étage ? Voyons, monsieur, pensez donc, voilà bientôt vingt ans que je tiens la loge dans cet immeuble et que j'en pratique les parties communes jusqu'à en connaître le moindre centimètre carré... Je peux localiser à l'oreille l'origine de presque tous les bruits, croyez-moi monsieur, et ce matin-là, parole d'honnête femme, ça venait du deuxième... D'ailleurs, ce sont deux étages que j'entends descendre à toute allure et je me dis : " Tiens, ça doit être Mr Arnot qui se presse, il est déjà huit heures et demie ou quelque chose comme ça ", je ne l'avais pas encore vu passer et d'habitude à cette heure-ci il était déjà parti, ce n'était pas son genre d'être en retard, mais pas son genre non plus de se presser et de fait, ce n'était pas lui, non, mais un homme habillé un peu comme lui qui est sorti en trombe sans me saluer et Mr Arnot n'aurait jamais fait ça non plus ; enfin, voilà ce qui s'est passé, je ne sais pas si ça peut vous aider..."

Tout au long de ce récit, Martin s'était efforcé de ne pas laisser paraître son excitation. Mais lorsqu'il demanda à la concierge de lui décrire l'homme en question et qu'elle extirpa péniblement de sa mémoire, l'un après l'autre, des détails correspondant presque trait pour trait au profil de Zlikowski tel qu'évoqué par le milicien 1013, Martin se sentit de nouveau possédé par la troublante exaltation que l'influence de cette enquête persistait à vouloir secréter au plus profond de lui. L'obséquiosité exagérée avec laquelle il raccompagna la concierge, le frottement des mains, le pétilllement des yeux, la cigarette plantée hâtivement dans le sourire en coin, aucun de ces signes de satisfaction n'échappa

à Norbert.

Mais la jubilation resta de courte durée. Fatigue et nicotine aidant en cette fin de journée, en cette fin de semaine, bien obligé en outre, de laisser son rapport en plan dans l'attente des prochaines investigations, Martin ne se dissimulait plus vraiment à quel point l'écume de l'exaltation renonçait vite à mousser et que l'inquiétude reprenait ses droits comme une eau morte. Une inquiétude abstraite, sans motif précis, bref, une inquiétante inquiétude. Bien sûr, ses soupçons du départ étaient de plus en plus solidement étayés : Zlikowski lui semblait de plus en plus suspect d'avoir fait disparaître Arnot dans la nuit de lundi à mardi. Mais il restait encore à établir pourquoi et comment, et il fallait pour cela interroger ce maudit détective privé. Martin n'aimait guère les détectives privés ni le travail toujours un peu interlope qu'ils effectuaient. Aussi attendait-il cet entretien avec autant d'impatience que d'irritation, sans savoir si la perspective de " coincer " un semi-collègue le séduisait ou l'alarmait. Au fur et à mesure que ses présomptions se confirmaient, il comprenait mieux son attitude à l'hôpital et pourquoi il avait repoussé à plus tard la perspective d'une rencontre avec Zlikowski. L'idée qu'il se faisait du personnage lui semblait plus facile à manipuler que le personnage lui-même.

De tout son flair de milicien, il voyait aussi cette affaire se profiler singulièrement à l'horizon de sa réputation et de sa carrière, et il s'abandonnait presque à présager un avancement. Quant à ce qui justifiait une telle intuition, à ce qui dotait cette enquête d'un tel enjeu, à ce qui, en fin de compte, réveillait son ambition, la source en était tout aussi obscure que celle d'où filtrait son " inquiétante inquiétude ". La maîtrise en tout cas lui en échappait, ce qui, presque par définition, lui était insupportable.

C'est dans cette disposition d'esprit que, nerveux et irritable, Martin se vit sortir de son bureau à l'heure prescrite par la Brigade du Travail et descendre à pied les six étages qui le séparaient du rez-de-chaussée.

Et c'est à peine s'il prêta attention aux nouvelles affiches qui venaient d'être apposées sur le mur du trottoir d'en face et qui appelaient à renforcer le soutien aux colleurs d'affiches en grève, suite à l'échec des récentes négociations.

- 3 -

(... ploc...ploc... ploc... qui donc a coulé du béton dans mon crâne ?... qui a éteint le feu dans mon corps ?... qui donc a fait quoi ?... assis sur ce lit d'hôpital, d'hôpital ? roulé dans le drap, mâchoires claquantes, os vibrants, bon sang et mauvais sang dans mes veines mes artères, et par tout le sang-froid trop froid qui cogne entre mes tempes je sais que j'ai perdu la tête, ma tête, je palpe ma chair renfrognée mon menton râpeux mon sexe moite fripé mes genoux de footballeur mes pieds glacés. Lumière, chaleur longent la fenêtre, passent furtivement, dédaignent cette chambre, qui a éteint le feu dans mon corps ? qui viendra serrer ce robinet qui goutte goutte goutte sur ma nuque endolorie et je me tais je redoute d'entendre cette voix – un double cognac, dit-il, où est le téléphone ? – voix étrangère où roule un accent peut-être et qui vibre comme une lame à mes oreilles je me tais mais je

sais je crois je sais qu'il faudrait aller crier là-haut à deux mille mètres et puis m'asseoir sous la cascade m'écouler comme sable dans la vallée ou bien vivre avec les poissons respirer leur eau retourner dans l'océan, me taire. Vivre dans l'ombre. Je suis l'ombre de... Peu à peu sortent de l'ombre un vieux et une vieille traînant chien et cabas, ils chuchotent, parlent de l'ombre de mon ombre sous la lumière électrique du réverbère où passe et repasse cet enfant sans nom, avec un pain à la main, rassis depuis tout ce temps... L'enfant que j'étais passe et repasse, il vient de faire la queue avec les tickets de rationnement, il va bientôt disparaître dans le vacarme du bombardement, poussière et chaleur d'été, odeur de poudre et de sueur, cet enfant je l'ai mal tué mais quelle langue osait-il parler sous la ronde des corbeaux, jadis, jadis, je n'ai plus de photos de cette époque, c'était avant la guerre et bien avant que les ouvriers du métro ne découvrent au bout de leurs marteaux piqueurs les squelettes de ma génération, à la station ghetto j'ai voulu sortir mon portefeuille, mes tickets, mes papiers, mes photos et cette fille en manteau bleu a vu que j'avais peur pourtant je ne la suivais pas depuis longtemps mais dans ce métro tout le monde se méfie de vous, le directeur de l'agence m'avait prévenu en m'embauchant : " je vous demande de bien réfléchir avant de vous engager " oui et ensuite dans les forces de la résistance armée j'ai cru réfléchir aussi et nous avons attaqué les convois protégés par la milice et juste après lorsque j'ai dégagé cet enfant coincé sous les décombres et que j'ai vu couler son sang que plus rien ne pouvait arrêter alors j'ai encore réfléchi et je l'ai bien regardé, il me ressemblait, cet enfant mal tué et... ils ont retiré la perfusion et cependant le monde ne s'éteint pas, la machine à penser ne s'enraye pas, le sabotage a échoué, le train est passé avec le passager clandestin que je suis, ici ça sent l'éther le dakin et les vitamines et pas la poudre ni la sueur, ils ont arrêté la perfusion, transfusion du ciel, je vis de mon propre souffle mon propre sang mais avec faux papiers en cas de contrôle d'identité comme à l'époque de la lutte armée oui c'est cela ils ont profité de mon absence pour déclarer la guerre et ils cherchent à me retenir avec ce robinet qui goutte là-bas dans la cuvette du lavabo bien sûr tout s'éclaire , quoique... il y a sans doute un miroir au-dessus de ce lavabo, miroir à éviter, œil de l'ennemi, miroir sans tain pour surveillance, miroir – chat noir – ne pas croiser, disait... disait... j'ai oublié, disant aussi : il faut couvrir tous les miroirs dans la maison du trépassé, les appartements condamnés, curieux Narcisse l'autre matin dans l'eau du fond du lavabo, le saint a rencontré le reflet du traître, ou bien l'inverse et finalement je ne sais rien mais je n'ai rien oublié, je suis une mémoire anonyme ouverte à tous les souvenirs...)

Il se hissa sur ses coudes repliés et continua à fouiller la chambre du regard. L'exploration fut brève. Il y avait effectivement un lavabo avec miroir, porte-serviettes et verre à dents ; il y avait aussi une cuvette de W.C. L'ensemble bénéficiait de l'intimité proposée par un mauvais paravent au tissu jaune et sale. Dans un coin se tenait un placard dont la peinture s'écaillait par plaques, tout comme celle de la table de nuit qui clôturait l'inventaire du mobilier et dans le tiroir de laquelle il se lança, en vain, à la recherche d'une hypothétique cigarette. Bon. Dans ses vêtements, peut-être ? Il devait y avoir un paquet de cigarettes dans une poche de son veston (mon veston ?). Malgré la faiblesse qu'il ressentait, il décida de se lever. Il extirpa l'une après l'autre ses jambes (mes jambes ?) de sous les draps et posa les pieds bien à plat sur le linoléum. Quand il eut bien vérifié que le sol ne s'enfonçait pas sous ses pas, il se dirigea prudemment vers le placard. Il l'ouvrit. Les cintres étaient nus... ( Fuir... S'enfuir... Où sont ?... Rendez-moi... Je veux... sortir de cette chambre. Sans plus attendre. En pyjama s'il le faut, et de toute évidence il le faut. Précisément parce que je n'ai plus de vêtements, sinon ce pyjama marqué " Centre Hospitalier Municipal", précisément pour cette raison il faut sortir.)

Il effectua une volte-face d'une telle vivacité qu'il en chancela un peu sur place. Mais, une fois son équilibre raffermi, il harponna bravement la porte du regard et se lança derechef dans sa direction. Sa trajectoire lui permettait de contourner sans ambages le lavabo – dont le robinet continuait cependant à marquer les secondes – et surtout le miroir qui le surplombait. Mais dans son élan, il heurta au passage le bocal d'urine (mon urine ?) d'où il résulta une périlleuse déviation hors de ladite trajectoire. Lorsqu'enfin il eut atteint la porte, il en saisit la poignée, la manœuvra avec précaution jusqu'à pouvoir risquer un coup d'œil dans l'entrebâillement. Mais ce qu'il aperçut la lui fit refermer aussitôt et s'adosser au mur ; une sueur glacée perlait à son front. (Que fait la milice à ma porte ? Pourquoi ? La guerre a-t-elle donc vraiment repris ? Ai-je été trahi ? Un ami a dû donner mon nom sous la torture. Mais je n'ai pas d'ami, pas de nom non plus. Ils savent avant moi qui je suis. Ils savent que j'ai caché l'enfant, mais ils ignorent que l'enfant est mort malgré mes soins. Ou peut-être cette femme en bleu m'a-t-elle dénoncé. Ou encore, elle s'apprête à le faire. Plus que jamais je dois sortir, je dois sortir, je dois.)

Il s'épongea le front au revers de la manche et alla à la fenêtre. Il écarta deux lames du store et regarda. Quatre ou cinq étages le séparaient du boulevard où s'écoulaient les flots de voitures. Il voulut faire jouer la crémone, mais en vain : elle était bloquée, intentionnellement semblait-il. Il frappa rageusement le carreau. (Coincé. Je suis coincé dans cette chambre d'hôpital, absurde, absurde, puisque je suis mort, puisque je peux sans risque passer par la fenêtre, ne le savent-ils pas ? Quel scénario me préparent-ils que j'ai déjà lu, déjà écrit, déjà joué ? Et voilà des siècles que cela dure, que l'homme traque l'homme et le caserne, que le cliquetis des geôles et des armes et le vacarme des procès m'empêchent d'entendre ce que me chuchotent les nuages, absurde, absurde puisque je suis mort et que je sais voler, quoique quoique ce robinet goutte toujours et je ne peux pas le faire taire à cause du satané miroir et à cause de cela je vis encore un peu, à cause de cela les murs reprennent la danse nauséuse de leur respiration, à cause de cela cette saleté de tissu jaune pisseux flotte avec ses fleurs minables comme un drapeau sur le paravent et il n'y a pas le moindre souffle de vent, à cause de cela le plafond se délite et laisse pleuvoir sur moi tout son plâtre, à cause de cela le sol s'effondre sous mon poids comme au seuil d'une fusillade et à cause de cela...)

Il s'affala sur le lit et à ce moment précis il entendit la voix de l'infirmière qui venait de pénétrer dans la chambre. (... je suis une mémoire anonyme ouverte à tous les souvenirs...)

- " Vous voilà réveillé ? Il faut rester couché, Mr Zlikowski. "

(Mr Zlikowski ?...)... (Mr Zlikowski ?)

La tonalité de la voix était douce, mais insupportablement claire et assurée.

Il bredouilla encore quelques jurons dans l'oreiller et se retourna juste à temps pour la voir s'avancer vers lui de son allure professionnelle la plus élaborée. Il s'assit sur le lit et se passa la main dans les cheveux (mes cheveux ? bruns ? blonds ?...)

- " Qu'en savez-vous ? " articula-t-il.

Et cette voix éclata de nouveau entre ses oreilles, comme jadis au café lorsqu'il commandait des

cognacs, ou même avant (communiquant les positions de l'ennemi par radio ?)

Zacharias Zlikowski se trouvait indéniablement dans une disposition d'esprit propre à dramatiser d'emblée toute situation. Sa question, considérée de son point de vue, n'était pas dépourvue de pertinence pour autant : que savait cette femme ? La réponse ne tarda pas :

- " Ce que j'en sais, c'est que vous êtes encore bien faible ! ", et à le voir si pâle et si flasque sur son lit, nul n'aurait pu en douter.
- " Que fait la milice à ma porte ?"

Mais elle avait déjà saisi la pancarte et lui tendait un thermomètre.

- " Au diable cette pancarte ! "

Il la lui ôta des mains et y jeta un coup d'œil. Nom : Zlikowski. Prénom : Zacharias. Age : 34 ans. Chambre : 7. Service : Réanimation ( tiens, tiens...). Mois : Février. Sous chaque colonne, une croix indiquait les flacons transfusés : glucosé à 10% puis à 5%, mannitol. (Pas de sang ? Pas de ciel, pas de plâtre ?) Deux lignes couraient, l'une pour le pouls, l'autre pour la température. Par-ci, par-là, une prise de tension artérielle. Et dans un coin, les dosages pratiqués sur le sang et les urines.

- " D'accord ", concéda-t-il, " je suis faible. Et même faible d'esprit, si vous le voulez. Alors soyez gentille de me dire ce qui s'est passé et ce que je fais ici ". Il n'escomptait, on s'en doute, aucune réponse trop précise. Mais plutôt une sorte d'encouragement à continuer.
- " Calmez-vous ... " conseilla-t-elle.
- " Je suis calme. "
- " Laissez-moi refaire votre lit. "
- " Ce lit est aussi bien le vôtre que le mien. Alors, laissez tomber ! (Qu'est-ce que j'ai voulu dire ?) Répondez plutôt à mes questions : d'où viennent ces fleurs ? "
- " Ce sont des anémones, monsieur... ", précisa-t-elle en remontant les oreillers.

Il sentit alors le parfum qu'elle portait sur sa peau. (Anémones de mort. Des fleurs sur la tombe de l'enfant. Dans leur douleur ses parents n'ont pas pensé à me faire des reproches, moi qui aurais pu tout faire et moi qui n'ai rien pu faire, mais il avait déjà perdu trop de sang. L'homélie du prêtre fut sobre, hâtive, frileuse. On avait peu de temps et il y avait trop de risque de se faire repérer.)

Décidément cette fille l'agaçait avec sa façon de toujours vouloir remonter les oreillers. Il ne venait pas de naître (je viens à peine de mourir) et elle n'était pas sa mère. Mais son parfum l'envoûtait étrangement quand elle le faisait.

- " Qui donc a apporté ces fleurs ? "
- " Un monsieur de la milice qui n'a pas donné son nom. " (A qui ai-je pris le mien ?)
- " Très bien. J'ai compris. Donnez-moi mes vêtements. Où sont mes vêtements ? "
- " Calmez-vous, Mr Zlikowski... "
- " Mais je suis calme ! ", hurla-t-il à moitié, " et ne m'appellez pas Zlikowski ! ", compléta-t-il avec les forces qui lui restaient.
- " Calmez-vous, monsieur... "
- " Je veux voir le médecin. Je veux sortir d'ici. Rendez-moi mes vêtements. "
- " Je crains que ce ne soit impossible pour l'instant. Comme je vous l'ai dit, vous êtes encore faible et il faut vous reposer. Et puis, ces messieurs de la milice ne vous laisseraient sûrement pas partir. "

Une sorte de silence s'ensuivit. L'infirmière faisait son travail et s'en tenait aux instructions reçues. Et Zlikowski était condamné à se reposer, ce qu'il redoutait maintenant plus que tout, car le fil de sa mémoire s'embrouillait dans toujours plus de nœuds indéchiffrables. En outre, il sentait une invitation sensuelle émaner du corps de l'infirmière. Mais dans cette prison de soins où il se débattait, il ne pouvait guère y répondre sans heurter l'écran de la blouse blanche, sans s'empêtrer dans ce dialogue de rigueur qu'ils avaient entamé.

- " Alors, donnez-moi des somnifères, s'il vous plaît. "
- " Je vais voir si c'est possible. "

(Bien sûr que oui, c'est possible. J'en prenais bien autrefois encore que je ne sache plus très bien pourquoi. Je ne sais plus rien. Sinon que je veux sortir, je veux sortir d'ici. Avec mes vêtements. Ça ne devrait même pas se discuter.)

- " Voici un somnifère, Mr Zli... pardon, monsieur. "
- " Merci... " (Donnez-moi le tube.)

Et, transpercé d'impuissance, le très pâle héros plongea son visage dans l'oreiller et sombra.

\*

La nuit passa sans rêve. Puis vinrent deux longues, très longues journées que les anémones consacèrent à se faner lentement, très lentement, sans un bruit. Zlikowski tournait en rond dans sa chambre, s'efforçant tant bien que mal à se soustraire à toute réflexion – y compris celle du miroir au-dessus du lavabo. Et bientôt, cet évitement devenant systématique, la raison lui en échappa.

Les infirmières qui lui apportaient des comprimés de tranquillisants – et il en demandait fréquemment – changeaient de visage toutes les huit heures. Les unes et les autres répondaient de façon évasive aux questions qu'il finit par cesser de leur poser. Quant aux miliciens qui se succédaient devant sa porte et dont il allait parfois vérifier la présence, la placidité crispée de sentinelle qu'ils affichaient lorsqu'il les interrogeait donnait à penser que leur physionomie était partie intégrante de l'uniforme, toujours le même, qu'ils portaient. Ou bien que sa voix ne parvenait pas jusqu'à eux...

Aussi advint-il qu'il oublia peu à peu de s'inquiéter des motifs de sa détention en ce lieu. Il était comme l'animal captif qui échappe dans la somnolence à toute évocation des espaces antérieurs. La principale menace était de se sentir vivre. Il repoussait donc, spontanément, le moindre soubresaut de révolte.

Il n'avait pas la force cependant de s'interdire les longues et douloureuses stations qu'il faisait à la fenêtre, le front posé contre la vitre froide. Il observait alors les silhouettes punctiformes des piétons qui s'agitaient quelques étages plus bas et cette perspective accentuait son sentiment d'exil sans retour. Tout du moins pouvons-nous l'imaginer : l'observateur d'insectes finit un jour ou l'autre par éprouver l'étrangeté de son être. Les autos glissaient en silence, comme mues par leur propre logique, s'agglutinant aux carrefours pour mieux fuir dans les rues secondaires. Plus loin, au-delà des

toits, passait le canal, comme une tentation; et son ruban d'argent montant vers l'horizon des brumes urbaines invitait Zlikowski à y laisser courir malgré lui le fil des souvenirs. Mais c'était là, comme on a pu le lire, le plus vénéneux de ses passe-temps.

Il ne s'agit pas ici de s'apitoyer outre-mesure sur le sort de Zlikowski. Mais comment oublier que, pour des raisons sur lesquelles on ne reviendra pas, cet homme avait désiré sa propre mort et, simultanément, la brisure définitive de l'univers ? Il n'avait obtenu en retour que la confirmation de la fêlure de son être, et c'était le miracle de cet invraisemblable patronyme qui semblait maintenant assurer la cohésion de l'ensemble. Il était clair, cependant, que ce nom ne lui appartenait pas ; tout juste lui permettait-il de conserver une place au sein de l'inaltérable univers. (Attendez, attendez... C'est à la fois plus simple et plus grave. Peu important mon nom et son destin. Je vois bien maintenant que le monde se couche dans le cadre de cette fenêtre, quoique je fasse. J'entends bien que les bruits de l'hôpital se succèdent pour eux-mêmes. Ce monde et ces bruits existent sans moi. Ainsi donc je ne suis rien, mais je peux être tout. Tout pour ce rien. Suis-je clair ?) Mais il était clair aussi que ce nom gardait la trace de cruels souvenirs qui, bien qu'enterrés, étaient tout prêts à reflurir dans sa mémoire en jachère. (Permettez-moi d'intervenir de nouveau dans ce débat, car les choses se passent peut-être autrement. Mon esprit peut tout aussi bien se poser au hasard et butiner quelques fleurs. Il peut en advenir un souvenir, ou un mouvement. Je n'en suis pas moins étranger à ce souvenir, à ce mouvement. Tout dépend des fleurs.)

Il n'est donc pas inintéressant de noter que Zlikowski en vint ainsi à penser qu'une des tâches des miliciens consistait à le protéger de l'affluence de ces souvenirs étrangers dont l'enchaînement le confondait au plus haut point. Il eut l'intuition d'une hostilité de leur part qui n'était que de surface ; quelque chose dans leur présence préservait peut-être son intégrité. Quant aux infirmières, il lui suffisait pour l'instant qu'elles continuent à lui apporter des tranquillisants et qu'il puisse sentir l'odeur de leur peau.

(Très bien. Mais selon ce schéma, on ne voit pas la nécessité de la douleur. Pourtant la douleur est là. C'est hélas incontestable. Et je ne sais qu'en faire. Elle peut souligner la plupart de nos actes et de nos dires ou décocher soudain ses flèches au meilleur du sommeil ou du repos. Dans la situation particulière où je me trouve – et où je me perds – je vois la douleur s'enrouler autour de l'idée que chacun se fait du sens de l'existence. Et je souhaiterais que ce dialogue se poursuive en dehors de moi.) (De moi ?)

A quelques rares exceptions, les anémones étaient maintenant franchement ridées. Un peu de pollen jaune et noir s'était répandu sur la table de chevet. Et soudain, dimanche en fin d'après-midi, alors qu'un pâle soleil venait encore tiédir les draps du lit, un pétale mauve se détacha et Zlikowski, qui considérait précisément le bouquet au moment où la chute se produisit, sortit de sa contemplation avec une sorte de sursaut et quelques clignements d'yeux.

Il s'étira, se leva et alla trouver les miliciens qui somnolaient à moitié sur le pas de la porte – il s'agissait de nouveau de ceux dont un fragment de dialogue a été rapporté. Il les assiégea cette fois-ci avec tant d'insistance et de détermination qu'ils finirent par lui répondre non sans force bâillements.

- " Nous sommes là par ordre de notre chef... oui, celui-là même qui a déposé ces fleurs à votre

intention..."

- " Je n'ai aucune intention. "
- " Nous sommes là pour y veiller. "
- " Merci, j'avais compris. "
- " Ne nous remerciez pas, nous nous passerions volontiers de ce privilège. "
- " Ce privilège ? "
- " Vous devez être bien précieux pour que l'on vous garde ainsi ! "
- " Détrompez-vous, je ne suis rien. "
- " Ne faites pas le malin..."
- " Comme vous voudrez. "
- " Regagnez votre chambre maintenant. "
- " Oui. Non, une seconde. Quelles sont les autres intentions de votre chef à mon sujet. Cela vous concerne autant que moi. "
- " Eh bien, nous le saurons demain matin, puisqu'il doit vous interroger. Vous serez conduit dans son bureau au district."
- " Merci. "

Il ferma la porte et retourna s'asseoir sur son lit. (M'interroger ? Grands dieux ! Est-il possible que ce soit à moi qu'on veuille poser des questions ? De moi que l'on attende des explications ? Quel moi attend-on de moi ? Lequel adopter ? Moi – si peu moi –, rescapé d'une guerre déclarée en mon absence ? Maquisard d'une cause à ce point clandestine qu'elle ne me fut jamais révélée ? Réintégrant le monde sous l'identité d'un quelconque détective privé tenu au silence, je suppose, par l'obligation de réserve chère aux inconnus professionnels. A ce point rayé de tous les registres que les miroirs se dérobent devant moi – est-ce bien sûr ? - ou tout du moins se refusent à tout reflet – non, ce n'est pas cela non plus – ou même risquent de garder le mien et d'en renvoyer un autre comme si j'avais mis un masque. Oui, c'est ça. Ou que je l'avais ôté... Pas très brillant en tous les cas ! Voilà donc celui de qui la milice attend des éclaircissements ! C'est une farce, ou un quiproquo, dans la meilleure des hypothèses. Et dans la pire, c'est un piège. Mais qui veut-on piéger ? Que veut-on savoir ? Il est pourtant évident que je suis coupé de tout contact avec qui que ce soit depuis bien longtemps. Et sans raison valable. C'est à moi de poser des questions, à moi d'exiger des réponses. Et même de porter plainte. Oui, car je vais commencer par porter plainte. Voilà peut-être ce qu'on attend de moi... " On m'a volé mon histoire. Retrouvez-là. J'ai quelques indices. Rendez-moi mon histoire. Rendez-moi mon peuple et mes drapeaux, la saveur de ma terre, l'odeur de mes forêts, la brise de mes océans. Rendez-moi mes ports et mes bateaux, mes soldats et leur gloire. Mes vêtements, mes femmes et mes enfants, les chansons et les jeux de mon enfance. Rendez-moi mon passé et mon futur, rendez-moi...")

Zlikowski eut besoin, on s'en doute, d'une double (double ?) dose de tranquillisants pour la nuit.

Mais le lendemain matin, lorsque l'infirmière l'avisa qu'il devait se tenir prêt à suivre les miliciens après le petit déjeuner, il refusa les deux comprimés roses qu'elle lui tendait. Il observait d'un œil méfiant les vêtements qu'elle venait de déposer sur son lit.

- 4 -

- " Asseyez-vous ", lui dit Martin en désignant une chaise, et il congédia les deux miliciens d'un ton sec.

Il retourna s'installer derrière son bureau et plongea le nez dans ses papiers. On distinguait mal son visage, en contre-jour de la fenêtre où régnait sans partage le bleu glacé du ciel.

Une série de classeurs métalliques s'alignait le long d'un des murs du bureau. Sur leurs dessus poussiéreux reposaient de petites piles de dossiers, quelques blocs de formulaires et des cendriers vides, ainsi que deux tasses de café abandonnées là, semblait-il, depuis toujours. Le pan d'un manteau en drap beige dépassait, coincé dans la porte d'une armoire, métallique elle aussi, qui occupait un coin de la pièce.

(" Asseyez-vous " répète l'écho mais je suis déjà comme collé à cette chaise.)

Martin releva enfin la tête. Le blanc de ses dents s'entrouvrit dans le contre-jour en un sourire d'où tombèrent en grappe quelques mots de circonstance.

- " Comment allez-vous, Mr. Zlikowski ? "

La question arrivait environ cinq minutes après leur poignée de main au seuil du bureau, mais le ton de la voix n'était pas complètement dépourvu de chaleur. Il se pouvait donc que l'intérêt ainsi manifesté par Martin paraisse sincère, et Zlikowski répondit par un :

- " Assez bien, merci " qui le semblait tout autant.

Quelqu'un frappa à la porte mais Martin ne répondit pas. Un silence très épais s'installa.

- " Peut-être vous demandez-vous", reprit Martin, " la raison de votre présence en ces lieux ? "

- " Simple enquête de routine, je suppose... "

- " Simple enquête, simple enquête... ne préjugeons pas trop de cette simplicité-là ! ", rétorqua Martin avec un petit rictus laconique. Son orgueil était d'emblée touché à vif, ce qui clôturait le registre à peine ébauché de la sollicitude. " Sans doute avez-vous noté que votre chambre d'hôpital a été gardée jusqu'à présent de jour comme de nuit ? "

- " Je vous en remercie ", approuva Zlikowski.

Martin s'en mordit la lèvre inférieure. " Très bien, très bien, fais donc le malin. Je vois le jeu que tu as choisi de jouer ", s'efforça-t-il de penser tout en tripotant un crayon. Certes, il n'avait jamais tout à fait exclu le risque d'une élimination physique de Zlikowski par d'éventuels complices...

(J'aurais pu ajouter : " Et aussi, merci pour les fleurs. ")... ce qui justifiait, au moins en théorie, la nécessité de le placer sous surveillance... (Sans lui dire qu'elles étaient maintenant fanées.)... il n'en restait pas moins que ce diable d'individu – cette fois il l'avait devant lui, en chair et en os – ne cessait de diffuser une intolérable odeur d'énigme.

Il semblait pourtant, au vu des informations parvenues le matin même, que l'affaire était quasiment élucidée. Alors ?

Grosse affaire d'ailleurs, comme il l'avait pressenti. Et bonne occasion, surtout – cela se confirmait aussi – de régler quelques vieux comptes avec tous ces détectives privés et consorts. Oui. Et c'était, en fait, parce qu'il aimait s'en remettre dans tous les cas à sa fidèle intuition qu'il avait fait poster des miliciens à la porte du principal suspect. Il avait seulement voulu préserver les fruits de son proche succès et peut-être aussi, il n'y avait pas de honte à en convenir dans le cas d'un milicien aussi dévoué que lui, les gratifications tant attendues qui pourraient s'ensuivre. Mais non, c'était plus simple encore : il avait voulu prévenir tout risque d'évasion. Parce que c'était là son métier, et qu'il fallait que justice se fit. Voilà. Et tant pis pour les énigmes !

Son flair ne l'avait donc pas trompé puisqu'il avait reçu ce matin même le coup de téléphone du directeur d'une agence de détectives privés, l'Agence Ludovic, située rue du Nord, qui répondait – et avec quelle étonnante promptitude ! – à l'avis de recherche lancé vendredi matin. Martin ne se faisait guère d'illusions sur les motivations d'une telle diligence : il s'agissait bien plus pour le directeur de couvrir son agence de toute implication fâcheuse que de contribuer à faire avancer une enquête menée par la milice. Ces gens-là se camouflaient toujours derrière l'article sept de leur statut – sur le secret professionnel – pour déroger à l'obligation qui leur était faite, par l'article huit, de communiquer certains renseignements à la milice. Martin avait cependant obtenu une information de tout premier ordre : Antoine Arnot avait fait l'objet d'une prise en filature commanditée à l'Agence Ludovic par un client dont l'article sept interdisait donc de révéler l'identité mais dont la très vague description qu'en fit le directeur de mémoire – non sans réticence, mais Martin sut insister – ne correspondait pas au signalement de Zlikowski tel que le milicien 1013 l'avait transmis. Les raisons de cette filature ? Non fournies par le client...

Martin s'était alors fait menaçant :

- " Ecoutez mon vieux, faites comme bon vous semble. Mais si vous refusez de vous montrer un peu plus coopératif, et pour peu qu'on retrouve le bonhomme sous forme de cadavre, ce qui ne m'étonnerait pas, j'aurais le plaisir de vous voir cité comme témoin dans un procès pour meurtre. Je ne pourrais pas dès lors, me dérober aux questions des journalistes et le résultat ne serait pas fameux pour votre publicité, pas vrai ? "
- " Je vous répète que j'ignore les motifs de mon client et que... "
- " Très bien, n'en parlons plus. A défaut, vous avez sans doute les doubles des rapports de filature, non ? "
- " ... "
- " Est-ce que vous les avez, oui ou non ? "
- " Ecoutez, vous savez bien que nous sommes tenus de les détruire. Mais puisque vous insistez si gentiment, peut-être la secrétaire qui les a tapés en aura-t-elle conservé quelque souvenir. "
- " Parfait. Alors, je vous conseille de l'interviewer illico et d'extraire de sa mémoire tout ce qui pourra m'être utile. "
- " Mais l'article sept... "
- " Oui, je sais. Voulez-vous qu'en échange je vous donne lecture de l'article que vous savez du Code pénal en certains de ses petits détails ? Non ? Alors réfléchissez ! "
- " Ça va, ça va... Je vous rappelle dans une demi-heure. "

Le directeur avait tenu parole et une demi- heure plus tard révélait à Martin un second élément : dans les derniers temps de la filature – laquelle s'était interrompue le lundi précédent à midi, le

détective ayant perdu les traces d'Arnot devant l'immeuble de la Compagnie Générale – , Antoine Arnot semblait avoir été suivi par un homme dont le signalement correspondait parfaitement, cette fois-ci, à celui de Zlikowski.

Fort de ces nouvelles présomptions, Martin avait maintenant la quasi-certitude que l'individu assis en face de lui, outre-bureau, jouait une sorte de double jeu et qu'il allait donc falloir se montrer deux fois plus fin que lui.

(Splendide immobilité de mon corps. Il ne faudrait plus un geste, plus un mot, l'impassibilité d'une branche sur laquelle se pose un oiseau par un jour sans vent, la placidité de cette chaise sur laquelle...)

- " Bien. Procédons par ordre. " Martin joignit deux imprimés et un carbone et glissa la liasse dans la machine à écrire. Il se cala confortablement sur sa chaise et alluma une cigarette. D'une voix où traînait une fausse lassitude, il récita : " Veuillez déclarer vos nom, prénoms, date et lieu de naissance, profession et domicile. "

Aussitôt, la précieuse quiétude de Zlikowski commença à se craqueler. On dira plus simplement, à titre d'exemple, qu'une évidente crispation apparut sur son visage au moment où il s'entendit articuler :

- " Zlikowski. Zacharias Zlikowski. "

(Je n'ai rien dit. Je n'en sais rien. C'est lui qui doit savoir. Je n'ai rien dit.)

- " Date et lieu de naissance ? "

- " Que dites-vous ? "

- " Date-et-lieu-de-naissance... "

- " Oui, c'est ça. "

- " Comment ? "

(Le couloir de nouveau... Les papiers d'identité frissonnent dans les courants d'air, nus comme un nouveau-né hors de ce portefeuille bêtement béant, entre ces mains qui ne sont pas... Je n'ai pas eu le courage d'assister à ma naissance...)

- " C'est le genre de choses que j'oublie facilement depuis que cet enfant est mort dans mes bras, mais vous devriez... "

- " Quel enfant ? "

- " Oh ! il y a longtemps, sans doute. "

- " Longtemps ? Très bien, nous verrons cela plus tard. Profession ? "

Pas de réponse. Martin commençait à s'impatienter. Il écrasa brutalement sa cigarette et ses doigts se mirent à pianoter sur le dessus de son bureau.

- " Ecoutez, mon cher. Notre service d'archives est très diligent, voyez-vous, et il nous a déjà communiqué une copie de votre fiche. Je me borne pour l'instant à vérifier que vos déclarations concordent. Alors, votre profession, monsieur Zlikowski... "

(Une copie de ma fiche ? Quoi ! Encore un miroir ! Ma profession... elle consiste à... on dit détective privé... c'était inscrit sur les papiers... ce qui signifie... attendez : privé de quoi ?... je suis, vous êtes dans un bureau, employé de bureau, employant tout ce temps pour de vaines enquêtes sur la résistance clandestine, le meurtre des enfants pourtant devenu banal et nécessaire, toutes ces fiches déchirées dont l'une le fut de ma propre main, cette main qui a tué, monsieur le milicien, et que vous avez serrée pourtant vous le saviez... vous le savez ? - je ne suis pas détective privé – Je... )

- " Ma profession ? Détective privé. "

- " Eh bien, nous y voilà ! " approuva Martin.

(Nous ? L'enfant allait à l'école, on le félicitait de répéter mot à mot la leçon des maîtres, et puis l'école a été bombardée. Cet homme en face de moi ignore tout de cette histoire, mais ce qu'il sait de moi je l'ignore. Quoique maintenant je crois hélas entrevoir la suite...)

- " Célibataire ? Marié ? Des enfants ? "

- " Célibataire. Ne parlons pas d'enfants, s'il vous plaît. "

- " Comme vous voudrez. Domicile ? "

- " 2, Passage du Centre. Mon logement est contigu à mon bureau. "

(Pourquoi ai-je dit cela ? L'ai-je dit ? Etait-ce inscrit sur les papiers ? Qui a parlé ? Il ne réagit pas ; il ne dit rien, a-t-il entendu ce que j'ai entendu ?)

- " Travaillez-vous seul ? Avez-vous des collaborateurs ? "

- " Non. "

(Non, je ne suis pas seul dans le bureau. Du moins je ne crois pas. )

- " Pas de collaborateurs, donc ? "

(Dans toutes les guerres il y a des collaborateurs. Des deux côtés, d'ailleurs. On ne sait plus qui extermine qui.)

Martin manœuvra le rouleau de la machine à écrire et ajusta les feuilles en vue d'une nouvelle marge. On abordait enfin les choses sérieuses.

- " Pouvez-vous maintenant me décrire en détail l'emploi du temps de votre journée de lundi dernier et celui de la nuit du lundi au mardi ? "

- " Au revoir, monsieur. "

Zlikowski s'était levé, soudain très pâle.

- " Rasseyez-vous, monsieur Zlikowski ! "

A son tour, Martin s'était levé, presque menaçant. Il avait effacé toute trace d'affabilité de son visage.

- " Je suis désolé ", voulut confirmer Zlikowski, " mais je ne peux pas répondre à votre question. "

- " Il le faudra bien, pourtant, il le faudra bien... Alors, commencez donc par vous rasseoir. "

- " Que me voulez-vous? Et de quel droit ? "

- " Je mène mon enquête."

- " Quelle enquête ? " (Je mène aussi la mienne.) " J'ai voulu disparaître, c'est un fait, mais cela ne regarde que moi. " (C'est-à-dire que je voulais me voir disparu.) " Un suicide n'est pas un crime, à ce qu'il me semble "(à ce qu'il me semble seulement.)

- " C'est vous qui parlez de crime, monsieur Zlikowski... J'enquête, quant à moi, sur la disparition du dénommé Antoine Arnot. Ce nom vous dit quelque chose, je suppose ? "

Le lecteur qui, après avoir suivi jusqu'ici le déroulement du fil des événements constituant la trame de ce récit, souhaiterait maintenant, un peu comme Martin, quoique muni de données supplémentaires sur sa texture, en voir apparaître le motif, le lecteur, donc, admettra sans difficulté le caractère crucial de la question qui venait d'être posée.

Admettra-t-il aussi que Zlikowski, dont il faut reconnaître la très particulière hébétude, n'ait pu y répondre autrement que par un nouveau silence ? Un très long silence que, pour sa part, Martin ne toléra pas et qu'il tenta de forcer en réitérant sa question :

- " Ce nom vous dit-il quelque chose ? "

(J'écoute, je tends l'oreille. Ce nom ne me dit rien. Il y a pourtant, très, très loin, dehors, derrière cette porte, comme un brouhaha, une cérémonie, des piétinements, un cortège silencieux, oui, comme pour un enterrement et l'homélie du prêtre, sa voix chevrotante au-dessus des sanglots des parents racontant l'histoire de Zacharie, à qui la parole fut rendue aussitôt qu'il eût écrit le nom qu'il convenait de donner au fils qui venait de lui naître, mais aujourd'hui l'enfant est mort, j'entends encore le raclement du cercueil que l'on descend en terre, les pas qui s'éloignent, là-bas derrière la porte, et maintenant sur la stèle son nom reste gravé comme seule trace de son passage...)

Zlikowski, toujours silencieux, s'approchait lentement de la porte.

- " Monsieur Zlikowski ! Restez ici et veuillez regagner votre chaise. Puisque vous vous obstinez à vous taire, sachez que nous avons pratiquement acquis la certitude que vous connaissez Antoine Arnot, et qu'en outre vous êtes le dernier à l'avoir vu vivant avant sa disparition. Votre silence aggrave donc dangereusement les présomptions qui pèsent déjà sur vous. "

Zlikowski se rapprocha tristement du bureau.

- " Oui, tout cela est exact. C'est ainsi, je crois, que s'appelait l'enfant. Mais on ne peut pas dire que je le connaissais vraiment, non. Je l'ai trouvé en lisière de notre campement, juste après le bombardement. Il était blessé à la tête. Je n'ai rien pu faire. Mais il est mort, monsieur, il est mort, pas disparu..."

Zlikowski avait des larmes dans la voix. Face à lui, Martin avait écouté son récit sans cesser de vriller sur lui les plus glaciaux de ses regards. Il alluma une cigarette et plissa les yeux. " Oui" pensa-t-il, "je saisis ton jeu de mieux en mieux. Mais, finalement, tu n'es pas aussi malin que tu en avais l'air. En tout cas, tu n'es pas le premier à tenter de simuler la folie. Mais c'est bien mal connaître Martin, mon cher, que de vouloir le confondre de la sorte ! "

- " Je vous félicite pour votre imagination, monsieur Zlikowski ! ", reprit-il. " Je la trouve pour ma part suffisamment prolix pour ne pas hésiter à vous demander une fois de plus de me décrire votre emploi du temps, en particulier celui de lundi dernier. "

- " Oh, laissez-moi en paix s'il vous plaît. Cessons cette guerre, puisque ceux qui l'ont déclarée ne sont plus là. Je vous ai dit tout ce que je savais. On ne peut pas donner ce qu'on n'a pas. "

(On ne peut pas donner ce qu'on n'a pas. A moins d'être amoureux. Mais il n'est guère question d'amour, ici, n'est-ce-pas ?)

- " Comme vous voudrez, monsieur Zlikowski. Vous maintenez donc vos déclarations ? "

- " Oui. "

- " Très bien. Asseyez-vous, monsieur Zlikowski, asseyez-vous ", conclut Martin en écrasant sa cigarette. Et il se consacra enfin, frénétiquement, à sa machine à écrire pour lui confier les dires de Zlikowski avec l'un de ces sourires narquois que lui seul savait arborer pour mieux prétendre en imposer le sens.

(Aidez-moi... aidez-moi si cela est humainement possible... Où est cette chaise ? Que me veut-elle ?)

Quand il eut achevé sa retranscription, Martin alluma une nouvelle cigarette.

- " Tant pis pour vous...", remarqua-t-il avec un hochement de tête, comme pris d'une fugitive compassion pour Zlikowski – qui, entretemps, avait fini par s'asseoir. Et il pressa le bouton de l'interphone.

- " Norbert ?... Bien ; le témoin est-il arrivé ?... Parfait. Alors, faites-la entrer... Comment ?... Avec qui ?... Sa fille ?... Eh bien, si elle y tient à ce point, pourquoi pas ?... Oui, oui, c'est ça, faites-les venir toutes les deux ! "

En secouant sa cendre, il adressa à Zlikowski un regard qui, maintenant, se voulait matois, presque protecteur. Mais, déjà, l'autre contemplait le ciel, l'infini du bleu derrière les certitudes.

\*

Norbert fit entrer les deux femmes et s'effaça aussitôt, pendant que Martin contournait son bureau pour aller au-devant d'elles et les accueillir avec toute la cordialité dont il était capable.

La concierge était – on s'en souvient plus ou moins – une sympathique matrone qui portait un bon demi-siècle de sollicitude universelle et désintéressée dans le poivre et sel de son chignon. Elle s'enquit d'emblée des nouvelles de " Mr Arnot ". L'avait-on retrouvé ? Non ? Quelle tristesse, monsieur !... Un locataire modèle, vous savez, et comme on n'en fait plus guère ! Si discret, si courtois, et avec ça le plus généreux de l'immeuble à l'époque des étrennes ! Oui, oui, en effet, elle avait déjà expliqué tout cela lors du précédent interrogatoire... Mais c'est qu'elle avait tant de peine pour ce pauvre " Mr Arnot"... Elle ne pouvait imaginer qu'il lui soit arrivé quoi que ce soit... Un homme sans histoire, comme elle disait toujours... Un peu solitaire, certes... Pas de femmes dans sa vie... Jamais de visites... Un maigre courrier, se réduisant à quelques lettres administratives usuelles... Enfin, elle espérait que Martin avait des hypothèses...

(Qui parle ? Une voix de femme... Il n'y a plus personne de l'autre côté du bureau, seulement le ciel, si pur malgré la vitre sale où rien ne se reflète... Qui a parlé derrière moi ? La chaise peut-être ? Qui

donc s'obstine encore à parler d'Arnot, comme si je ne leur avais pas tout expliqué ?... Ah, bien sûr, s'il avait pu survivre, si j'avais pu le sauver, il y aurait eu lieu de s'inquiéter de ce qu'il est ou n'est pas devenu, et lui-même – quel âge aurait-il maintenant ? – pourrait m'adresser ses reproches ou sa gratitude, les deux peut-être, mais cela que j'aurais souhaité autant qu'eux, sinon plus, est exclu de toute évidence, pourtant ces insensés persistent à s'agiter autour de moi à la recherche d'un homme mort pendant son enfance, ils parlent mais n'entendent rien, ils veulent voir ce qui n'est plus.)

Martin avait d'abord eu du mal à contenir la logorrhée de la concierge, dont le déploiement instantané avait immobilisé les deux femmes et lui-même auprès du seuil de son bureau. Il en avait profité pour observer que, quant à elle, la fille de la concierge – une jolie jeune femme à la toilette et au maquillage élaborés – ne prêtait guère attention aux propos de sa mère. Placée en retrait, elle scrutait surtout la silhouette immobile de Zlikowski qu'elle ne percevait que de dos et dont la masse qu'il formait avec sa chaise ne se détachait qu'indistinctement, en contre-jour, entre la fenêtre et elle.

Martin réussit cependant à guider les deux femmes vers son bureau, derrière lequel il retourna se camper après avoir avancé deux chaises à leur intention. Il offrit prestement une nouvelle feuille à la machine à écrire et désigna Zlikowski du doigt.

- " Madame ", demanda-t-il à la concierge, veuillez me dire si vous connaissez ou si vous reconnaissez cet homme. "

La concierge considéra Zlikowski assis à côté d'elle. Celui-ci, pour sa part, n'avait accordé qu'un bref coup d'œil à la jeune femme avant de reprendre sa contemplation de l'azur.

- " Si je le reconnais ? Ma foi... Ecoutez, je ne suis pas bien sûre... mais il me semble que... est-ce lui qui aurait fait disparaître ce pauvre Mr Arnot ? "

(Qui est-elle ? Que dit cette chaise ? Voilà en tout cas que la mienne s'est enfoncée dans le sol et que je ne peux déjà presque plus bouger.)

- " Je n'ai aucune preuve de cela ", reprit Martin. " Mais revenons à ma question : avez-vous déjà vu cet homme ? "

Eh bien, certainement elle l'avait déjà vu. Pas de doute à ce sujet ... Quand ? Eh bien, mardi matin, comme elle l'avait dit l'autre jour... Oui, c'était l'homme qui avait pour ainsi dire dévalé l'escalier, et venant de chez " Mr Arnot ", ça elle l'aurait juré sur la tête de sa fille ici présente. Il était sorti en coup de vent ", sans un mot pour elle. Alors, elle s'était dit... Oui, seul... oh, vers environ huit heures et demie, cela aussi elle l'avait déjà précisé. Mais ce n'est qu'après coup... d'ailleurs lorsqu'elle avait reçu la visite du milicien, mercredi, elle avait dit à sa fille aînée... comment ?... oui, oui, elle confirmait aussi avoir vu " Mr Arnot " rentrer chez lui le lundi soir pour la dernière fois.

(Mais que dit cette chaise ? Impossible qu'elle... Non, c'est la machine à écrire qui me parle. Et qui se tait maintenant. " Monsieur Benoît, si vous voulez bien me suivre. " Quel escalier ? Oui, ne pas oublier de prendre une écharpe. Ce matin-là, la secrétaire l'avait oublié sur sa chaise. Oublié qui ou quoi ? Que dit-elle maintenant ? Que dit la voix de la chaise qui se tait et je me tais aussi mais je

continue à m'enfoncer et je sens mon bois prendre racine, de plus en plus profond, presque jusqu'au métro et presque au-delà ?)

La jeune femme, cloîtrée jusque-là dans un silence tendu, n'avait cessé de croiser et de décroiser les jambes et semblait ne pas pouvoir tenir en place. Soudain, comme pour conjurer l'explosion d'une colère montant en elle, elle s'écria en direction de Martin :

- " Mais alors, tout cela est très clair, non ? Cet homme est votre coupable. Comment pouvez-vous en douter ? "

- " Pas si vite, mademoiselle, pas si vite ! ", objecta Martin, soucieux de préserver l'apparence de sa neutralité. " D'où vous vient cette certitude? Je suppose que vous êtes venue pour en témoigner ? "

- " Non. Mais ma mère vous l'a expliqué : notre locataire n'entretenait aucune relation notable, ne recevait jamais personne chez lui. Or, voilà que cet homme ici présent sort en trombe de chez lui et que depuis ce jour Mr Arnot reste introuvable. Que vous faut-il de plus pour passer de la suspicion à la conviction ? Je me le demande ! A votre place... "

- " Pas si vite, mademoiselle ", répéta Martin, fidèle au rôle qu'il lui opposait. "Monsieur est détective privé. Il pouvait avoir des motifs professionnels de rencontrer Arnot. "

(N'importe quoi ! Je n'entends que du non-sens dans tout ce fatras de mots. Il me suffit à moi d'être un arbre, et de le sentir. Mais savez-vous seulement ce que cela suppose ? Pouvez-vous imaginer l'effort que je fournis à chaque instant pour aspirer le suc de la terre entre mes racines et le faire parvenir jusqu'aux moindres parcelles, jusqu'aux moindres recoins de mon corps. Car voici déjà que le temps s'approche où je vais devoir préparer chacun de mes bras à exprimer ses bourgeons et ses feuilles. Mais pour manifester ainsi ma vie, j'ai besoin d'exposer mes prières à la lumière du ciel. Et voilà que vous venez m'obscurcir de vos discours et de vos murs et de vos portes et seules vos fenêtres me laissent quelque espoir de vous oublier, de préserver malgré vous le dialogue que le ciel et la terre ont établi à travers moi et sans lequel... sans lequel... d'ailleurs si l'on admet...)

- " Détective privé ? En êtes-vous certain ? Et quand bien même, puisque Mr Arnot a disparu... "

(... si l'on admet qu'Antoine Arnot est sous terre...)

- " Qu'il soit détective privé, mademoiselle, tous nos contrôles d'identité l'ont authentifié. Vous pouvez aussi, comme je l'ai fait, vérifier vous-même sur les annuaires professionnels que Mr. Zlikowski, ici présent, exerce très officiellement sa regrettable profession et qu'il tient d'ailleurs à cet effet, un bureau dûment déclaré au 2, Passage du Centre. Non, faites-moi confiance, ce point est éclairci. Reste plutôt la question d'un éventuel mobile..."

(... mieux vaut alors que Zacharias Zlikowski rejoigne le ciel.)

- " Mais peut-être avez-vous quelque idée à ce sujet ? " ajouta Martin. Il n'avait pas vraiment conscience, jusqu'ici, d'avoir improvisé une stratégie qui utilisait la fougue de la jeune femme et visait à lui déléguer la fonction accusatrice. Il s'était simplement contenté d'exploiter une situation imprévue. Il ne commença à s'alarmer du risque d'en perdre le contrôle qu'en constatant la pâleur subite que sa question venait de faire apparaître sur le visage de la jeune femme.

(Comme un oiseau. Un de ces oiseaux qui aiment à se reposer sur mes branches et qui me connaissent si bien.)

Mais trop tard. Déjà, elle s'était tournée vers Zlikowski et, dardant sur lui un regard assassin, elle l'interpellait avec une violence inouïe :

- " Eh bien, parle donc, toi aussi ! Il n'y a que toi qui saches et pourtant on ne t'entend guère... Qui es-tu ? Et que lui voulais-tu ? On t'écoute... Que caches-tu ? Tu ne vas tout de même pas essayer de nous faire croire qu'il était ton client, j'espère. Et que c'est dans son intérêt que tu l'as aidé à disparaître. Ce serait bien mal le connaître ! A quoi aurait-il donc voulu échapper ? Ou à qui ? Hein ? Alors, vas-tu enfin répondre ? Qu'as-tu fait de lui, espèce de monstre ? "

Elle se serait presque jetée sur Zlikowski si sa robuste mère ne s'était interposée, abasourdie par l'attitude de sa fille et par ce ton qu'elle ne lui connaissait pas.

- " Calme-toi, ma chérie...", supplia-t-elle.

- " Calmez-vous, mademoiselle, nous comprenons votre douleur ", renchérit Martin, bien que la question de comprendre ce qui se passait devant lui fût manifestement périmée et qu'il se demandât surtout s'il souhaitait vraiment interrompre le cours, car Zlikowski n'avait toujours pas bronché. Mais il sentait s'emballer le rythme de ses propres tempes.

Aucune exhortation, au demeurant, n'aurait suffi à apaiser la jeune femme qui reprit de plus belle :

- " Tu préfères te taire, bien entendu, c'est plus simple. Lâche ! Traître ! Mais j'y pense, peut-être me surveillais-tu, moi aussi. Pour savoir si je le connaissais. Pour pouvoir m'éliminer à mon tour. Allons ! Prouve le contraire ! Oui, plus je te vois maintenant et moins j'en doute, je le lis dans tes yeux : tu l'as tué ! Tu as senti qu'il t'échappait, alors tu as eu peur et tu l'as tué ! Regardez-le se taire : il l'a tué ! Assassin ! On va t'enfermer dans un cachot glacé. Si je pouvais, je te ferais jeter au fond d'une oubliette. Tu vas en finir, sinon c'est moi qui... " Sa voix se noya dans les larmes. " Oui, ça m'est égal maintenant, tu peux disparaître, tu peux... "

(Non ! Non ! Il ne faut plus se perdre dans les oubliettes ni dans les souterrains du métro ou d'ailleurs, car mes arbres n'y poussent pas et mes oiseaux ne s'y aventurent pas. Non ! C'est dans l'azur que toutes les mémoires se fondent ! Epargnez le ciel ! Epargnez mon ciel ! Voyez, je suis l'oiseau de tous les temps, et je ris de l'ange moqueur qui se rit des fourmis. Je ne connais que le ciel et le ciel me connaît. Ecoutez : même cette terre qui m'appelle au-delà de vous n'a jamais rien bu d'autre que ce qui vient de ce ciel. Mais le peu de vous que j'entends encore m'enseigne que rien ne retient l'oiseau sinon ses ailes. Ses ailes bleues... Et l'une d'entre elles sur votre terre reste dans tout ce bleu le peu de bleu des ailes qu'elle cache sous le bleu de son manteau. Quoi ? Que dit encore cette voix si loin si loin sur cette terre qui s'éloigne sous la chaise ? Rien ne retient l'oiseau sinon ...)

- " ...Tu peux crever ! "

(... sa cage. Crever la cage.)

Dans un fracas de verre, la chaise vola à travers la fenêtre, suivie de près par Zlikowski.

## TROISIEME PARTIE

- 1 -

Le bois de la première marche grinça sous le poids de Norbert, et sans doute allait-il en être de même avec les marches suivantes tout au long de l'escalier vétuste qu'il s'apprêtait à gravir, sans précipitation, comme contraint par une logique qui lui échappait au fur et à mesure qu'elle guidait ses pas. Il aperçut l'entresol, première halte visible se découpant dans la pénombre, mais il savait déjà qu'il ne s'y arrêterait pas. Il se laissait attirer vers le seul troisième palier où, selon la plaque apposée à l'entrée de l'immeuble, l'attendait la porte de l'Agence Ludovic. Cette force d'attraction l'élevait aussi sûrement qu'un ascenseur. Il n'y avait d'ailleurs pas plus d'ascenseur ici que dans les locaux du vingt-septième district où, la veille, on avait vu Martin se livrer à de laborieux déménagements entre le sixième étage, où se trouvait son ex-bureau d'ex-chef de la milice, et le quatrième étage occupé par le service de la Répression des Grèves. Rétrogradé à la suite de cette fâcheuse affaire Zlikowski-Arnot, il réintégrait ainsi le bureau où il avait végété en piaffant dans l'attente de l'avancement promis et enfin obtenu au bout de presque dix ans d'impatience.

Norbert n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour Martin, dont l'intolérance et la rigidité, trempées d'une ambition encore amplifiée par ses fonctions, avaient valu à la milice d'être dirigée par une sorte de tyran d'autant plus notoire que, pour ses proches collaborateurs, sa destitution était prévisible et qu'ils avaient peu à peu pris le parti de le laisser agir à sa guise, lui abandonnant toutes les responsabilités qu'il refusait de partager, y compris celles de son aveuglement. Norbert, à qui l'attitude plus crispée que jamais de son chef n'avait pas échappée ces derniers temps, ne pouvait cependant s'empêcher d'éprouver quelque pitié en considérant l'humiliation que celui-ci venait de subir, d'autant qu'elle succédait brutalement au sentiment de triomphe que lui avait inspiré jusqu'au dernier moment-cela n'avait été que trop visible - l'enquête qui devait pourtant lui valoir sa chute. Sa chute... Norbert hocha la tête. Il passa devant la loge de la concierge, dont la porte bâillait sur l'entresol, et aborda les marches qui menaient au premier étage.

Pour comble de malchance, Martin allait trouver sur son bureau des dossiers bien délicats. Les colleurs d'affiches entamaient leur neuvième semaine de grève, et les murs de la ville étaient couverts de toutes sortes de manifestes, tracts, listes de revendications et autres appels à la mobilisation qu'ils y avaient placardés sans trêve. Ce paradoxe rendait malaisée l'intervention du service de Répression des Grèves puisqu'il privait la Brigade du Travail de la possibilité légale de la solliciter. Cette paralysie ne manquerait pas d'attiser la fureur de Martin – et, à ce sujet, Norbert se souvenait de la nostalgie maintes fois exprimée par son chef envers les temps glorieux où, au lieu de déclarations syndicales, c'étaient des avis de recherche " mort ou vif, avec forte récompense " que l'on affichait pour la plus grande excitation des citoyens. Et comme si cela ne suffisait pas, voilà que depuis quelques jours les journalistes s'étaient à leur tour lancés dans le mouvement et que, selon une méthode similaire, ils ne laissaient plus rien s'imprimer d'autre dans la presse que des articles aussi élogieux qu'enflammés sur leur propre grève ! Par quelle mouche avide, devait fulminer Martin, par quelle folie du détournement tous ces brasseurs de textes, diffuseurs de flagornerie publicitaire et autres chevaliers décadents de la chronique quotidienne – Martin n'avait que mépris pour tous

ceux qui tenaient un autre langage que le sien – , et par quel aiguillon de la provocation s'étaient-ils donc tous laissés piquer ?

Il était pourtant résulté de cette situation au moins une conséquence profitable à Martin : il avait gravement trébuché, certes, mais l'extinction des projecteurs de l'actualité lui avait évité la honte supplémentaire de s'étaler en première page dans la flaque. La grève de la presse avait en effet permis à la hiérarchie de la milice d'étouffer sans grande difficulté ce qui, en d'autres circonstances, aurait pu devenir le " scandale " de la " disparition " de Zlikowski – quoique, à vrai dire, aucun de ces deux termes ne soit tout à fait approprié – succédant de peu à celle d'Arnot.

Scandale ? Disparition ? Passe encore que, malgré toutes les recherches effectuées – on avait même envoyé à tout hasard quelques hommes-grenouilles prospecter le fond du canal, à proximité du boulevard des Pénitents, mais en vain – passe encore en définitive que le presque anonyme Antoine Arnot soit demeuré introuvable : quel lecteur de journal se serait ému d'une telle information ?

Qu'il adienne en revanche que, à l'occasion d'un interrogatoire sur ce thème dans les bureaux de la milice, un dénommé Zlikowski, détective privé de son état, se défenestre – fallait-il dire : s'évade ? – et il y avait déjà plus ample matière à sensation.

Mais que, pour couronner le tout – et Norbert ne pouvait jamais réprimer un frisson à cette évocation – , alors qu'une telle aventure était aussi logiquement que dramatiquement appelée à s'achever six étages plus bas, sur le trottoir, dans une mare de sang, parmi les passantes évanouies et les hurlements d'ambulance, que donc, comme ce fut le cas et aussi impensable que cela paraisse, on n'ait pas retrouvé la moindre trace du corps dudit Zlikowski – les recherches demeurèrent là aussi sans résultat – ou, plus exactement, rien d'autre que la chaise qui l'avait précédé à travers la fenêtre, alors les gros titres à la une dans la presse du lendemain auraient été absolument impossibles à éviter. La concierge aurait parlé, c'était certain : les injonctions au silence formulées par la hiérarchie de la milice auraient été de peu de poids pour elle face à la tentation de voir sa photo publiée dans les journaux, et les sommes proposées pour l'exclusivité d'une interview auraient achevé de délier sa langue. Quant à sa fille, Dieu sait quelles auraient pu être les conséquences de ses divagations !

Fort heureusement pour Martin – mais aussi pour ses supérieurs – la grève des journalistes avait censuré ce scénario. Fort malheureusement pour lui, et nonobstant ce fait, il n'en avait pas moins été renvoyé au quatrième étage, sans préavis et avec l'ordre formel de se taire sur cette affaire s'il ne voulait pas " descendre encore plus bas ". Norbert – qui pour l'heure venait d'accéder au second palier et rallumait sa pipe – s'était vu confier l'intérim et avait reçu en sus la mission de reprendre l'enquête de façon aussi discrète que possible.

Cette dernière perspective avait quelque peu ébranlé sa placidité coutumière et l'avait conduit aux frontières de la perplexité. La lecture répétée des différentes pièces du dossier ne lui avait apporté ni éclaircissement, ni apaisement. Bien au contraire ! La personnalité de Zlikowski, surtout, lui paraissait insaisissable, incohérente, à l'exception de cette recherche permanente d'une mort à laquelle il ne cessait d'échapper, et de quelles inconcevables façons ! Norbert avait préféré repousser l'échéance de cet aspect de l'énigme d'autant que sa résolution supposait peut-être de perquisitionner le domicile de l'intéressé, ce pour quoi il n'avait pas encore de mandat.

Il avait jugé plus sain de reprendre l'enquête à son début, soit à la disparition d'Arnot, ou plutôt un peu avant. Et dans la mesure où ce qu'il savait de l'existence d'Arnot n'offrait d'autre relief que cette demande de prise en filature le concernant, c'était surtout sous la pression de cette logique-là – il voulait s'en convaincre – que grinçaient maintenant les toutes dernières marches menant à l'Agence Ludovic.

Enfin parvenu face à la porte et à la plaque d'émail qui l'ornait, Norbert examina le tabac rougeoyant de sa pipe et, ayant ainsi récupéré son air nonchalant, il pressa le bouton de la sonnette. L'interphone lui répondit mollement :

- " Oui ? "
- " Je voudrais parler au directeur de l'agence. "
- " Avez-vous pris un rendez-vous ? "
- " Non. C'est inutile. Il me recevra. "
- " Croyez-vous ? Eh bien, entrez toujours..."

La porte s'entrouvrit. Norbert la poussa, s'engagea dans le couloir, et la referma doucement derrière lui. Il eut l'impression fugace que ce geste l'isolait du reste de la ville, tant était feutrée l'atmosphère du long couloir qui s'offrait à ses pas. De toutes les portes s'y abouchant, une seule était ouverte, immédiatement à sa droite. Les bruits de papier et les raclements de chaise qui en parvenaient laissaient entendre la présence probable de la secrétaire qui lui avait répondu par l'interphone. Il s'y dirigea sans plus attendre. Mais à peine eut-il franchi le seuil du bureau que la stupéfaction le cloua sur place. La jeune femme qu'il voyait là ressentit autant que lui la nécessité de s'accorder quelques secondes intensément muettes avant d'oser une reconnaissance mutuelle : elle, à cause de cette fameuse myopie qui lui faisait plisser les yeux, et parce qu'elle n'avait guère prêté attention à lui dans les locaux de la milice, lui, parce que la surprise lui faisait admettre non sans quelque hésitation que ce visage défait, pâle, aux yeux cernés, dépourvu de toute trace de maquillage, ce visage rendu plus séduisant encore par les marques d'angoisse et par l'insomnie qui semblaient s'y être imprimées, que ce visage était bien celui de la fille de la concierge, de la farouche accusatrice de Zlikowski.

Elle se leva lentement, comme hypnotisée, prête à chanceler, et marcha vers lui sans même poser les factures qu'elle tenait à la main. Et lorsqu'il la vit s'avancer ainsi, le poids d'une indicible douleur crispant ses épaules, de cette même démarche qu'il avait dû soutenir pour l'aider à quitter le bureau de Martin et la guider avec sa mère jusqu'à la portière du taxi, ce qu'il restait en lui d'hésitation dut abandonner la lutte. Il se gratta la nuque et s'efforça de considérer calmement le fourneau éteint de sa pipe. Lorsqu'il releva les yeux, la jeune femme était plantée juste devant lui, presque aussi fière que pâle. Il se racla la gorge, se gratta de nouveau la nuque et prit un air ennuyé :

- " Très bien, très bien. Enchanté de vous retrouver, mademoiselle. " Il soupira. Elle fronça les sourcils. " Si, si, je vous assure. Maintenant, je voudrais m'entretenir comme prévu avec votre directeur, et ensuite vous admettez comme moi qu'une petite conversation entre nous s'impose. "
- " Si vous y tenez... ", commença-t-elle d'une voix blanche.
- " J'y tiens. "
- "... je préférerais ne pas être interrogée ici. Vous comprenez, si le directeur apprenait..."

- " Je comprends ", acquiesça-t-il, mais il réalisait simultanément qu'il lui restait encore beaucoup à comprendre. " Eh bien, si vous préférez... " Non, les bureaux de la milice étaient peu propices à la discrétion qui lui avait été recommandée. Et puis, la jeune femme lui semblait si fragile, si émouvante... " ... si vous voulez, nous pouvons nous retrouver dans un café près d'ici."

Elle lui proposa un proche café de la rue du Nord et ils convinrent d'un rendez-vous à midi, pendant la pause.

Ceci fait, elle alla très calmement trouver le directeur de l'agence et l'informer de la visite. Et celui-ci, ainsi que Norbert l'avait prédit, le reçut tout aussitôt.

Le directeur n'était pas homme à s'émouvoir de l'insistance de la milice à obtenir de lui des renseignements qu'il ne pouvait pas fournir. Il nota cependant avec satisfaction le changement de style de son nouvel interlocuteur, moins autoritaire, plus rigoureux, un aspect " nouvelle école " qui inspirait moins de méfiance a priori et qui laissait penser que ce qui était dit était entendu sans trop de distorsion.

Il n'en restait pas moins qu'il y avait peu à dire, ou guère plus. Oui, une filature d'Arnot lui avait été demandée. Par un homme dont il était tenu de taire le nom, c'était là un impératif déontologique, bien formel d'ailleurs puisque, aucun justificatif d'identité n'étant exigé des clients, ceux-ci préféraient le plus souvent fournir un faux nom. Il avait déjà expliqué tout cela par téléphone à l'exigeant collègue de Norbert, et lui avait aussi signalé à quel point il était difficile d'esquisser un portrait de ce client qui ne lui avait guère laissé d'impression particulière.

- " Une sorte de Monsieur Tout-le-monde ", indiqua-t-il à Norbert, " dont j'ai presque immédiatement oublié le visage et l'apparence, que je ne saurais même pas reconnaître si je le rencontrais dans la rue. En somme, un physique idéal pour un détective ", ajouta-t-il avec un petit sourire. Mais peut-être la mémoire de ma secrétaire serait-elle meilleure que la mienne. "

Quant aux rapports de filature, il lui fallait répéter une fois de plus que, sitôt remis au client, les doubles en étaient systématiquement détruits; que lui-même ne les avait pas lus, mais que ni les détectives ni la secrétaire ne lui avaient signalé d'éléments justifiant une attention particulière quant à ce qu'ils révélaient.

- " La vie banale d'un Monsieur Tout-le-monde, vous dis-je..."

Bien entendu, la filature avait été effectuée par plusieurs détectives se succédant dans la journée et la soirée – le client avait demandé une filature de huit heures du matin à minuit –, ce qui justifiait le coût élevé de la mission, laquelle s'était prolongée sur deux semaines pleines et s'était interrompue en ce fameux lundi matin, par perte des traces d'Arnot au siège de la Compagnie Générale. Et le client ? Pas revu depuis lors, non plus, mais il avait téléphoné au secrétariat le jeudi matin suivant pour demander l'arrêt de la filature, sans donner la moindre explication.

Norbert émit une épaisse volute de tabac. Les protagonistes-clé de cette maudite enquête semblaient mettre un point d'honneur à disparaître l'un après l'autre sans laisser de traces. Il y avait

là comme une ambiance de guerre civile et de clandestinité dont l'évocation lui venait des récits de générations antérieures. Il rompit le court silence qui venait de s'instaurer :

- " Vous avez signalé à mon collègue qu'Arnot aurait été suivi, dans les derniers temps de la filature. "

- " Effectivement. C'est ce que m'a expliqué notre secrétaire. C'est elle, voyez-vous, qui dactylographie tous les rapports et en garde souvent quelque mémoire. "

- " Irait-elle jusqu'à se rappeler celui ou ceux de vos détectives qui ont relevé ce fait ? "

- " Peut-être ; nous allons le lui demander, si vous le souhaitez, quoique la pauvre me semble bien éprouvée depuis quelques jours. Quelque chagrin d'amour, je présume. Elle se souvenait en tout cas assez bien de la description transmise par nos détectives de l'individu qui suivait Mr Arnot. C'est, de fait, ce signalement-là que j'ai immédiatement transmis à votre collègue, à l'encontre même de ces règles auxquelles vous savez que je suis pourtant tenu. "

- " Je vois. " Norbert venait de réaliser que Martin avait reconnu en Zlikowski un homme dont le portrait avait transité du détective à la secrétaire, de celle-ci au directeur, enfin du directeur à Martin, et ceci avant même de l'avoir effectivement rencontré; il ne disposait alors que de la seule description de Zlikowski, d'ailleurs assez précise, fournie par le milicien 1013. Il fallait cependant reconnaître qu'aucune de ces données ne contredisait les autres...

Le directeur se leva, affichant un air navré comme pour exprimer son regret d'être à bout de ressources pour aider Norbert. Il le raccompagna jusqu'au premier bureau où la secrétaire s'affairait à trier les mêmes factures.

- " Mademoiselle ", lui lança-t-il sur le pas de la porte, après s'être effacé devant Norbert, " vous veillerez à ce que toutes facilités soient offertes à ce monsieur de la milice pour rencontrer ceux de nos enquêteurs qui ont constaté les derniers éléments survenus dans la filature de notre fameux Mr Arnot. Je compte sur vous. " Il se tourna vers Norbert : " Vous m'excuserez... D'autres rendez-vous m'appellent... N'hésitez pas à me contacter si... Au revoir et... bonne chance. "

Ils se serrèrent la main pendant que Norbert se demandait si oui ou non il avait décelé une crispation sur le visage de la secrétaire après que le directeur lui eût transmis ses consignes.

Lorsqu'ils furent de nouveau seuls, il bourra lentement sa pipe de tabac frais et l'alluma ; il dédia à la jeune femme un bref sourire presque complice.

- " Je compte donc sur vous. "

Il tourna les talons, rejoignit le couloir et se dirigea vers la porte. Il en tira la clenche.

- " Monsieur ! " Elle était derrière lui. L'épaisse moquette avait absorbé le bruit de ses pas.

- " Oui ? " Il se retourna vers un visage bouleversé dont l'expression secrète de détresse lui pinça le cœur.

- " Non, rien. Je vous raccompagnais. A tout à l'heure. "

- " A tout à l'heure. "

La porte claqua d'un coup sec, aussitôt suivi d'une gamme de grincements en cascade qui accompagnèrent Norbert jusqu'à la rue du Nord.

Quelques minutes plus tard, traqué par l'une de ces giboulées que le ciel de mars se plaît à décocher du haut de quelque fugitif nuage, Norbert finissait par s'installer au fond du bar que lui avait indiqué la secrétaire. Il était largement en avance. Il commanda un café et, gorgée après gorgée, les yeux mi-clos, il laissa images et pensées défiler en lui.

Et très vite les couleurs de l'enquête se mêlèrent, emportant avec elles les pointillés de l'énigme ; les contours flous des personnages – Zlikowski, Arnot, le directeur de l'agence, Martin, même – dansèrent encore quelque temps, croisèrent le chignon de la concierge et, inévitablement – pourquoi s'en défendre ? – , se fondirent en une forme gracieuse et lascive – oui, pourquoi s'en défendre ? – d'où se dégagea, de plus en plus précise, la frêle silhouette de la secrétaire venant vers lui comme tout à l'heure dans le bureau et bientôt peut-être dans ce bar, à ce rendez-vous où il lui faudrait cependant, c'était fatal, maintenir une certaine froideur, une froideur toute professionnelle.

Oui, c'était fatal, et cela survenait au moment précis où la jeune femme venait incarner à ses yeux l'énigme tout entière, et non seulement l'énigme Arnot-Zlikowski, mais beaucoup plus encore : l'essence de toute énigme, l'énigme de l'énigme, le mobile occulte et soudain démasqué de sa "vocation de milicien". Cherchez la femme ! ", plaisantaient les enquêteurs dans les romans, et voici qu'il l'avait enfin trouvée, par l'effet d'un hasard qui ne pouvait prétendre à sa totale ingénuité.

Et peut-être même l'avait-elle secrètement appelé ? Était-il donc si fou – si fou ? – de penser qu'elle était à l'origine de cette logique ou plutôt de cette force qui l'avait guidé d'emblée vers l'Agence Ludovic ? Certes, elle n'avait pu dissimuler un certain trouble à son apparition, mais ce trouble était d'autant plus révélateur qu'elle était restée ensuite sans méfiance. D'ailleurs, ne lui avait-elle pas ouvert la porte sans même lui demander son nom, un peu comme si elle l'avait attendu, comme si elle n'avait attendu que lui ? En tout cas, elle n'avait pas cherché à se soustraire. Mieux, chose ô combien remarquable, ô combien significative, c'était elle qui avait fixé l'heure et le lieu de leur prochain rendez-vous !

Pourtant - comment l'éviter ? Le risque était grand que cette rencontre, malgré lui, malgré elle, ne prenne l'allure d'un sinistre interrogatoire. C'était inscrit dans sa fonction de milicien : il était supposé faire parler, forcer les confidences, arracher des aveux. Et si elle le confinait dans ce rôle, elle s'enfermerait dans le sien : se justifier, fournir des alibis, se masquer, le fuir...

Mais, puisqu'il était impensable de détacher cet entretien de ses liens avec l'enquête, puisque c'était l'enquête même qui le rendait possible, tout dépendait donc de leurs exigences mutuelles. Pour sa part, il ne mettrait pas de limites à sa sincérité. Elle comprendrait et ferait de même. Sur de telles bases, les effets de vérité ne pourraient être que fulgurants et partagés. A l'image d'un coup de foudre. Plus qu'une révélation, moins qu'un effroi : une passion.

Et sans nul doute, ce qui pour l'instant demeurait ambigu aux yeux de Norbert s'éclaircirait au fur et à mesure. L'énigme passerait sur un autre plan, il fallait avoir confiance. Pourquoi la jeune femme avait-elle dissimulé sa double implication dans cette affaire ? Mais elle ne l'avait pas dissimulée : elle s'était abstenue de la révéler. Dans cette nuance reposaient certainement de douloureux dilemmes dont il allait bientôt pouvoir la soulager. Et que signifiait cette charge accusatrice contre Zlikowski dans le bureau de Martin ? Il se souvenait de ce jeune corps tiède et tremblant appuyé contre le sien.

Il revoyait ce visage bouleversé qui appelait des caresses, des mots, des gestes de réconfort. Il l'avait tenue serrée contre lui dans les couloirs, les escaliers, le hall, sur le trottoir jusqu'au moment où il avait dû la confier, comme à regret - et maintenant, il pouvait accepter de reconnaître la nature de ce regret – au taxi qui l'avait emportée avec sa mère.

Oui, il connaîtrait ses secrets, elle s'épancherait auprès de lui avec un infini soulagement, il la garantirait de sa discrétion et de sa bienveillance, tout cela resterait entre eux, et l'enquête serait enterrée ; d'ailleurs, lui-même quitterait la milice; que lui importaient maintenant les enquêtes, puisque l'inconnue de l'énigme lui était enfin apparue, qu'elle avait ce visage dont il sécherait les larmes, et qu'ils marcheraient ensemble jusqu'au taxi qui, cette fois, les accueillerait tous les deux, eux seuls, seuls tous les deux...

Il commanda un second café.

- 2 -

- " Monsieur Norbert ? "

Il sursauta et le cube de sucre tomba à côté de la tasse. Elle était debout devant lui, serrée dans un imperméable strict, et elle le scrutait de son regard plissé. Il se sentit presque intimidé par la détermination qu'annonçaient la fierté de sa posture et le ton de sa voix. Elle ne manifestait visiblement aucune intention d'éviter l'échéance de cet entretien, et cette résolution tendait presque à inverser les rôles. Il aurait volontiers suggéré, quant à lui, de ne point rester dans ce café, de sortir pour marcher au hasard des rues - le ciel était maintenant lavé de tout nuage -, comme s'il pouvait s'agir de deviser agréablement, d'échanger en toute simplicité quelques aimables propos ou même quelques vastes opinions sur les mystères de la vie, comme s'il y avait déjà entre eux cette intimité et cette complicité qu'il...

- " Vous permettez ? "

Elle tira une chaise vers la table et déboutonna son imperméable. Il se leva avec un mouvement brusque qui envoya une bonne moitié du contenu de sa tasse rejoindre le sucre dans la soucoupe. Ce geste qui pouvait passer pour quelque réflexe de galanterie resta caduc, car dans le même temps elle s'était assise, conservant sur elle son imperméable simplement entrebâillé sur un corsage et un foulard bleu nuit qui soulignaient la blancheur de sa peau. Il se rassit donc pendant qu'elle faisait signe au garçon. Ils restèrent silencieux en attendant le café décaféiné qu'elle commanda. Norbert transvasa son café dans la tasse, puis fouilla ses poches à la recherche de la pipe et du tabac posés devant lui sur la table. Ces signes de nervosité l'agaçaient d'autant plus que, face à lui, la jeune femme affichait une remarquable placidité. Elle n'éprouvait aucun de ces besoins particuliers tels que : se triturer les doigts, se passer la main dans les cheveux, allumer une cigarette... A peine plissa-t-elle les yeux à deux ou trois reprises. Le café arriva.

- " Avant toute chose ", commença-t-il, "je tiens à vous dire que cet entretien ne présente pas le moindre caractère officiel. Aucun chef d'accusation n'est retenu contre vous; je vous encourage, en conséquence, à me parler librement. Si quelque secret vous pèse – et je crois deviner que c'est le cas – n'hésitez pas à vous en libérer en me le confiant. Et si vous préférez laisser certains points dans l'ombre, le choix vous en appartient et je ne le forcerai pas. Dans tous les cas, soyez assurée de ma totale discrétion et du soin que je mettrai à vous éviter toute implication fâcheuse. Ceci dit, je vous écoute. "

- " Vous êtes milicien, n'est-ce pas ? "

- " Oui. "

- " Eh bien, ne craignez pas de faire votre travail. Je ne demande aucune indulgence et je ne comprends pas les raisons de votre prévention à mon égard. J'ai besoin de dire tout ce que je sais, et je le dirai si vous m'écoutez. Vous en tirerez les conclusions que vous devez en tirer. "

- " Comme vous voudrez. Je vous écoute. "

Norbert, que la confusion parasitait de plus en plus, parvint enfin à allumer sa pipe. La jeune femme écarta sa tasse vide, comme pour illustrer son intention d'exposer son récit en terrain découvert. Elle croisa les doigts sous le menton et plissa les yeux une dernière fois avant de commencer :

- " Sachez d'abord, monsieur Norbert, que j'ai passé toute mon enfance aux alentours de cet immeuble dont ma mère est la concierge. Ma jeune sœur et moi-même étions de toutes petites filles lorsque mon père disparut dans des circonstances que vos collègues de l'époque n'ont jamais vraiment réussi à élucider. Notre mère a alors obtenu cette place de concierge et nous nous sommes installées toutes les trois dans la loge que nous occupons encore actuellement. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours détesté cet immeuble et plus encore ses habitants. Oui, tous autant qu'ils étaient... J'étais une enfant, mais je ressentais déjà chacun de leurs bonjours affables à ma mère, chacune de ces niaiseries d'adultes qu'ils avaient pour ma sœur et pour moi comme une insulte à notre malheur et comme une intolérable hypocrisie. Ils descendaient de leurs étages. Ils étaient pour moi ces gens des hauteurs qui se faisaient une obligation de distribuer leurs simagrées et leurs mauvaises sucreries à nous autres, gens du rez-de-chaussée, préposés aux paillasons, aux poubelles et à la paille de fer. Pourquoi une obligation ? Je l'avais très vite deviné : toute cette politesse condescendante et de pacotille se déduisait du simple fait qu'ils ne pouvaient faire en sorte d'éviter que leur courrier circule entre nos mains, que leurs visiteurs soient exposés à nos regards trop attentifs lorsqu'ils passaient devant la porte vitrée de la loge, ni même que nous disposions du double de leurs clés parce que nous étions les seules à pouvoir leur rendre certains menus services en leur absence. Et au moment des étrennes, c'était pire ! Je méprisais ma mère de feindre de se sentir honorée lorsque, de ses mains brûlées par l'eau de Javel, elle empochait furtivement les enveloppes destinées à s'assurer de sa discrétion et de sa serviabilité pour une année supplémentaire. Moi je voyais surtout, et la rage m'étouffait, comment le faible pouvoir que nous détenions sur ces gens-là se laissait alors neutraliser à peu de frais.

" Ce long préambule, monsieur Norbert, n'a pour but ni de vous émouvoir ni de me justifier, mais de mieux vous faire comprendre mon attitude au cours des événements qui vous intéressent. Car, sachez-le, ce sont ces mêmes sentiments de révolte et de dépit qui ont guidé mes actes par la suite. Cela, je ne l'ai réalisé qu'après coup, et même, pour tout vous dire, très récemment, du fin fond de mes nuits d'insomnie. Mais y a-t-il place pour la révolte dans la tête d'un milicien, monsieur Norbert ? Ou pour le dépit ? Non, non, ne répondez pas tout de suite ! Vous ne chercheriez qu'à me

protéger, pour des raisons que j'ignore, je vous l'ai dit, à vous protéger, peut-être, à repousser l'idée que, traduite en termes de vengeance, la révolte devient un mobile, comme on dit chez vous. L'enfant révoltée deviendrait alors l'adulte suspecte, ce que vous redoutez, je le sens. Aussi, ne gardez que ma question et écoutez la suite. Elle vous instruira jusqu'au point où elle m'a perdue.

" Il y a deux ans de cela, bien décidée à prendre ma vie en main, j'ai suivi des cours et obtenu assez facilement un diplôme de secrétaire sténo-dactylo. Presque aussitôt, je trouvais un emploi dans cette même Agence Ludovic où vous m'avez découverte tout à l'heure. Apprenez d'ailleurs à ce propos que j'en étais arrivée ces derniers jours à attendre avec impatience que l'un d'entre vous, votre chef Martin ou vous-même, peu m'importait, se décide enfin à venir jusqu'à l'agence. Je n'aurais pu supporter beaucoup plus longtemps cette prison de silence où mes mensonges ont fini par m'enfermer... Où en étais-je ? "

- " Vous voilà secrétaire... ", souffla Norbert dans une volute de fumée.

- " Ah oui ! Pourquoi avoir choisi ce métier ? A l'époque, je voulais surtout travailler, n'importe quel travail, fuir l'immeuble de mon enfance et m'installer ailleurs, dans un studio, oublier toute cette humiliation. Mais plus récemment – l'insomnie, toujours – , j'ai beaucoup repensé à cette idée, si longtemps attisée par mes soins, du pouvoir méconnu par ma mère que conféraient pour moi la manipulation du courrier et l'accueil des visiteurs. Et je crois maintenant savoir - mais à quel prix ! – que si je me suis ainsi employée à acquérir ce qu'on attribue de fait aux secrétaires pour leur maîtrise des secrets, c'est en quelque sorte en hommage à cette idée qui a finalement soutenu toute la fierté de mon enfance. Enfin, peu importe... Je suppose que cette psychologie de bas étage ne vous concerne guère. Votre bureau est sans doute plus haut situé...

" Mais écoutez-moi bien à présent. Car, à l'encontre de mon intention première, qui était donc de quitter au plus vite les lieux de mon enfance, et alors même que j'épargnais fébrilement dans ce but mes tout premiers salaires, il se produisit un événement qui me fit renoncer peu à peu à ce projet. Oh, notez bien que je ne crois pas avoir été pleinement consciente à cette époque du lien qui existait entre cet événement et l'abandon de mes résolutions. Un beau soir, quoi qu'il en soit, et en partie pour m'en convaincre moi-même, j'annonçais aux miens la noble décision que je venais de prendre de ne point m'installer tout de suite dans un studio en ville. Et grâce aux économies de loyer ainsi réalisées, je proposais d'offrir des cours du soir à ma jeune sœur qui venait d'obtenir un emploi médiocre dans un supermarché. Cela ressemblait fort à l'un de ces " sacrifices " que l'on vénère tant dans les familles dites modestes et me valut bien entendu les embrassades éplorées de ma pauvre mère et la reconnaissance un peu gênée de ma sœur qui a scrupuleusement échoué par la suite à la plupart des examens qu'elle s'est sentie tenue de passer.

" Mais je vois que ces histoires de famille vous ennuiant. L'événement, monsieur Norbert, qui avait aussi radicalement remis en question mes projets d'évasion, c'était l'installation pourtant fort discrète d'un nouveau locataire pourtant fort effacé dans un appartement du deuxième étage. Il s'agissait, vous l'avez deviné, de Mr Arnot... Mais allez-vous me croire ? Pourtant... C'est-à-dire... je doute fort de parvenir à vous convaincre de la vérité de ce que je vais maintenant vous confier. Ou plutôt... je crains d'y échouer parce que je m'y égare moi-même ! Et puis je vous sens si peu disposé à l'accepter !... De quel étrange pouvoir disposait donc Mr Arnot pour avoir infléchi à ce point une

existence – la mienne ! – qu'il ne sembla jamais remarquer ? Comment devint-il ensuite ma victime absolue, absolument soumise, sans deviner un instant ni même chercher à savoir d'où lui venaient les coups ? Vous me le direz peut-être... enfin je l'espère ; pour ma part je l'ignore tout autant qu'au début. Quoi qu'il en soit, jamais ma mère, ni ma sœur, ni aucun locataire de l'immeuble ne semblèrent se poser la moindre question à propos de Mr Arnot. Personne ne s'étonna de rien à son sujet. Et pour cause !... Il se présenta un beau jour à la loge. Ma mère le reçut. Par la suite, elle n'a jamais pu se souvenir de cette entrevue. Je crois qu'il lui annonçait simplement sa prochaine installation. Un camion de déménagement déposa quelques meubles et quelques caisses le samedi soir suivant. Et ce fut tout. Personne dans l'immeuble ne pourrait vous relater d'événement particulier concernant Mr Arnot depuis son emménagement il y a deux ans jusqu'à sa disparition le mois dernier. Il sortait le matin- ma mère avait fini par apprendre, en le lui demandant, qu'il était employé à la Compagnie Générale – et rentrait le soir invariablement aux mêmes heures ; et il s'absentait le samedi matin, le temps de faire ses courses. Il passa d'autant plus vite inaperçu aux yeux de ma mère qu'il ne recevait jamais de lettre personnelle ni de visite, qu'il ne lui demandait aucun service particulier et qu'il la saluait courtoisement chaque fois qu'il la rencontrait.

" Mais ici commence mon malheur – ou mon bonheur – car, au fur et à mesure que chacun de ces faits gommaient Mr Arnot à l'attention de tous, ils s'ingéniaient curieusement, au contraire, à éveiller peu à peu un intérêt que je croyais depuis longtemps éteint pour moi en ces lieux. Je tentais de banaliser la chose. Après tout, il n'y avait là rien de très extraordinaire sinon cette coïncidence qu'au moment même où je m'apprêtais à quitter à jamais cet immeuble dont je n'avais que trop appris à haïr les habitants survenait un homme qui ne leur ressemblait guère sans chercher pour autant à se distinguer d'eux et dont la vie revêtait l'apparence d'une extrême banalité. C'était tout. C'est-à-dire rien. Oui mais, voyez-vous, cette apparence était trop extrême, justement, ou bien trop empreinte d'émblée d'une solitude, comment dire..., d'une solitude sans faille. Presque une provocation ! Bref : en l'espace de quelques jours, mon imagination échappa à tout contrôle et s'exalta – j'allais dire qu'elle s'empourpra. Et, pour comble de déroute, non seulement j'échouais totalement à mépriser cet homme comme j'avais toujours méprisé les autres, mais de plus, je ne ressentais aucun symptôme de cette coutumière crispation de l'esprit lorsque nous nous croisions dans le hall et qu'il me saluait comme machinalement, sans sembler m'apercevoir tout à fait, encore moins m'identifier. Non, ce que j'éprouvais en ces occasions n'avait vraiment plus rien de coutumier. Il n'y avait en effet aucune condescendance dans cette façon de me saluer, aucune politesse forcée non plus. Pas même de l'indifférence comme je le crus au début, non sans quelque incontrôlable vexation, je l'avoue. Plutôt une sorte d'absence bien particulière, qu'on aurait dit sans remède. Il passait dans le hall, certes, mais son regard restait tourné vers l'intérieur de lui, comme s'il craignait de blesser quiconque sur qui il se serait aventuré à le poser. Je vous en prie, ne souriez pas ! Comme si ce regard avait trop vu. C'est du moins, entre mille choses, ce que j'imaginai de lui. Parfois, je croyais deviner qu'il avait voyagé tant et tant qu'il était parvenu au bout de l'exil, et qu'il attendait qu'on l'aide à retourner sur ses pas. D'autres fois, je le voyais comme une sorte d'espion dissimulé derrière cette stricte façade de composition, et je brûlais d'explorer son appartement en son absence pour y débusquer microfilms et radio-émetteurs. Et certains jours, il devenait même spécialiste en sciences occultes et il convoquait dans son laboratoire du deuxième étage quelque connaissance maudite et autres pouvoirs condamnés. Bien entendu, je me gardai de vérifier ces hypothèses. J'eus bien la tentation de me risquer à le suivre une fois ou deux, de l'espionner, mais j'y renonçai vite. A quoi bon ? En fait, je me sentais de plus en plus comme une petite fille effarouchée lorsqu'il passait près

de la loge en nous saluant de son air absent. " Quel locataire discret !" commentait invariablement ma mère qui se suffit toujours de peu d'apparence... Et puis, un beau matin, en partant travailler, je me cogne au facteur sur le pas de la porte. Il s'excuse et me remet le courrier de l'immeuble. Et dans le tas j'aperçois une lettre, la première lettre adressée à Mr Arnot ! J'ai cru que mon cœur venait de s'arrêter de battre ! Sans plus réfléchir je m'apprêtais déjà à déchirer l'enveloppe lorsque je constatai d'après l'en-tête qu'elle ne contenait sans doute qu'une banale facture d'électricité. Je suis alors restée debout un long moment, pétrifiée, l'enveloppe à la main. Mais lorsque j'ai senti les premières larmes qui roulaient sur mes joues, j'ai su que j'étais devenue éperdument amoureuse..."

Norbert ne put réprimer un léger sursaut des épaules. Aussitôt, craignant que la jeune femme ne s'en fût aperçue – mais toute à son évocation, elle n'avait rien remarqué – il lui demanda :

- " Prendrez-vous un autre café, mademoiselle ? "

A son tour, elle sursauta :

- " Pardon ? Euh... non, merci. "

Il n'eut guère d'autre possibilité que d'en commander un pour lui, bien que les deux précédents semblassent pour l'heure stagner dans son estomac.

- " Je vous en prie, continuez... ", proposa-t-il enfin.

Mais la jeune femme, maintenant, l'observait attentivement.

- " Ces confidences vous gênent-elles, monsieur Norbert ? "

- " Non, pas du tout. Elles m'aident au contraire, disons, à éclairer certains aspects de l'affaire..."

- " Vraiment ? Peut-être alors vous surprennent-elles ? "

- " Eh bien, à vrai dire, à certains égards... Si je comprends bien, vous vous êtes éprise d'un homme dont vous ignoriez à peu près tout. "

- " Si vous voulez..."

Norbert baissa la voix presque jusqu'au chuchotement :

- " En somme, vous êtes tombée amoureuse d'une énigme ? "

- " N'était-ce pas mieux ainsi ? "

- " Tout dépend de la suite..."

- " Voulez-vous la connaître ? "

- " Je vous écoute. "

- " Vous avez sans doute raison. Votre enquête n'a que faire du détail de mes sentiments et vous n'êtes pas mon confesseur. "

- " Je vous répète que vous pouvez compter sur mon entière..."

- " Oui, je sais, mais c'est inutile. Je vais maintenant m'en tenir aux faits. Il vous suffira donc de savoir que durant ces deux années, rien n'est venu modifier le comportement de Mr Arnot et que rien non plus ne m'a jamais permis d'attirer un tant soit peu son attention. La fascination qu'il exerçait sur moi me cousait la bouche à chacune de nos rencontres de hasard dans le hall ou dans l'escalier. Toute relation ouverte était impossible, ce que je finis par accepter. Il me suffisait de constater la fidélité avec laquelle ma propre existence épousait peu à peu le rythme de la sienne. Je ne sortais que pour aller travailler, ou pour aider ma mère à faire ses courses. Je négligeais de voir mes amis, à qui je n'osais ni ne souhaitais me confier. Il me semblait que j'aurais trahi ou perdu Mr Arnot si j'avais

partagé mon secret. Mon bonheur avait absolument besoin de cette sorte de jalousie farouche pour se survivre. Mes amis se lassèrent donc de me voir repousser leurs invitations. Ils ne pouvaient pas comprendre, encore moins tolérer le mépris que j'affichais vis-à-vis de leurs distractions. J'avais choisi de vivre auprès de Mr Arnot. Je vivais donc seule et n'avais besoin de personne. Il y eut l'an dernier un épisode cocasse lorsque le fils du directeur de l'Agence Ludovic, qui passait de temps à autre au bureau, se mit à me faire des avances que bien entendu je repoussais. Mais sa ténacité était telle qu'il n'hésita pas à venir m'assiéger à deux reprises le soir à la loge, avec de vagues invitations pour des concerts. La première fois, je refusais net devant ma sœur et ma mère ahuries de me voir dédaigner de la sorte les perspectives qui leur avaient de suite sauté aux yeux et gaspiller mes chances à la grande loterie de ce qu'elles appelaient " les mariages avantageux ". Aussi, la seconde fois, comme j'étais absente, ma sœur se proposa sans vergogne pour accepter l'invitation à ma place. Il faut croire que ses charmes angéliques ont su opérer, car je sais qu'ils continuent à se voir depuis, d'autant que le garçon habite chez ses parents, à deux pas du supermarché où travaille ma sœur. Mais me voilà repartie dans les détails, alors que j'avais promis... Ah, encore une chose au sujet de Mr Arnot qui vous intéressera peut-être : je ne l'ai jamais vu prendre de vacances. Je peux d'autant mieux l'affirmer que, du coup, j'avais renoncé moi aussi à tout voyage pendant les périodes de congés. A propos de congés, je repense maintenant aux grommellements de ma pauvre mère lorsqu'elle dut admettre ces deux dernières années qu'elle ne recevrait pas d'étrennes pour le nouvel an de la part de Mr Arnot. Je crois d'ailleurs qu'elle était bien plus surprise que vraiment offusquée. Pensez-donc, c'était la première fois en presque vingt ans de carrière ! Elle se plaignait auprès de moi, prononçant les mots " avarice " ou " manque de savoir-vivre ", mais sans conviction. Elle devinait qu'il s'agissait de bien autre chose. Oh, que j'étais fière de recevoir ses plaintes, fière de Mr Arnot aussi ! Je savais bien, moi, qu'il était différent des autres, et je mesurais pleinement tout le respect que traduisait son geste, ou plutôt son absence de geste ! Un moment, c'était en janvier dernier, je pensais même pouvoir saisir là l'occasion d'avoir, moi, un geste, ce premier geste qui me brûlait les mains. Je songeais à lui offrir un cadeau, des étrennes à l'envers en quelque sorte. Je me disais qu'alors j'aurais pu lui parler, lui raconter mon enfance, les vexations, la révolte... enfin tout ce que je vous ai expliqué tout à l'heure. J'avais l'idée du cadeau. C'était l'hiver et j'avais remarqué sa pauvre écharpe grise, toujours la même, bien élimée par l'âge mais sans laquelle il ne sortait jamais. Aussi, je me décidai à lui en offrir une nouvelle et à la tricoter moi-même avec des laines chaudes choisies dans mes couleurs favorites. Seulement voilà : je ne pouvais tricoter que dans l'intimité de la nuit, en secret, lorsque ma mère et ma sœur dormaient, et à la lumière d'une bougie. J'étais nerveuse, maladroite; plus d'une fois, mécontente du résultat ou persuadée que le courage me manquerait au dernier moment pour aller vers Mr Arnot, je défaisais le tout. Puis je recommençais. Mais lorsque l'écharpe fut enfin terminée, février était arrivé, et avec lui, un certain lundi matin, arriva aussi le bouleversement total de tous mes scénarios. "

Norbert feignit de ne pas voir les larmes qui venaient d'apparaître dans les yeux de la jeune femme. Il ne lui tendit pas de mouchoir. Il ne voulait pas la consoler d'une peine dont il était à ce point exclu. Et il ne se sentait pas plus cruel que profondément blessé. Il s'imposa à son tour un masque de placidité et invita la jeune femme à continuer son récit. Ce qu'elle fit, non sans conserver tout d'abord la fierté d'écraser furtivement ses larmes, profitant de ce qu'elle tournait la tête vers le garçon de café pour lui demander un verre d'eau.

Et Norbert réintégra piteusement son rôle de milicien, d'autant que les propos de la jeune femme lui parurent soudain confus – elle se trompait dans les dates, inversait la séquence des événements – et qu'il dut l'interrompre fréquemment pour lui faire préciser tel ou tel point. De nouveau, c'était l'interrogatoire, la chasse aux faits, le spectacle de l'être humain se débattant misérablement dans les pièges qu'il se tendait lui-même.

Et lorsque le soir même, dans son bureau, il tenta de reconstituer l'enchaînement des faits sur une feuille de papier, la logique inexorable – il aurait pu dire : la fatalité – qui les gouvernait lui apparut en filigrane de son brouillon. Mais au cœur des cendres, indomptable, plus vif que jamais, brillait encore l'éclat de l'énigme.

La jeune femme lui avait donc raconté l'incroyable apparition d'Arnot à l'agence en ce lundi matin pluvieux de février. Le temps d'une merveilleuse seconde, elle avait pu croire qu'il venait la trouver. Mais elle n'avait pas plutôt repris son souffle que déjà le conte de fées craquelait horriblement de toutes parts : Arnot disait venir pour " une affaire privée " – c'étaient là ses termes, cruels, ambigus, innocents, consacrés. Il était sans doute orienté en ces lieux par quelque publicité cueillie au hasard d'un journal ou d'un annuaire, et visiblement préoccupé et intimidé, comme tout nouveau client, par l'objet de sa démarche. Bref, ils étaient ainsi réunis : lui, " Mr Arnot ", présence inouïe dans ce bureau, debout devant elle ; et elle, assise, le cœur en folie, derrière sa machine à écrire, elle qui dut cependant se rendre trop vite à la terrible évidence qu'il ne la reconnaissait pas. Elle et lui, la secrétaire et le client, tout comme ce midi elle, toujours, l'inaccessible énigme, et lui, le vertueux milicien dont elle n'avait voulu considérer que l'uniforme. Elle et lui, mais chacun muré par l'autre dans sa fonction.

Arnot était donc venu demander une filature et elle posa ses questions de secrétaire, acceptant qu'il prétende s'appeler Benoît comme elle avait toujours tout accepté de lui, y compris maintenant cette humiliation sans nom... Elle lui dit que le directeur de l'agence allait bientôt le recevoir, que ce ne serait pas long, s'il voulait attendre un peu... et elle eut un dernier espoir lorsqu'elle le vit s'installer dans son bureau. Elle ne lui dit pas qu'il y avait une salle d'attente et il ne posa aucune question. C'était bien de lui ! Peut-être allait-il enfin la remarquer, chercher à lier conversation comme souvent le font les hommes dans ce cas. Mais c'était " Mr Arnot", et il ne s'intéressa qu'aux classeurs sur l'étagère, assis, sa vieille écharpe sur les genoux. Elle l'observa tout en se remettant à taper à la machine, les yeux plus secs qu'elle n'aurait pu le supposer. Que signifiaient ce faux nom, cette demande de filature ? Il y avait donc quelque mystère chez cet homme ; elle s'en était toujours doutée. Que tramait-il donc du fond de son isolement ? Qui voulait-il faire suivre ? Une femme ? Elle ne pouvait pas y croire... Elle aurait pu rester des heures ainsi, à respirer le même air que lui dans cette pièce que sa seule présence rendait méconnaissable. Mais lorsque, sortant de sa torpeur, il se manifesta de nouveau, poli, discret, comme de coutume, elle dut se résigner à le conduire jusqu'au bureau du directeur.

Elle ne le vit pas partir ; le directeur raccompagnait toujours lui-même ses clients. Mais elle vit le dossier ouvert au cours de leur entretien, et sa perplexité regagna presque tout le terrain que l'humiliation avait conquis une heure plus tôt. Elle s'abstint de questionner le directeur parce que ce n'était guère son habitude et qu'elle préférait se fier à ses seules observations, mais surtout parce

qu'elle jouissait d'être la seule à partager le secret avec Mr Arnot. Personne ne sut jamais que Mr. Benoît et Mr Arnot n'étaient qu'une seule et même personne. Norbert était le premier à l'apprendre.

Ceci dit, le mystère restait entier. Car, s'il n'était pas rare de recevoir des demandes d'auto-filatures – et particulièrement en période de pleine lune, avait-elle remarqué comme la plupart des gens du métier ; simple constatation statistique, vierge de toute interprétation – il s'agissait toujours de clients traqués par leurs idées de persécution, déçus du laconisme des psychiatres ou rescapés de leurs médicaments et qui, persuadés d'être suivis, venaient ici demander à l'être pour en obtenir confirmation. Le prix qu'ils payaient pour cela les soulageait jusqu'à ce que les détectives de l'agence finissent par rejoindre la cohorte des traîtres et des comploteurs. Mais ce qui les distinguait de Mr. Arnot, outre la fièvre et la méfiance qui couvaient habituellement dans leurs yeux, sans parler de l'arrogance qui imprégnait leur conduite, c'était la certitude que jamais ce type de clients ne se présentait sous un faux nom - ce qui était en revanche banal de la part de ceux qui demandaient la filature d'un tiers. Alors, pourquoi ce " Mr Benoît " ? Il était vrai que la nuit de ce lundi serait à la pleine lune. Coïncidence ? Mr Arnot n'était pas un fou. Sinon elle était aussi folle que lui... De nouveaux échafaudages s'érigèrent dans son imagination.

Elle l'aperçut à trois reprises dans l'immeuble pendant la semaine qui suivit. Il avait son air de tous les jours. Il la salua comme il l'avait toujours saluée.

Le vendredi après-midi, les détectives lui remirent leurs notes de filatures. Ils n'avaient pris aucune photo; aucune des situations observées ne l'avait exigé. Elle se mit à trier les papiers avec l'ardeur qu'on imagine. Elle devait rassembler les données synthétisables selon les rubriques préétablies et dresser le planning des faits et gestes notables, jour par jour. Elle fouilla dans tous les sens les notes prises par les détectives. Et ce fut un terrible vacarme que celui avec lequel s'écroulèrent alors tous les romans, tous les rêves, tous les espoirs patiemment élaborés puis entretenus avec amour tout au long de ces deux années de dévotion. Les plus récents échafaudages n'étaient pas épargnés non plus. Plus de murs, plus de fissures, plus de porte... Un terrain vague avec confiscation du permis de construire: voilà ce qu'il restait de son histoire quand elle eut constaté qu'il n'y avait rien strictement rien de notable dans la vie de " Mr Arnot". Une existence si vide et si banale, un emploi du temps à ce point misérable qu'elle aurait pu rédiger elle-même le rapport sans l'aide des notes de filatures. Seule la courte escapade d'un soir pour boire du vin dans un bar sortait de l'ordinaire. Mais pour le reste... Elle avait sacrifié deux années entières de sa vie au culte d'un rêve blanc. Après tout, elle était la seule fautive; il ne lui avait rien demandé. Au contraire, par sa démarche à l'agence, il était venu dénoncer ses illusions, délicatesse fortuite et inconsciente de sa part. Oui, mais il faut plus de prudence lorsqu'on touche aux illusions. Car, maintenant, elle suffoquait sous les décombres et il ne lui restait que les armes de la rage et de la honte pour se débattre, tout comme aux heures les plus sombres de son enfance.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée, elle rédigea le rapport avec toute la froideur dont elle parvint à se soutenir, et toute la distance qu'elle s'imposa au nom de la raison. C'était comme une lettre d'adieu. Après tout, Mr Arnot était peut-être bien une sorte de malade mental dévoré par quelque obsession égocentrique, ou encore une petite mécanique sociale hyper-conforme qui passait sa vie à attendre sa mort, ou encore ce genre de célibataire aigri, imbu de lui-même et autosuffisant mais se détestant à la mesure exacte de sa misanthropie, en quête perpétuelle des occasions de meubler, argent

comptant, sa névrose et son ennui, ou encore... Mais aucune des images du mépris qu'elle convoquait ainsi dans l'agence ne parvint à chasser efficacement le sentiment de pitié qui naissait maintenant envers cet homme dont elle relatait, lettre après lettre, la claustration dans le silence quotidien. Et, comme pour lui faire malgré tout un dernier petit signe affectueux, elle lui offrit par écrit le cadeau qu'elle lui avait destiné : non pas une seule écharpe, mais plusieurs, une par jour, comme pour lui dire que ce n'était pas vrai que tous les jours se ressemblent, et qu'elle était là, s'il voulait l'entendre, pour le lui apprendre... Elle écrivit tout cela qu'aucun détective n'aurait pu deviner, et les premières larmes vinrent enfin, s'écrasant au hasard sur les lettres du clavier, AZERTYUIOP...

Et les larmes coulèrent tout au long du week-end qui suivit, de ces deux longues nuits dont le sommeil s'était enfui, et elles se distillèrent en amertume lorsque le lundi matin elle rencontra Arnot dans le bar près de l'agence – celui-là même où elle avait fixé rendez-vous à Norbert.

Installé à une table, il buvait un café, et debout au comptoir elle buvait un café. Il leva les yeux mais ne la distingua pas. Un moment plus tard, ils se retrouvaient à l'agence, à l'heure précise d'ouverture des bureaux, et elle lui remit le rapport qu'il empocha en repartant sans s'attarder.

La semaine s'écoula, immobile, jusqu'au vendredi suivant ; et lorsqu'elle s'apprêta à rédiger le second rapport, qu'elle compulsait les notes des détectives, elle constata le bouleversement – relatif – qui s'était soudain installé dans la vie d'Arnot, l'incohérence de son emploi du temps et de ses déambulations. Aussi se sentait-elle encline, dorénavant, à admettre l'hypothèse de la folie d'Arnot. Puis elle nota que sa visite du lundi matin à l'agence avait échappé au détective. Arnot avait dû se lever très tôt ce matin-là et attendre l'heure d'ouverture dans ce café où elle l'avait aperçu. Pouvait-on s'attendre à une telle sagacité de la part d'un fou ? Elle allait en avoir le cœur net... Cette fois-ci, elle se résolut à aggraver les falsifications en tapant le rapport ; ses intentions oscillaient entre la vengeance et l'ultime provocation. Pour commencer, elle mentionna le déplacement du lundi matin, mais en indiquant une autre agence qu'elle choisit au hasard dans l'annuaire professionnel, l'Agence Zlikowski, Passage du Centre. Puis elle renchérit à ce point qu'elle ne savait plus guère, en le racontant à Norbert, ce qu'avaient été les faits et gestes ayant authentiquement appartenu à Arnot, et ceux qu'elle lui avait attribués d'elle-même. Elle se souvenait surtout d'avoir imaginé une liaison entre Arnot et sa propre sœur, avec un rendez-vous à la sortie du supermarché, ultime clin d'œil là aussi, tentative désespérée de le ramener vers elle.

Le lundi matin, même scénario. Arnot attendait au café. Remise du rapport à l'agence : elle ne devait plus le revoir...

Tout est allé très vite ensuite. Le mercredi soir qui suit, sa mère lui apprend la visite du milicien, la disparition d'Arnot, la perquisition... Panique et remords l'envahissent, et ravivent son amour pour Arnot. Amour coupable qui de nouveau les rapproche : il lui faut protéger Arnot et se protéger elle-même. Elle rêve dans la nuit qu'Arnot lui téléphone ; il est toujours vivant, elle ne doit pas s'inquiéter, et il a bien reçu sa lettre. Il lui propose un rendez-vous dans un endroit connu d'eux seuls, à l'abri des détectives et des miliciens.

Le lendemain, elle constate à l'agence que les détectives ont effectivement perdu la trace d'Arnot depuis lundi matin : à midi, il n'est pas sorti de l'immeuble de la Compagnie Générale et, depuis lors, la filature est en panne... Par prudence, et comme dans son rêve, elle invente un coup de téléphone de " Mr. Benoît " demandant l'arrêt de la filature, et en informe le directeur qui n'est encore au courant de rien.

Mais, le lundi suivant, elle s'aperçoit que la piste est déjà remontée, que le directeur a trouvé l'avis de recherche en parcourant les journaux du matin et qu'il a contacté la milice du vingt-septième district. Il vient maintenant l'interroger sur le contenu des rapports et la panique la saisit de nouveau. Elle répond sans réfléchir : oui, elle se souvient effectivement que la filature a révélé qu'Arnot était suivi ces derniers temps. Dans la seconde qui suit, elle réalise qu'aucun détective ne pourra confirmer ces dires...

- " Suivi, il l'était de fait, et par vos propres détectives ! ", avait commenté Norbert avec un léger sourire. Et il avait ajouté d'un air qui se voulait rassurant : " Ce n'était donc pas là tout à fait un mensonge de votre part. " Elle n'avait pas relevé et avait préféré enchaîner sur la suite de son récit, comme si elle n'avait rien entendu.

Le directeur lui demande à présent si elle se souvient de la description du personnage qui suivait Arnot. Il est pressé, il doit retéléphoner à la milice et souhaite se laver les mains de cette histoire au plus vite. La jeune femme s'autorise alors un temps de réflexion. Elle se souvient de l'interrogatoire de sa mère par Martin le vendredi matin, et de la nature de son témoignage : sa mère, bien entendu, lui a tout raconté en détail le soir même. Sa mère a parlé de cet homme descendant l'escalier, le lundi matin, et elle se rappelle à peu près la description qu'elle en a donné à Martin – " que Martin lui a extorquée ", avait corrigé Norbert par-devers lui, car il avait assisté à l'interrogatoire – ; c'est donc cette description que, dans l'urgence, elle décide de fournir au directeur...

La nuit était tombée. Norbert éteignit le plafonnier de néon et alluma sa lampe de bureau. Il traça un petit croquis sur sa feuille. Ainsi donc Martin, qui tenait la description de Zlikowski du milicien 1013, l'avait ensuite " extorquée " – non, il n'y avait vraiment pas d'autres termes – à la concierge qui l'avait relatée à sa fille laquelle l'avait transmise au directeur de l'agence qui l'avait, pour finir, communiquée par téléphone à Martin. Norbert hocha la tête, soudain amer et dépité des conséquences de ce croquis tragiquement circulaire.

La jeune femme avait enfin raconté comment, dans ces circonstances, elle avait décidé ce même lundi d'accompagner sa mère convoquée chez Martin en fin de matinée. Il lui fallait jouer très serré et, surtout, se soulager des tiraillements de l'incertitude.

Elle fut tout d'abord saisie d'un trouble extrême, absurde et démesuré, comme une morsure d'angoisse lorsqu'elle aperçut de dos l'homme assis dans le bureau de Martin – et elle frissonnait encore lorsqu'elle racontait la scène à Norbert. Mais lorsqu'elle eut compris que tout se retournait contre cet homme, et qu'il apparut que sa propre mère semblait l'identifier, elle se mit à partager l'opinion générale et souhaita que les événements s'accélérent. Une fraction de seconde, elle pensa à son père, disparu lui aussi, à la milice impuissante à le retrouver et à retrouver le coupable. Elle voulut que l'homme assis sur la chaise, quel qu'il fût, payât le prix de toutes les douleurs et de tous

les abandons qu'elle avait subis dans sa vie. Et puis, Martin prononça le nom de l'homme, Zlikowski, et elle crut perdre la raison. Elle dut se pincer pour ne pas crier, pour ne pas tomber. Tout s'enfuyait à une vitesse vertigineuse vers l'horizon de sa conscience, tout s'échappait d'elle à jamais : Arnot, son père, l'agence, les détectives, sa machine à écrire et les textes qu'elles y avait tricotés, toute l'histoire la bousculait comme une tornade s'engouffrant par la brèche qu'elle avait ouverte dans le mur de son existence. Les événements qui suivirent – sa diatribe contre Zlikowski et la défenestration de celui-ci – ne lui restaient, rêve ou réalité?, que comme les cicatrices d'un cauchemar sur sa mémoire.

Elle avait éclaté en sanglots. Norbert lui avait saisi les deux mains et lui avait parlé avec douceur. Non, ce n'était ni rêve, ni cauchemar, mais pure réalité – il ne fit pas mention de la disparition de Zlikowski – mais elle ne devait pas s'inquiéter, elle n'était coupable de rien. Et quant au reste, comme preuve de cette amitié qu'il lui proposait maintenant, il garderait le silence sur tous les faits un peu compromettants qu'elle venait de lui confier et si, par malchance,...

Mais elle avait violemment extrait ses mains de la tendre pression de celles de Norbert et, avant même qu'il ait pu se lever ou ajouter quoi que ce soit, elle avait quitté le bar et s'était enfuie dans la rue où une pluie glaciale tombait de nouveau.

- 3 -

Pauvre Norbert ! Déconfiture et triste mine... : le lecteur compatira. Peut-être, non moins empathique, le lecteur se souciera-t-il aussi de savoir si la secrétaire, qu'on a quittée trémulante et qu'on devine baignée de sueur des tempes jusqu'aux reins, a pensé à boutonner son manteau – et à nouer son écharpe ? – avant d'affronter les frimas. On la sait certes fidèle au poste ; mais une pneumonie ne mord pas comme un rhume. Ceci étant, la veut-on vraiment fidèle au poste ? Plus précisément encore : le lecteur la veut-il fidèle au poste ? Souhaite-t-il encore lire ses rapports ?

Norbert paya les consommations et s'en retourna à pied vers son bureau, mâchonnant tristement l'embout de sa pipe éteinte. La pluie l'accompagna tout au long du chemin et elle continua à frapper aux carreaux le reste de l'après-midi. Il lui fallait soutenir un âpre combat contre le dépit. Aussi, ranimant bravement la flamme de sa conscience professionnelle, s'employa-t-il à retranscrire sur un mauvais papier pelure les révélations de la secrétaire. Il s'enlisa peu à peu dans une série de diagrammes semi-circulaires qui ne réussirent qu'à accroître sa perplexité, si bien que ses brouillons se muèrent en une sorte de palimpseste où réapparaissait toujours la beauté fragile de la secrétaire et plus loin, comme une injure, une obscure résurgence du mystère de la disparition de Zlikowski. Dans son bureau flotta bientôt un épais nuage de fumée, et plus le tabac de sa pipe lui brûlait la bouche, moins Norbert parvenait à repousser une idée élémentaire, une idée lancinante et insinuante dont l'inconvénient majeur était que l'énigme pouvait s'y dissoudre trop vite, ce contre quoi se braquaient encore ses sentiments tout neufs et l'exaltation qu'ils avaient fait naître en lui.

Ainsi l'homme lutta-t-il contre le milicien et réussit-il pendant quelques temps à conserver l'avantage. Certes, se disait-il, la secrétaire avait d'emblée faussé le jeu mais Arnot, ce rival ineffable, ce Narcisse des boulevards, avait bien mérité ce retour de reflet en lequel il s'était définitivement

absorbé. Il portait l'entière responsabilité de sa disparition ; seule et ultime façon par laquelle justice pouvait lui être rendue, il s'était fait justice à lui-même. Il était vraiment aberrant que la secrétaire vienne s'accuser de l'issue tragique d'un destin coupable de s'être fasciné lui-même jusqu'à l'autodestruction. Il était urgent qu'elle se détache du souvenir stérile de cet homme préoccupé de nul autre sort que du sien propre. Il le fallait pour qu'elle puisse enfin consacrer son attention à un autre homme...

Les brouillons de Norbert manifestaient aussi que les dires de la jeune femme faisaient voler en éclats les suspicions antérieures : plus encore que d'innocenter Zlikowski, ils le faisaient apparaître comme une véritable victime, une victime d'Arnot...ou de la secrétaire. Non, du seul Arnot, bien sûr, et de ses lubies. Même si le hasard avait fait tomber le doigt de la jeune femme sur le nom de Zlikowski dans l'annuaire professionnel – un hasard qui avait toutefois privilégié la dernière page sur toutes les autres – , Norbert voulait penser qu'en dernière analyse l'égoïsme forcené d'Arnot restait le principal et vrai moteur de cette lamentable histoire.

Subsistait cependant, inentamée, la question du suicide de Zlikowski. Comment, sinon par quelque pression de culpabilité, avait-il pu en arriver à une telle extrémité ? Et finalement, la question que Martin avait cru résoudre resurgissait, intacte : quel était le lien entre la disparition d'Arnot et la tentative de Zlikowski de se supprimer ? Le lien... L'idée intensément repoussée cognait sans relâche à la porte de la conscience malmenée de Norbert... Non, impossible, la secrétaire ne pouvait pas lui avoir menti. Et si elle ne lui avait pas menti, elle ne pouvait pas avoir été à ce point aveuglée par l'évidence d'une trop lumineuse solution de l'énigme. D'ailleurs, elle-même était l'énigme, du moins Norbert cherchait-il encore à s'en persuader.

Et de toute façon, planant terriblement comme une menace pour la raison au-dessus de cette enquête, il y avait le mystère de l'évaporation de Zlikowski. Norbert détestait le seul fait d'y penser. Peut-être fallait-il malgré tout envisager une perquisition au domicile de Zlikowski, quoique le risque de l'y trouver vivant et bien vivant semblât pire encore que le fait d'accepter le principe et les conditions de sa disparition. De surcroît, rien ne permettait, administrativement, de procéder à une telle investigation. Zlikowski travaillant à son compte, la Brigade du Travail ne pouvait exercer aucun contrôle sur son absence ou sa présence et n'avait donc demandé aucune enquête à son sujet. Il ne fallait pas compter non plus sur un mandat du juge puisqu'en définitive aucune présomption précise n'avait pu être retenue à son encontre dans le cadre de l'enquête de Martin- ce qu'attestait amplement le compte rendu de l'interrogatoire. Quant aux toutes récentes révélations de la secrétaire, elles contribuaient plus que tout à innocenter Zlikowski. On pouvait finalement se demander s'il y avait le moindre lien direct entre la disparition des deux hommes. Ou bien, au contraire, s'il ne s'agissait pas d'un lien beaucoup plus étroit et que nul n'avait jamais osé imaginer jusque-là. Lien direct, lien étroit : pourquoi " l'idée " revenait-elle sans cesse à la faveur de ce type d'image ?

Agacé, Norbert laissa tomber le crayon sur ses notes. Il s'étira et consulta sa montre : l'heure réglementaire était largement dépassée. Il fourra en vrac ses brouillons dans le dossier déjà épais de l'affaire Arnot, sans plus penser aux promesses faites à la secrétaire, et par elle dédaignées, de conserver ses déclarations à titre confidentiel. Il rangea le dossier, enfila son manteau et éteignit la lumière. Tout à ses pensées, il salua à peine le milicien de faction qu'il croisa au pied de l'escalier.

La nuit était tombée et les trottoirs vivaient cette heure de gloire où ils accueillaien la foule des citadins libérés de leurs bureaux et de leurs ateliers, s'entrecroisant dans tous les sens sous les feux électriques des vitrines prospères, des réverbères et des phares impatients. C'était l'heure aussi où certains hommes s'accoudaient au comptoir des bars pour mieux oublier ce qu'ils venaient de quitter ou ce qui les attendait, aujourd'hui autant qu'hier et que demain.

Norbert se faufilait entre les héros et les héroïnes du quotidien urbain, et il échouait à faire baisser la fièvre de la journée. La solution du bar le tenta, mais il la repoussa par trois fois, convaincu qu'elle resterait inopérante au regard de son état d'esprit.

L'idée lui vint pourtant de s'orienter vers un bar plus particulier : celui où Zlikowski avait voulu se suicider. Et ce fut aussitôt comme une capitulation, presque un soulagement ; il abandonnait tout effort pour chasser les images d'Arnot et de Zlikowski, et plus encore celle de la secrétaire. La lutte était somme toute inégale. Et c'était maintenant comme sous l'emprise d'une nouvelle fatalité qu'il laissait ses pas le guider vers les rues latérales. Il était bien trop imprégné des effluves de cette enquête pour que les effets puissent simplement en cesser à l'heure de fermeture des bureaux. Mieux : il retournait sur l'un des lieux du mystère, en quête de l'intuition ultime dont la substance l'avait tourmenté tout au long de l'après-midi, mais dont l'énoncé lui échappait encore, comme échappe le nom que l'on sent pourtant imprimé sur le bout de la langue. Il savait qu'en ce bar il lui faudrait en découdre avec ce quelque chose qui persistait à entretenir un jeu pervers entre sa conscience et l'évidence. Il savait qu'il savait, et il savait que, malgré lui, il jouait à l'ignorer.

Il n'eut aucune difficulté à retrouver le bar et il en poussa la porte sans la moindre hésitation. Les clients se pressaient autour du zinc où s'affairait un garçon un peu pâle. Le patron étalait sa bedaine devant la caisse. Chacun s'escrimait à parler plus fort que son voisin, et les éclats de voix s'enfuyaient avec la fumée vers les lampes tamisées qui couronnaient les murs. L'alcool clignotait au fond des bouteilles et des verres. L'endroit était suffisamment chaleureux pour que Norbert y éprouve tout d'abord quelque apaisement.

Mais aussitôt qu'il eut trempé ses lèvres dans la mousse de la bière, les questions vinrent rebondir avec une énergie décuplée. Comment pouvait-on songer à se suicider dans un tel lieu ? Sous la pression de quelle urgence ? La concierge avait vu Zlikowski descendre de chez Arnot. Bien. Une heure plus tard, la milice était appelée par le patron du bar. Un client avait découvert le corps inanimé de Zlikowski. Dans la cabine téléphonique. Que s'était-il passé, entre ces deux moments, qui l'ait ainsi amené à improviser son suicide ? Avait-il cherché à téléphoner à quelqu'un ? Il fallait voir cette cabine. Oui, Norbert avait la conviction que Zlikowski avait conçu son suicide dans l'urgence, avec les moyens du bord. Que disait donc le rapport du milicien ? Il profita de l'affluence autour du comptoir pour se diriger au fond de la salle vers la cabine téléphonique ; le patron, trop occupé à recevoir dans le ventre les assauts répétés du tiroir-caisse, ne lui prêtait aucune attention.

Norbert inspecta la cabine avec minutie. Il essayait de reconstituer la scène, d'imaginer Zlikowski. Il avait déjà pris ces médicaments dont on avait retrouvé le tube vide dans ses poches. Quand les avait-il pris ? Qu'avait raconté le garçon de café à ce sujet ? Que Zlikowski avait bu coup sur coup plusieurs verres de... de cognac ? Avait-il demandé à téléphoner ? Il fallait relire le rapport du milicien. Avait-il

perdu connaissance dans la cabine ? Quel laps de temps s'était-il écoulé entre le moment où il y était rentré et celui où on l'avait découvert ? A moins que... Norbert leva les yeux vers le plafond et remarqua les tuyauteries. Et soudain un élément lui revint, auquel il avait sans doute négligé d'accorder toute son importance : c'est parce que Zlikowski s'était mis à douter de l'efficacité des médicaments absorbés qu'il avait finalement improvisé sa pendaison ; et c'est le bruit de sa chute qui avait donné l'alerte. Autrement dit, le fait que son écharpe se soit déchirée sous le poids de son corps lui avait sauvé la vie. Son écharpe ? " L'idée " de l'après-midi se rua de nouveau vers lui avec une fougue qui le laissa cette fois-ci totalement désarmé, puis totalement disponible : quelle était la couleur de cette écharpe ? Etait-ce là le " lien " qu'il se refusait à établir ? Il fallait absolument relire le rapport du milicien 1013...

Norbert regagna le comptoir, régla sa bière et sortit. Il allongea le pas en direction des boulevards. Il savait qu'il lui serait impossible de patienter jusqu'au matin, qu'il ne pourrait trouver le sommeil sans avoir vérifié d'abord ce qui le tirait sans pitié vers ces conclusions qu'il avait jusque-là repoussées avec tant d'énergie. Vers toutes les conclusions... Et vers toutes leurs conséquences.

Il se dirigeait en hâte vers l'immeuble de la milice, plus fiévreux que jamais. Les trottoirs s'étaient vidés de la plupart de leurs piétons, et les magasins avaient baissé leurs rideaux de fer. Il arriva enfin au pied de l'immeuble, se heurta presque, dans le hall, au milicien de faction. Il ne put se résoudre à gravir les sept étages de marches d'escalier autrement que quatre à quatre.

Il reprit son souffle, poussa la porte de son bureau, alluma la lumière et se dirigea en trombe vers les classeurs à dossiers. Il fouilla et chercha en vain dans toutes les cases. Mais trop tard... Comme Arnot et Zlikowski, le dossier avait disparu.

- 4 -

Désolé, Norbert, mais ce soir-là je n'avais plus le choix. Tu affichais un air trop préoccupé en quittant ton bureau pour que je ne m'en alerte pas. Aussi, à peine sortais-tu de l'immeuble de la milice que je montais consulter le dossier. J'y découvris tes brouillons. Tu venais donc d'apprendre par la secrétaire de l'Agence Ludovic ce que comme toi j'aurais préféré ignorer. J'en fus bouleversé. Le ton de tes notes trahissait tes sentiments ; tu semblais plus que troublé, toi aussi, quoique pour des raisons différentes et que je devinais confusément. Mais les schémas que tu avais tracés, les mots que tu avais soulignés, les points d'interrogation que tu avais posés après certaines phrases, tout m'indiquait que tu demeurais lucide, trop lucide et que ton raisonnement, fatalement, te conduirait bientôt jusqu'à moi. Il ne le fallait pas ou plus exactement il ne fallait pas que tu disposes des preuves écrites permettant d'établir la nature de mon implication. C'était trop tôt. J'avais encore besoin de temps et de liberté. Les révélations de la secrétaire venaient soudain éclairer toute l'histoire d'une lumière beaucoup trop crue, et je savais déjà que c'était au seul prix de récrire le roman depuis le début que je pourrais m'affranchir des conséquences de cet éblouissement. C'était du moins ce que je croyais à l'époque. Aujourd'hui, l'énigme est en fait plus insoutenable que jamais... Aujourd'hui...

Bref, j'ai volé le dossier, autant pour interrompre l'enquête et entraver l'action de Norbert que pour utiliser les documents qu'il contenait et les étudier plus à mon aise. Je savais que Norbert ne tarderait pas à me soupçonner de ce vol : seul un milicien pouvait l'avoir commis. A défaut, une secrétaire ou une femme de ménage, cela dépendait du moment où le vol serait découvert. Mais au bout du compte, c'était nécessairement sur moi que Norbert concentrerait le feu de ses questions, et il finirait bien sûr par me confondre. Par me confondre.

Indécis quant à ce que je devais faire, je suis allé déposer le dossier dans mon vestiaire avant de revenir prendre ma faction dans le hall. Les idées s'agitant en tous sens dans mon crâne étaient de nature à réveiller ma vieille migraine. Elles étaient sur le point d'y parvenir: c'est alors que la porte vitrée s'est ouverte et que Norbert a fait sa brusque réapparition. Je n'eus pas le temps de sentir mon sang s'affoler que déjà, me bousculant presque au passage, il avait traversé le hall et qu'il grimpeait les escaliers à toute allure.

Il n'y avait plus de place ni pour l'indécision, ni pour la migraine. Une course de vitesse s'engageait. Je retournais récupérer le dossier dans mon vestiaire, j'attrapai mon manteau, et quittai aussitôt l'immeuble de la milice. Abandon de poste... Je hélai un taxi et me fis déposer devant chez moi. Je demandai au chauffeur de m'attendre.

Ma femme était sortie avec les enfants. C'était mieux ainsi. Je défis en hâte mon uniforme et enfilai des habits civils.

Je préparai une valise sommaire où j'entassai pêle-mêle quelques vêtements de rechange et le dossier volé. Je raflai une rame de papier, et fourrai dans mes poches passeport, chéquier et même les quelques économies de ma femme. Le téléphone sonna à deux reprises. Norbert, déjà ? Je me gardai bien de répondre.

Dix minutes plus tard, j'étais à la gare. Je pris le premier train en partance pour l'étranger.

Toute la nuit, fumant cigarette sur cigarette dans le couloir, je manigançai un nouveau plan pour mon roman, de sorte que j'évitais soigneusement de m'interroger sur l'essentiel. Et sans doute n'y avait-il déjà plus rien d'essentiel. Je relus à plusieurs reprises le dossier d'enquête, puis je le déchirai feuille par feuille et jetai le tout par la fenêtre, liasse après liasse, tout du long d'une trentaine de kilomètres de rase campagne.

Le train franchit la frontière à l'aube. Je laissai passer deux villes et descendis sur le quai de la troisième. Je me fis conduire en taxi dans un hôtel périphérique où je louai une chambre à la pension. Par prudence, je déclinai une fausse identité sur le registre de l'hôtel. Enfin, je me fis monter du café et je commençai à écrire. Il y a de cela plus de quinze jours, je crois.

Ou peut-être douze jours, ou douze heures, ou douze mois, peu importe. J'ai écrit les onze premiers chapitres sans trop de difficultés. Et maintenant, je piétine au seuil du douzième chapitre. Je tourne en rond dans ma chambre. Il faudrait achever ce roman. J'ai toujours su que j'écrirais un roman.

Ce dernier chapitre n'est ni une confession, ni une conclusion, encore moins la solution de "l'énigme". C'est un constat qui s'impose de lui-même : il n'y a pas de dernier chapitre possible. Car, ce roman auquel j'ai sacrifié toutes les invitations que l'existence semblait m'avoir patiemment adressées, ce roman m'échappe des mains. Le milicien 1013 a sabordé son matricule, et ce qu'il lui reste de raison lui ricane au nez. Et pourtant...

Pourtant, oui, je devais sans doute en arriver là. Encore une fois, j'ai toujours su que j'écrirais un roman. Mais je suis de ces petites gens qui n'ont guère la parole ou ne la prennent pas, ou qui, s'ils la prennent, ne peuvent pas ignorer très longtemps qu'ils s'adressent à un auditoire de chaises vides. J'appartiens à la foule informe des immatriculés, des Mr Arnot et autres anonymes. Aussi me suis-je bien vite résigné à ne plus prétendre être le sujet de mon roman. Et, pendant plus de dix ans, j'ai ouvert les yeux, j'ai tendu l'oreille, j'ai cherché, guetté, épié autour de moi. En quête d'un autre sujet. Mais en vain... Rien de ce que je côtoyais jour après jour, aucun des acteurs de ce quotidien n'occasionnait le déclic, ne suscitait une écriture. Sans doute mon univers était-il trop fermé, mes rencontres trop cloisonnées, ou trop fugaces. Les années passaient, mon imagination restait crispée, le bec ouvert mais toujours en alerte et prête à mordre au premier hameçon. Plus qu'incapable de renoncer à mon projet, j'étais surtout conscient de lui devoir mon principal arrimage à la vie.

Que pouvait bien signifier une aussi impérieuse nécessité ? D'où me venait ce besoin d'écrire un roman ? J'ai toujours cherché à éluder cette question et aujourd'hui, alors que s'empilent sous mes yeux les pages du manuscrit, je n'en perçois plus guère l'actualité. Je la sens d'autant plus enfouie sous les limons du passé, d'un passé sans propriétaire, que me parvient maintenant, en guise de réponse, l'écho d'une autre question : Pourquoi donc vous tous, lecteurs et lectrices, achetez-vous des romans ? Pourquoi les lisez-vous ? Je m'explique. Supposons que celui-ci s'ingénie à si bien m'échapper qu'il se trouve un jour publié, sous quelque titre et quelque signature que ce soient. Il vous aura alors été donné d'observer la façon dont Martin, Norbert, la secrétaire et moi-même, l'ex-milicien 1013, avons enregistré la disparition d'Arnot et celle de " Zlikowski " au cœur d'un récit dont chacun de nous a contribué, de sa place, à infléchir le déroulement. A vos yeux, notre implication dans les événements ne nous permet pas de nous en dédire. C'est un fait, parmi tant d'autres, que je ne contesterai pas. Mais vous, vous qui avez suivi ce récit, croyez-vous en être restés à ce point extérieurs que vous puissiez maintenant vous retirer discrètement, pour ainsi dire sur la pointe des pieds, et oublier toute l'affaire sur les rayons d'une bibliothèque ? Telle est la question qu'ici je pose, en écho de l'écho. Et au cas où vous persisteriez à vous déclarer indemnes et à prétendre que vos mains sont restées propres, ou qu'il n'appartient qu'à vous de les laver, peut-être allez-vous comprendre en lisant la suite ce que lire veut dire. Du moins, je l'espère. Sinon, comment pourrais-je surmonter seul la confusion qui me gagne ? Parvenu à ce stade de mon manuscrit, je me sens aspiré hors du monde comme dans un cauchemar de sables mouvants. Il y a urgence; je dois me réveiller, je dois vous expliquer. Nous avons une dette commune qui m'impose de dénoncer l'illusion, et ma raison est suspendue, je le crains, à la perspective de m'acquitter de cela. Ma raison, pas la vôtre, je le sais, ou peut-être : pas encore la vôtre. Agissez comme bon vous semblera.

Je l'ai dit : quoi qu'on en pense, la vie d'un milicien charrie plus d'ennuis et de bâillements que d'émotions. J'en ai témoigné en relatant le dialogue qu'auraient pu tenir les deux miliciens chargés de la garde de " Zlikowski " à l'hôpital. J'aurais pu être l'un de ces miliciens. Je l'ai peut-être été. Je ne

sais déjà plus. Peu importe. A cette époque, le roman avait déjà commencé à s'écrire. Mon sujet sortait du coma. Je dois m'expliquer...

Zlikowski ! Tout le monde y a cru. Y compris " lui-même " ! Je n'aurais jamais pu imaginer un tel consensus. Le tragique s'est imposé de lui-même. Mais il y a pire.

Vertige, vertige collectif ! Il a suffi d'une petite distorsion et chacun a eu à cœur de dérapier tout au long de la spire. Comprenez-moi : je ne voulais ni ne pouvais vous maintenir en dehors de la danse. Après tout, l'histoire vous était destinée. Votre distraction en était le mécanisme et l'enjeu. Je vous devinais friands de fantastique, ou férus de psychologie et, dans tous les cas : disposés à vous approcher du feu à la seule condition que je vous garantisse le frisson préalable de l'étrange. En d'autres termes, je me sentais comme tenu par une sorte de contrat de vente à vous en donner pour votre argent. Tant pis pour vous, tant pis pour nous, car nous voici complices à l'heure des comptes, à cette heure où malgré toutes les vérifications quelqu'un persiste à manquer. Et il nous faut maintenant communier tous ensemble au pied de l'autel dédié à Sa Majesté le Remords. Je crains qu'il ne soit trop tard pour s'esquiver. Je ne vois pas d'issue de secours.

C'est avec vous et pour vous que j'ai faussé les cartes. Les cartes d'identités. J'avais peut-être quelque autre raison, ou quelque autre déraison que j'ignore encore. Ou que je préfère ignorer. Aussi, laissez-moi rassembler mes souvenirs, laissez-moi retrouver le vrai fil de toute l'histoire. Je voudrais gommer toutes ces falsifications. Je voudrais... je ne sais pas... je crois que la vérité finit toujours par traquer les faux témoins et par les dénuder à l'extrême. La fille de la concierge l'a su bien avant moi. A cette épreuve, toute pudeur est désarmée.

Tout a commencé un mardi matin. Je regagnai le siège de la milice après quelque mission dont j'ai oublié l'objet. Rien ne serait arrivé si j'avais emprunté une autre rue, si je n'étais pas passé devant ce bar d'où un type est sorti en trombe en m'appelant à grands cris :

- " Venez, venez vite, il y a un client qui vient de faire une connerie ! "

J'étais en uniforme et ne pouvais donc me dérober. On me conduisit jusqu'à la cabine téléphonique. J'y trouvais le corps inanimé d'un homme d'une trentaine d'années gisant au beau milieu d'un fouillis d'annuaires. Son écharpe déchirée buvait le sang d'une plaie qu'il s'était faite à la tempe. Il respirait bruyamment, son pouls battait vite et faiblement, mais il me fut impossible de le réveiller. Je remarquai que l'autre bout de l'écharpe était resté noué aux canalisations du plafond. L'homme avait probablement tenté de se pendre. Je fis aussitôt appeler une ambulance et, machinalement, j'entrepris d'explorer ses poches.

Je découvris d'abord un portefeuille avec une carte d'identité au nom d'Antoine Arnot, 34 ans, et une carte de la Brigade du Travail indiquant qu'il était employé à la Compagnie Générale. Je vérifiai que les photos correspondaient bien à l'homme que j'avais devant moi, et je continuai ma fouille. Dans les poches latérales de la veste, je trouvai un paquet de cigarettes et un tube de somnifères, vide, que je remis plus tard aux ambulanciers. Outre un trousseau de clés et quelques pièces de monnaie, il y avait enfin une liasse de feuilles dactylographiées que je parcourus rapidement. Le texte portait un numéro de contrat en référence et relatait en détail tous les faits et gestes récents d'un " Mr Arnot " présentant toutes les caractéristiques de celui-là même auprès de qui je me trouvais. L'aspect

général du document évoquait irrésistiblement un rapport de filature rédigé par un détective privé, mais je ne sais pas si j'en pris vraiment conscience à ce moment précis, car quelque chose d'autre venait de se produire. Aujourd'hui encore, il m'est difficile de décrire cette sensation étrange et fascinante qui m'envahissait comme je me tenais là, devant ce corps inanimé, avec ce texte froid entre les mains... D'un côté, un presque cadavre, et ses râles d'agonisant, un corps en détresse d'où toute conscience et toute parole s'étaient enfuies ; et de l'autre, un récit témoignant avec une impitoyable minutie de ce qu'avait été son existence. La nature de cette conjonction me paraissait extraordinaire – et en écrivant ces lignes, la scène me revient avec une force intacte. Je restais debout, en proie à un trouble sans précédent ; mon regard se brouillait, je n'entendais plus l'agitation autour de la cabine téléphonique, le brouhaha des commentaires et des questions. Le temps semblait s'être arrêté. Et soudain – autant que je m'en souviens, l'intuition fut soudaine – je sus que je tenais là ce que j'avais si longtemps cherché, le déclic tant attendu, le premier vrai signe avant-coureur, l'ébauche ou mieux les initiales du sujet de mon roman. Ne me demandez pas pourquoi. Ou demandez-le à vous-même. Nous sommes tous victimes de cette intuition-là.

L'arrivée des ambulanciers et du brancard bouscula quelque peu la bulle de ma rêverie. Incapable cependant d'émerger de cet état second où je m'étais fait prendre, je les laissai emmener le corps et leur remis le tube de médicaments ; mais je gardai les feuillets et les papiers d'identité. Puis je repris lentement ma route vers le siège de la milice pour les étudier plus à fond.

Je disposais à l'époque de bien peu d'éléments pour les interpréter et je n'étais d'ailleurs guère en état de soumettre mes premières déductions à l'épreuve d'une logique absolue. S'il était assez vraisemblable qu'Antoine Arnot avait fait l'objet d'une filature, rien n'indiquait de quelle façon il avait réussi à s'en procurer les comptes rendus. Comment aurais-je pu imaginer, jusqu'aux révélations de la secrétaire, qu'Arnot – chose inouïe ! – avait si habilement commandité sa propre filature ? Avec le recul, je ne peux cependant pas affirmer que cette idée n'ait jamais rôdé dans les secteurs les plus sauvages de ma conscience. Mais, je l'ai dit, lorsque je pris connaissance des documents, le nom du commanditaire – ou son pseudonyme – n'y figurait pas, ni même d'ailleurs celui de l'agence ayant mené l'enquête : la seule référence était le numéro du contrat. J'étais libre de reconstituer le reste, de l'interpréter à ma guise.

Or, ce qui m'intrigua au plus haut point dès la première lecture fut de constater comment l'existence si ritualisée d'Antoine Arnot – qui n'était pas sans évoquer la platitude de la mienne propre – semblait se désorganiser peu à peu au fil des textes. Cela devenait évident après sa visite très matinale à l'Agence de détectives Z. Zlikowski. Je déduisais de ce moment charnière qu'Arnot avait sans doute remarqué qu'il était suivi. Avait-il découvert que la filature était effectuée par cette agence, ou bien s'était-il adressé là pour demander la filature de son suiveur ? J'écartais très vite cette question comme hautement insoluble au profit d'une foule d'hypothèses annexes aussi extravagantes les unes que les autres. Si aujourd'hui j'ai presque oublié toutes ces divagations, je sais qu'à l'époque elles excitèrent délicieusement cette fibre romancière avec laquelle je me sentais enfin renouer. Car chaque donnée du problème bourdonnait de questions. Au premier chef d'entre elles, venaient celles que posait la tentative de suicide pour laquelle j'avais été amené à intervenir. Arnot s'était-il trouvé acculé par quelque chantage ? Ou par les remords ? Le remords !... Avait-il réglé son compte à son suiveur ? A Zlikowski peut-être, ou à quelqu'un de son agence ? – les fichiers de la

Brigade du Travail devaient bientôt m'apprendre que ledit Zlikowski, en fait, n'avait pas d'associé – ou encore à Dieu sait qui, et Dieu sait pourquoi ?

Et encore : que signifiaient cette démarche impromptue au Muséum d'Histoire Naturelle, ces errances nocturnes dans la rue Goyave, ou, fin du fin, cet épisode incroyable et fugace avec la fille du supermarché ? Apparaissait là le seul personnage féminin de tous ces comptes rendus, ce qui élargissait d'autant les perspectives romanesques. Bref : quelle sombre épopée avait donc vécu ce monsieur Tout-le-monde qui me ressemblait trop pour que la sympathie complice que j'éprouvais à son égard ne se mêlât point d'une implacable curiosité à aller explorer ses limites ?

Je crois que c'est un peu avant midi que je pris la résolution d'écrire l'histoire de cet homme. J'allais reconstituer, fragment par fragment, les aléas de son dérapage mal contrôlé sur la chaussée de la banalité quotidienne. Je pensais utiliser les éléments fournis par la scène de la cabine téléphonique, et aucun autre.

Et je crois que c'est un peu après midi que je décidai que ce projet était impossible sous cette forme. Je pressentais que si je m'en tenais à ces seules prémices, mon imagination depuis trop longtemps assoupie me conduirait dans les méandres de l'incohérence où je finirais par m'enfermer, me décourager et m'assoupir de nouveau. J'avais besoin de données plus concrètes pour me guider, mais je disposais de bien peu de moyens pour les obtenir. La vérité des faits m'importait d'ailleurs assez peu : je souhaitais surtout qu'Arnot se réveille et qu'il parle. Ou qu'on le fasse parler. Il aurait par exemple suffi qu'une enquête soit ouverte à propos de la scène dont j'avais été le témoin ; j'aurais alors pu recueillir une par une les pièces du dossier et les intégrer dans le roman selon mon bon vouloir. L'ensemble y aurait gagné en authenticité sans que ma liberté de proposer mes propres interventions et d'aménager certains effets ne soit entravée.

Tout cela eût été parfait, mais il manquait l'essentiel : on ne voyait pas très bien ce qui aurait pu conduire la milice à mener une enquête à propos d'une banale tentative de suicide. Arnot était entre les murs de l'hôpital, et les informations que je cherchais, s'il acceptait de parler à son médecin, risquaient d'aller s'empoussiérer au fond du secret bien gardé d'un dossier médical.

Or, en cet après-midi-là, cette triste perspective m'était déjà devenue intolérable. Ma vieille obsession avait été trop brutalement réveillée. Et bientôt, aussi naturelle qu'insidieuse, une nouvelle idée vint frapper à la porte. Certes, il me restait encore une chance d'échapper à la catastrophe, de faire le sourd, de ne pas ouvrir, bref, de renoncer pour de bon à mon projet. Il aurait suffi que j'attende tranquillement l'heure de quitter mon service, puis que je rentre chez moi, comme tous les soirs, retrouver ma femme et mes enfants. Il aurait suffi le lendemain matin de m'en tenir à mon itinéraire habituel.

C'est, hélas, tout le contraire qui se produisit. J'accueillis l'idée et lui fis les honneurs que l'on réserve à une princesse. Je me plaçai corps et âme à son service. Et depuis, elle a piétiné toutes mes certitudes. Elle m'a poursuivi jusque dans cette retraite et je l'entends encore qui m'appelle sous les fenêtres de l'hôtel.

L'idée était simple. Je l'ai dit : il fallait qu'une enquête soit déclenchée afin que rien de ce qu'allait dire Arnot ne puisse m'échapper. Soit. Mais quels étaient les moyens d'y parvenir ? L'idée m'ordonna d'y remédier. Après tout, prétendait-elle, cela ne devait pas être si ardu. J'étais moi-même milicien ; j'avais donc accès à plusieurs possibilités d'infléchir la situation. Et puis je connaissais mes chefs, et par conséquent la nature des appâts auxquels ils étaient le plus susceptibles de mordre. Martin, par exemple. Il se trouvait justement que Martin détestait les détectives privés et qu'en outre je détestais Martin. Il suffisait de faire atterrir sur son bureau le rapport écrit concernant mon intervention dans le bar en signalant l'implication probable d'une agence de détectives dans l'affaire. Il y avait de grandes chances que cela l'amène à vouloir illico y fourrer son nez de plus près. Son fameux flair trouvait sa délectation dans de tels miasmes.

Mais, présentée telle quelle, l'histoire de la cabine téléphonique serait-elle aussi attractive que je le souhaitais ? Les documents que j'avais subtilisés ne pouvaient-ils pas mieux servir mes visées si je ne les restituais pas ? L'idée rassembla alors toutes ses forces et susurra que je pouvais peut-être laisser entendre à Martin qu'Arnot lui-même était un détective ou, plus imparable encore, que le suicidé de la cabine téléphonique n'était pas Arnot – il n'y aurait pas eu le moindre Arnot en ces lieux – mais par exemple ce Zacharias Zlikowski, d'autant qu'il figurait bien en tant que détective dans les textes des filatures et qu'il semblait, de fait, avoir joué un rôle non négligeable dans la déroute d'Arnot. Le montage était diabolique, mais je ne voyais qu'une chose : il me donnait cette fois la certitude que Martin chercherait sans hésiter à en savoir plus sur ce suicide manqué et qu'il s'en donnerait les moyens, ces moyens dont je ne pouvais disposer. J'entrevois même, à ma grande satisfaction, qu'il m'appartenait de faire en sorte qu'il s'engage d'emblée sur une double fausse piste.

Je savais en effet que la disparition d'Arnot ne manquerait pas d'être signalée à la Brigade du Travail et que l'enquête de routine réglementairement confiée à la milice à la suite de ce type de signalement serait donc portée à la connaissance de Martin. Je me mis alors à réfléchir intensément et, lorsque j'eus rassemblé toutes les données du problème, la conclusion s'imposa d'elle-même. Je n'avais que deux opérations à mener pour pervertir la vieille machine milicienne et détourner son fonctionnement à mon profit : d'une part, il me fallait confectionner de faux papiers d'identité au nom de Zlikowski et les attribuer à Arnot ; d'autre part, je devais joindre à mon rapport un élément fabriqué de toutes pièces qui permettrait d'établir un lien entre la " disparition " d'Arnot et la tentative de suicide de " Zlikowski ".

En tant que milicien, il me fut aisé d'accéder au fichier central de l'état-civil, puis à celui de la Brigade du Travail. J'y retrouvai les fiches du " vrai " Zacharias Zlikowski, j'en recopiai les coordonnées sur des cartes vierges où je fixai la photo d'Arnot prélevée sur ses propres cartes que j'avais conservées. Je dus faire des prouesses pour détourner l'attention des employés le temps d'apposer les tampons officiels qui authentifiaient les documents.

En fin d'après-midi, j'étais de retour au siège de la milice et j'y rédigeais un rapport circonstancié sur l'incident de la cabine téléphonique. Je détaillais sans commentaire l'inventaire du contenu du portefeuille, avec les papiers au nom de Zlikowski, et de celui des poches du blessé, omettant bien entendu de mentionner les textes sur la filature, mais prétendant en revanche avoir découvert un morceau de papier sur lequel étaient griffonnés, en abréviations, les quelques renseignements qui semblaient avoir permis l'identification d'Arnot au début de cette filature. J'affirmais avoir replacé

tous les objets inventoriés dans les poches où je les avais trouvés, à l'exception du tube de médicaments directement remis aux ambulanciers. Je laissais à Martin le soin de déduire de mon rapport – que je remis aussitôt à sa secrétaire – que Zlikowski était un détective chargé d'une enquête privée sur la personne d'Arnot. J'avais confiance en son instinct de rivalité hargneuse qui le lancerait à son tour sur la piste d'Arnot, ou sur celle de " Zlikowski ", ce qui revenait au même.

Pour finir, je me rendis à l'hôpital et je confiai au service des admissions les faux papiers d'identité que j'avais élaborés. Puis, je rentra chez moi où je me couchai tôt.

Voilà. Ainsi semblent avoir cheminé mes pensées ce jour-là. Ainsi fus-je conduit par elles à prendre les initiatives que je viens de vous décrire. Ainsi, faut-il croire, fut enclenchée la série d'événements que vous avez pu suivre dans les chapitres qui précèdent. Sachez, à ce propos, que seuls les quatre premiers chapitres représentent ce qu'était mon projet initial; ils constituent une sorte d'extrapolation de la démarche d'Arnot et de la façon dont je l'imagine avoir réagi aux comptes rendus de filatures. La mise en scène en est très largement redevable aux éclairages apportés par les confidences de la secrétaire. Quant aux chapitres qui ont succédé à ces quatre-là, ils cherchent à vous restituer aussi fidèlement que possible la nature et les divers reflets de ce qu'il advint d'Arnot-Zlikowski après mon intervention selon les témoignages que j'en ai recueillis au fur et à mesure dans le dossier d'enquête et auprès de mes collègues chargés de sa garde à l'hôpital. J'ai aménagé la forme à votre intention, mais je me suis strictement laissé guider par les événements. Pour tout dire, je me suis surtout laissé malmener par eux.

Oui, c'est ainsi que je crois avoir raisonné en ce mardi fatidique, et pourtant je sens que je cherche à banaliser le récit que j'en fais, à lui imposer après coup une logique interne dont je ne peux que douter malgré tous mes efforts pour la reconstituer. A preuve ce que je viens d'écrire sur les papiers d'identité d'Arnot que j'avais conservés et grâce auxquels j'ai pu constituer les faux. Aucun règlement de la milice ne m'imposait ni ne m'autorisait à soustraire ces papiers à son propriétaire, à le priver des signes de son identité. C'est cependant ce que je fis aussitôt, sans la moindre hésitation, par une sorte d'automatisme, comme sous l'influence d'un autre règlement inscrit en moi à mon insu et qui n'allait plus cesser de commander de toute son emprise la suite de mes actes. Certes, dès cet épisode de la cabine téléphonique, je m'étais surpris à songer une fois de plus au fameux roman dont le projet me hantait toujours, mais avec une conviction toute nouvelle qui s'embrasa en moi à la façon occulte et inquiétante d'un feu follet. Tout se passa en somme comme si, à l'occasion du trouble qui venait de me saisir, je renonçais d'un coup à me soumettre à la loi des hommes pour mieux lui substituer celle de mon roman. En confisquant comme je le fis les papiers d'identité et le texte des filatures, je devenais sur-le-champ l'un des personnages du roman à venir et là, sans doute, résidait l'essentiel à ce moment précis. A défaut d'en être le sujet, d'y tenir le rôle principal, je me réservais d'emblée la place du personnage obscur qui tire les ficelles de l'histoire, ou qui croit les tirer. Et j'adoptais la conduite de ces metteurs en scène ou de ces auteurs qui ne peuvent renoncer à la tentation d'apparaître dans un minuscule rôle de figurant, de participer un bref instant à l'illusion du spectacle avec les acteurs qu'ils dirigent, ou qu'ils croient diriger.

C'est bien trop tard que je comprends, à mes dépens, à quel point ce qui se jouait devant moi, à cause de moi, à cause de vous, à cause de tous, n'était ni roman ni théâtre. Mais en attendant, c'est ainsi que j'avais cru pouvoir procéder : j'avais embauché à leur insu un certain nombre de personnes

bien réelles, y compris, donc, moi-même, et je les avais tacitement invitées à développer leurs rôles dans un tableau vivant dont j'étais le spectateur privilégié avant même d'en devenir le fidèle transcripteur. Je misais avant tout sur les vertus de l'improvisation, bien persuadé que mes acteurs inventeraient des scènes originales à partir du quiproquo de base que je leur proposais, persuadé aussi que je resterais en retrait, dans l'immunité des coulisses, à l'abri des retombées les plus imprévues qui s'ensuivraient.

Tout cela m'apparaît aujourd'hui au fur et à mesure que je l'écris mais était probablement en germe dès la scène de la cabine téléphonique, et même avant, car je n'ai jamais été capable d'imaginer un roman qui ne soit construit à partir de la réalité, je peux dire maintenant de ma réalité, pour autant qu'il en subsiste quelque chose.

C'est pourtant cette réalité-là, la mienne, cette existence monotone et sans relief de modeste milicien, d'époux sans passion, de père de famille rituel, d'ancien écolier et de futur retraité, c'est tout cela que j'ai voulu conjurer. J'ai voulu entraîner dans mon sillage quelques spécimens de mon genre en les invitant à reconsidérer leurs certitudes face au bouleversement de la raison que j'aménageais à leur intention, et à la vôtre. Le bilan est sinistre.

J'ai cru, l'espace de quelques jours, pouvoir devenir une sorte de créateur de toutes choses, un dieu à dimension humaine, un nouvel alchimiste, que sais-je encore ?... Je me suis pris pour un romancier, un explorateur, un révélateur de vérités cachées. J'ai voulu guérir le mensonge par le mensonge. Je n'ai été qu'un voyeur absolu. Et qu'ai-je vu ? J'ai vu mes congénères s'enfoncer plus profondément et innocemment que jamais dans la méconnaissance et dans le leurre, je les ai vus regarder le doigt qui leur montrait la lune et s'en retourner à leurs collections d'images.

Ni la concierge ni sa fille – la secrétaire de l'agence – n'ont pu ou voulu reconnaître Arnot en cet homme qui leur a été présenté comme étant Zlikowski. J'en ai déduit que la mère tient à entretenir avec lui, mieux qu'une personne réelle, l'idée qu'elle se fait du locataire idéal, durablement identifié par ses soins sous les attributs de l'ineffable mais très théorique " Mr Arnot ". Et que sa fille, quant à elle, adule toujours en lui l'image d'un homme aussi mystérieux qu'inaccessible. La jeune femme a certes tenté d'éveiller son attention mais elle a vite compris que, aveuglé comme il l'est par la commande – une sorte d'autoportrait – qu'il vient de passer, il n'a voulu voir en elle que la secrétaire de l'agence. Ce qu'elle est, à l'évidence, mais pas seulement : les rebuffades que sa posture de femme amoureuse et bientôt éconduite va rencontrer confirmeront à quel point les signes adressés en vain à Arnot l'ont plus que jamais éloigné d'elle.

Martin, fasciné par son image de justicier comme l'est le papillon par l'ampoule électrique, s'est brûlé les ailes à force d'ignorer tout ce qui retardait la maîtrise du reflet de cette image. Lorsque, à son retour de l'hôpital, il m'a fait venir dans son bureau pour que je lui dresse un portrait de " Zlikowski ", sa fièvre était telle que j'ai cru un instant qu'il avait débusqué ma supercherie. J'ignorais alors ce que les collègues me racontèrent par la suite au sujet du bouquet de fleurs et de son évitement de la chambre de " Zlikowski ". Il nota en m'écoutant ce que l'examen des photos d'identité, fixées par mes soins sur les faux papiers qu'il avait trouvés dans le dossier à l'hôpital, ne lui avait pas permis de constater : la taille, la silhouette, quelques détails du visage. La suite des événements me fit comprendre qu'il s'efforçait avant tout de faire correspondre l'image qu'il se faisait d'un détective

privé à la description que je lui fournissais, à tel point qu'il réussit à l'imposer à la concierge puis, par l'intermédiaire du mensonge de sa fille, au directeur de l'Agence Ludovic.

Norbert n'a pas échappé non plus à cette loi de l'aveuglement par l'image, mais paradoxalement c'est cela qui a pu l'amener à remonter la véritable piste et me contraindre à me démasquer en m'enfuyant avec le dossier. Car, après la confrontation dans le bureau de Martin, je l'avais vu raccompagner la concierge et sa fille – surtout la fille, très pâle et chancelante –, qu'il soutenait d'un bras passé autour de sa taille. Il avait hélé un taxi et les y avait installées - surtout la fille - avec un luxe de prévenances. Il était resté plusieurs minutes sur le trottoir après le départ du taxi, le suivant du regard longtemps après qu'il eût disparu dans le flot des autres voitures. Il semblait très ému quand il retraversa le hall, seul, en direction de l'escalier dont il rata deux marches coup sur coup. Cette scène me revint en mémoire lorsque, plus tard, je pris connaissance des brouillons qu'il avait laissés dans le dossier. Il ne me fut pas difficile d'imaginer la nature de ses sentiments lors de ses retrouvailles avec la jeune femme à l'Agence " Ludovic ". Le cadre de l'entretien qui s'en était suivi entre eux – un bar – confirmait mon inquiétude : Norbert était un homme bien trop rigoureux pour que son acceptation d'un lieu de rencontre si peu professionnel à ses yeux ne trahisse quelque profond bouleversement de sa part. Le fait en lui-même m'était plutôt sympathique, car j'estimais Norbert, mais je compris aussitôt que Norbert allait trouver là une motivation décuplée pour démystifier Arnot aux yeux de la jeune femme, ce qui me semblait difficile, mais aussi pour l'absoudre de la culpabilité où elle se complaisait à s'enfermer et qui la lui rendait hors d'atteinte, et cela était en revanche à la portée de Norbert, dont l'intelligence aurait bien fini par exploiter l'indice de l'écharpe grise qui figurait dans mon propre rapport. Norbert aurait alors découvert que le prétendu Zlikowski n'était autre qu'Arnot lui-même. Il aurait retrouvé le vrai Zlikowski, parfaitement étranger à toute l'histoire. Il aurait cherché à élucider cette substitution d'identité, en reprenant tous les témoignages un par un. Je n'aurais pas pu échapper très longtemps aux conséquences d'un tel acharnement de sa part. Car, comme j'ai cherché à le rendre dans l'un des chapitres précédents, je savais que ce qui animait Norbert, bien au-delà du souci de dévoiler l'énigme, était le désir, si j'ose dire, de dévoiler la jeune femme, d'accéder à sa nudité. L'énigme et la jeune femme se confondaient pour lui en une seule et même image, et je ne pouvais rien contre la force conquérante dont se trouvait ainsi doté Norbert.

Il n'y a cependant, me semble-t-il, aucune force humaine capable de venir à bout du noyau ultime de l'énigme et je doute à ce titre que les efforts de Norbert pour détourner la jeune femme de son deuil infini soient un jour couronnés de succès.

Car le " noyau ultime ", je crois que c'est Antoine Arnot lui-même. L'employé modèle de la Compagnie Générale, le locataire parfait, l'idéal de l'amour d'une femme, le suspect absolu, l'objet de l'énigme, le sujet du roman. Arnot était chacun de ceux-là pour chacun de nous. Il a prêté sa silhouette au théâtre d'ombres de toutes nos rêveries, de toutes nos ambitions. Il était l'image à tout faire... Et puis il a disparu, sans laisser de traces, renvoyant soudain chacun de nous au miroir vide de ses illusions.

Je ne peux pas dissimuler à quel point cette éclipse sans retour me fut intolérable. En fait, bien avant qu'il ne s'évanouisse définitivement par la fenêtre du bureau de Martin, Arnot m'avait déjà échappé. Souvenez-vous : lorsque Martin lui demanda, simple formalité, de décliner son identité, Arnot

prétendit s'appeler Zacharias Zlikowski ! Il trébucha sur la question de ses date et lieu de naissance, mais déclara ensuite être détective privé et demeurer 2, Passage du Centre ! Il avait donc accepté telle quelle, par Dieu sait quel mystère, la nouvelle identité que je lui avais fabriquée. Il adhéra à la lettre à une suggestion qui ne lui avait pas été destinée. Imaginez ma perplexité ! J'avais prévu qu'il proteste, qu'il trépigne, qu'il se révolte contre l'absurde. Et que Martin contre-attaque, qu'il pose les questions dont j'attendais les réponses, qu'il le somme de s'expliquer sur son suicide, qu'il brandisse sous son nez mon rapport avec l'évocation du petit bout de papier. Qu'il fasse apporter la veste de l'hôpital et que, n'y trouvant pas – et pour cause – cette pièce à conviction, il l'accuse de l'avoir détruite. J'attendais que la concierge, au moins, reconnaisse Arnot. Que le vrai Zlikowski soit enfin convoqué. Bref, que chacun des acteurs se trouve dans l'obligation de redéfinir son rôle. Mais non : Arnot répond de façon incohérente, chacun s'accorde pour l'identifier à ce qu'il n'est pas, et ce qu'il est plonge soudain à travers la fenêtre, ce qu'il est s'envole comme un oiseau captif qui ne reviendra pas.

J'ai préféré penser jusqu'à ce jour qu'Arnot était devenu fou, qu'il avait succombé à ce que dans leur jargon les psychiatres désigneraient : " délire de dépersonnalisation ". L'hypothèse était plausible, tout du moins au début. Elle permettait de voir en Arnot un homme obsédé par la recherche de sa véritable identité qui, constatant qu'il ne peut obtenir de réponse satisfaisante de la part des êtres qu'il côtoie, se résout un beau jour à venir interroger un texte comme d'autres les miroirs. Mais voilà que l'amour blessé d'une femme vient troubler ce texte et qu'il ne se reconnaît plus du tout. Alors commence le délire, puis vient l'angoisse, ou bien l'inverse, et enfin le suicide pour effacer le tout. Mais le suicide échoue, pour cause d'écharpe élimée, et mon intervention prend curieusement le relais pour confirmer le délire, pour le ranimer et, pourrait-on dire, pour l'officialiser.

Arnot était donc fou, ou l'était devenu : telle était ma première thèse, mon premier garde-fou. Je parvins d'autant mieux à m'en convaincre que ma longue nuit de réflexion dans le train me fit percevoir tous les effets romanesques et les imbroglios d'écriture auxquels cela donnait accès. Ces avantages compensaient l'inconvénient majeur qui était de laisser vierge d'explication la volatilisation d'Arnot dont le mystère me hantait sans relâche à la manière d'un fantôme réclamant vengeance. Et je crois bien que la permanence de cette obsession – que rien n'a pu entamer jusqu'à ce jour – jointe à la rage que j'éprouvais d'avoir été constamment doublé par Arnot aux règles de mon propre jeu me déterminèrent non seulement à retenir la théorie de la folie au fur et à mesure que défilaient les chapitres sous ma plume, mais aussi à ne pas vous épargner et à vous entraîner avec Arnot dans le labyrinthe de cette supposée folie. C'était pour moi chose à la fois tentante et nécessaire, et, de surcroît, rien moins que difficile : je supposais que tout lecteur de roman s'apprête par définition, et à moindre frais, à moindre risque, à accepter à peu près n'importe quel accroc à la réalité des choses et des gens, ou tout du moins à le mettre sur le compte de la catégorie du fantastique. Il y a même tout lieu de deviner qu'il vient chercher dans le roman l'occasion d'une confortable évasion de cet ordre. Bref, je fis en sorte de vous donner à penser que vous lisiez l'histoire tout à fait fictive d'un homme qui en devenait vraiment un autre – le thème n'est pas neuf, mais il séduit toujours – puis, en vous relatant les aléas de l'enquête, de vous offrir l'émoustillant spectacle de Martin pris au piège de sa rationalité. L'histoire devenait vraiment étonnante, mais vous pensiez en détenir la clé ; votre position de lecteur vous conférait une certaine hauteur vis-à-vis des événements et vous permettait d'échapper à tous les pièges. Lorsque " Zlikowski " a disparu sous vos yeux, c'était encore un effet d'écriture et la littérature restait votre meilleur alibi. Mais je savais, moi,

en rédigeant ces lignes, que le fait de les lire constituerait le flagrant délit que je comptais inscrire à votre actif.

Je présentais ensuite les révélations de la secrétaire, et vous commenciez à comprendre – tout comme j'avais dû l'admettre moi-même – qu'il y avait une autre histoire sous l'histoire, et beaucoup moins de " fantastique " que vous aviez bien voulu le croire de prime abord.

En abordant ce dernier chapitre, j'étais résolu à jeter le masque et à passer aux aveux : il n'y avait rien de fictif dans ce que vous aviez lu, l'auteur était ce " milicien 1013 " auquel vous aviez à peine porté attention, et le milicien était devenu l'auteur en truquant les données. Mais c'était aussi le moment de vous convaincre de votre complicité.

Car j'avais acquis la certitude qu'Arnot avait payé non seulement de sa raison mais aussi de son existence mon désir d'écrire ce roman et votre plaisir de le lire. Nous aboutissions à cette situation inouïe d'une sorte de roman policier dont l'auteur et le lecteur s'avéraient les coupables principaux de la disparition d'un homme, ou, pour ainsi dire, de son meurtre.

Mais, plus inouï encore, alors que je m'obstine à rédiger ce chapitre et que je le vois s'écrire sans contrôle jusqu'à revêtir maintenant l'aspect d'un non-chapitre, je dois reconnaître que c'est de bien autre chose qu'un roman, qu'un délire, qu'une disparition ou qu'un meurtre dont il s'agit depuis le début. Mais de quoi ? Je demeure incapable de l'exprimer, comme paralysé et privé de mots par un malaise qui m'envoûte et me submerge à mesure que j'assiste à l'effondrement en château de cartes de mes stratagèmes et de mes théories. La substance même de mon roman perd sa forme d'heure en heure. Elle semble s'évaporer comme une matière volatile qui envahirait l'atmosphère, découvrant une charpente dont je ne soupçonnais pas l'existence, un squelette fondamental inaccessible aux radiographies les plus intruses.

Cela fait au moins deux jours et deux nuits que je ne sors plus de ma chambre. Je bois un peu d'eau au lavabo en évitant de croiser mon reflet dans le miroir, un peu comme j'avais imaginé Arnot le faire. Je tourne comme un vautour, ou comme un chien trop fidèle, autour des deux questions qui demeurent intactes au milieu des décombres. La première d'entre elles ne se lasse pas de rabâcher son thème ; elle m'interroge sans répit sur la nature de l'envoûtement auquel j'ai succombé devant la scène de la cabine téléphonique. Et la seconde, que je ne cesse d'entretenir en vous sans obtenir le soulagement que j'escomptais, concerne évidemment Antoine Arnot, ce héros hermétique à l'extrême : j'ai pu concevoir et, non sans quelque acrobatie de raisonnement, je peux encore admettre que le leurre sur son identité ait fonctionné jusqu'à l'abuser lui-même, mais pour l'amour du ciel, encore une fois, pourquoi diable n'a-t-on jamais retrouvé son corps ? Pourquoi ? Qui viendra me le dire ? Qui osera me révéler ce qu'il est advenu du sujet de mon livre ?

... Silence... Et voici maintenant, ultime sanction, que ma vieille migraine annonce son retour. Réponse sans réponse ; elle revient me harceler du haut de toute sa cruauté... Je ne l'accepterai pas. Je vais fuir. Essayer de dormir. M'absenter. Oublier. Oublier l'échec de mon roman... Plus une ligne. Plus un mot. Non.

... (Plus tard). Je viens de faire un rêve... Un homme... il me ressemble, c'est peut-être moi... il écrit, il y a une liasse de papiers sur la table... la pièce est presque nue, derrière lui la fenêtre est grande ouverte... lumière trop blanche... c'est le premier étage d'un gratte-ciel... quelqu'un, c'est peut-être moi, vient l'avertir de ce que les derniers étages ont déjà commencé à s'écrouler... les fissures gagnent les murs de la pièce... l'homme qui écrit se lève sans dire un mot... il saisit un casque musical, l'enfourche sur ses oreilles et retourne écrire à sa table...

La migraine me vrille le crâne. C'est pire que tout. Je dois dormir, encore, encore...

\*

... (Plus tard). La nuit est tombée, ma migraine s'est enfuie : faute de combattant ? Effrayant silence, effrayante révélation, un chœur sépulcral résonne dans le silence de mes oreilles, j'attends l'oraison funèbre d'un moment à l'autre... J'ai eu un autre rêve... la même pièce, avec les murs fissurés, des gravats sur le parquet, on dirait ma chambre d'hôtel... Arnot entre par la fenêtre, il est pâle, l'air désolé..." Je me présente : Mr. Benoît "... il reprend confiance... il me montre une photo... sur la photo toujours la même pièce, sans les gravats... un homme est allongé par terre, inanimé... il me ressemble... à côté de lui, la liasse de papiers, l'encre trop noire sur les feuilles trop blanches, la lumière crue bouillonne à travers la fenêtre où apparaît soudain un homme sans visage qui vient déposer une écharpe sur le corps, sur mon corps... J'ai préféré me réveiller.

Je crains de commencer à comprendre, mais l'ensemble reste flou et les mots me manquent... dois-je continuer à écrire... à dormir ?...

\*

... ( Plus tard encore). Il fait jour maintenant, et si j'ai fermé les volets après le départ de Benoît, c'est pour une autre raison.

Benoît m'a en effet rendu une nouvelle visite. Je ne l'ai pas vu entrer, mais le fait est que soudain il s'est trouvé là, bien vivant, souriant ; la pâleur avait quitté son visage. Sans un mot, il s'est installé à la table et il a parcouru quelques pages, çà et là, de mon manuscrit. Il a semblé y prêter une très vive attention mais son sourire persistant témoignait dans le même temps d'une sorte de curiosité amusée et satisfaite, à la manière d'un professeur enchanté du travail de son élève. Les dernières pages, cependant, lui firent hocher la tête.

- " A quoi bon s'adonner à une telle souffrance ?, m'a-t-il demandé en se levant. Cela m'étonne de votre part. Votre cheminement a été d'une logique absolue. Aucune de vos étapes ne pouvait être évitée. Quant à moi, je m'y reconnais parfaitement..."

Il s'est alors dirigé vers le lavabo, et il s'est adressé un large sourire dans le miroir.

"... à vrai dire, bien mieux que dans ce miroir. Avez-vous remarqué que les miroirs confisquent les reflets ? Non ? Vous avez pourtant relevé à plusieurs reprises dans votre texte que les images

semblaient échapper à leurs propriétaires et qu'elles vivaient une autre histoire, pour leur propre compte. Vous en êtes encore tout bouleversé, à ce que je constate... "

Tout en parlant, il passait ses mains sur son visage, tirait ses joues vers le bas, remontait une mèche de cheveux sans cesser d'interroger le miroir.

- " Non, je ne vois rien... Voilà, je suis venu vous remercier et vous inviter à poursuivre votre voyage, si vous le voulez. Vous en savez déjà beaucoup... comment revenir sur vos pas ? Grâce à vous, ce miroir reste vide quand je lui fais face, et il en va de même avec tous les autres miroirs. Voyez-vous, lorsque je me suis présenté à l'agence sous le nom de Benoît, je ne savais pas encore ce que j'enclenchais là. Je me prenais vraiment pour Arnot, à l'époque. Votre zèle a été proprement stupéfiant, je veux parler de vous et de la secrétaire. A propos, connaissez-vous cette femme, l'avez-vous rencontrée ? Non ? C'est peut-être dommage; enfin, c'est votre affaire. Que disais-je ? Oui, votre zèle à tous deux. En l'espace de quelques jours, vous m'avez dépouillé de toutes les images dont j'étais chargé. Ne prenez pas cet air étonné, vous l'avez noté vous-même : Arnot était " l'image à tout faire " ! Un véritable catalogue vivant ! Vous avez dressé à deux un inventaire très complet des articles qui y figuraient. Vous avez emprisonné entre les pages de vos écrits les principaux reflets qui composaient le personnage. Oui, vos textes ont si bien dénoncé sa texture qu'il n'y a plus d'Arnot en ce qui me concerne. Vous avez permis que je sois délivré de son influence à tout jamais. Oh, certes, j'ai dû y mettre un peu du mien, par la suite. Car il ne suffit pas de traverser son image. Il reste ensuite un long désert à traverser, celui de l'identité profonde. Mais cette quête regarde Benoît et lui seul, à moins que ce ne soit Benoît qui regarde cette quête. Quoi qu'il en soit, j'ai pu m'abandonner sans réserve à l'errance, pendant que vous vous affairiez les uns et les autres à dépister les traces d'Arnot. Vous me soulagiez de la gestion des apparences, si je puis dire. Me suivez-vous ?

Et à ces mots, il éclata de rire et se tourna vers moi. Ses yeux brillaient, mais nulle malice ne s'y lisait.

- " Non, bien sûr... A chacun son chemin à travers le désert... Nul n'échappe à cette solitude-là... Et pourtant... Enfin, c'est à vous de choisir... Oh, par pitié, ne prenez pas cet air consterné ! Je vous assure que vous en savez beaucoup. Beaucoup plus que l'ex-milicien en vous ne veut l'admettre. Tout comme je l'ai fait en me rendant à l'agence, vous avez déjà franchi votre propre seuil. Je suis persuadé que vous reconnaîtrez l'appel d'ici peu. Ecoutez-moi bien : j'ai lu dans votre manuscrit les deux questions qui vous assourdissent encore et qui vous entravent. Je vous ai dit que je suis venu vous remercier, tout comme je compte remercier la secrétaire de l'agence après vous. Alors, écoutez-moi, ou plutôt ne m'écoutez plus, mais regardez bien pour la première et dernière fois. J'ai laissé quelque chose pour vous dans le miroir du lavabo au sujet de la seconde de vos questions. Quant à la première... "

Il m'a tendu une photo, la photo du rêve, et l'a posée sur la table. Je l'ai observée longuement : c'était bien moi, qu'elle représentait, inanimé, mort peut-être, étendu sur le sol de la chambre ; mon manuscrit reposait près de moi, à portée de main. Je redoutais maintenant de voir surgir par la fenêtre l'homme sans visage avec son écharpe. J'ai levé les yeux. La fenêtre était grande ouverte. Benoît avait disparu.

En un bond, je fus à la fenêtre. Je fermai les volets, puis les deux montants de la fenêtre elle-même. Je ne voulais pas mourir. Lorsque je suis revenu m'asseoir à ma table, la photo n'y était plus.

\*

(Plus tard, toujours). J'ai fouillé partout... un courant d'air peut-être... mais non, plus de photo. A la place, cette idée impérieuse : je ne veux pas mourir. Mourir ?... Pourquoi ? Comment ? De remords, ou de dépit, face à " l'échec " de mon roman ? Un suicide, alors ? On me trouverait donc comme sur la photo, sans connaissance – sans connaissance ! – , mon texte à mes côtés ? Tout comme j'avais trouvé Arnot ?...

Cette évidence m'a sidéré. Voilà donc ce qui m'avait tellement fasciné dans la cabine téléphonique. Une préfiguration possible de ma mort. Mon existence résumée et clôturée par un manuscrit froid auquel j'ai voulu tout consacrer, tout sacrifier. Un texte incarné dans un cadavre... Est-ce donc pour cette raison jusque-là ignorée de moi-même que j'ai à ce point lutté avec et contre mon roman ? M'aurait-il été donné de contempler le scénario de ma mort et, par l'écriture ainsi déclenchée, d'y échapper, comme le naufragé de la dernière heure découvrant une chaloupe sur le bateau déserté qui s'apprête à chavirer ? Non, tout cela n'est que littérature. Pourtant mon roman continue bel et bien à sombrer avec son sujet, et je ne veux pas mourir. Où donc est le sujet, la planche de salut ?

Je ne suis pas persuadé d'avoir tout à fait compris le message de Benoît. Il a dit s'être libéré des reflets, des apparences de lui-même, avoir confié à d'autres la charge des aspects par lesquels ils le reconnaissent. Soit. Tel était donc le sens profond de sa démarche à l'Agence Ludovic. Il amorçait là une véritable quête et personne, pas même lui, ne pouvait alors s'en douter.

Mais il a aussi parlé d'un désert à traverser. Est-ce bien nécessaire ? Il a encore dit que, tout comme lui, j'avais déjà " franchi mon propre seuil ". Je suis certain qu'il a dit cela, mais je ne saisis pas le sens de ces mots. Il est vrai qu'en écrivant ce roman, j'ai renoncé peu à peu à tous ces rôles, citoyen, milicien, époux, père de famille, que sais-je encore ?, que la vie m'avait attribués. Vrai aussi que me voilà maintenant échoué, comme le naufragé sur l'île déserte, enfermé dans cette chambre d'hôtel, quelque part dans une ville dont les habitants, s'ils existent encore, parlent une langue que j'ignore presque totalement, inscrit sous un faux nom et, surtout, incapable de concevoir ce que sera l'issue de cette situation. Même la langue que j'écris me semble étrangère. Les mots que j'ai employés dans ce livre, ceux auxquels phrase après phrase je tente encore de m'accrocher, ces mots étaient juste condamnés, selon moi, à séjourner dans le seul dictionnaire, celui qui s'empoussière dans je ne sais plus quel recoin de mon appartement. Je n'ai pas suivi d'études, je n'ai guère lu plus que le journal et quelques romans policiers, et voici que j'ai l'impression de rédiger un traité philosophique !

Mais la philosophie ne m'intéresse pas. Je sais seulement que je ne veux pas mourir, ou tout du moins ne pas m'écraser au fond de l'impasse, poussé par quelque implacable remords. Tout bien considéré, je crois que je voudrais moi aussi connaître ce désert dont parlait Benoît, même si j'ignore ce qu'il indiquait exactement sous ce terme. Il disait : " A chacun son chemin à travers le désert..." Peut-être. Mais où est ce chemin ? Qui me guidera vers lui ?

Benoît m'a affirmé – cela me revient à l'instant – avoir laissé quelque chose pour moi dans le miroir. J'ai dit quelque part que je redoutais cette confrontation, et je la redoute encore. Mais comment y échapper maintenant ? Par la photo qu'il m'a montrée, Benoît m'a détourné de la mort qui m'aspirait. Je dois donc me fier à lui. Peut-être y a-t-il dans ce miroir la première pierre sur mon chemin ? Je vais bien voir...

\*

... J'ai vu. Tout est bien. Tout est clair, maintenant. Je suis allé vers le miroir, j'ai regardé tout au fond, et j'ai vu : Arnot. Il m'a fait un petit signe cordial, et en souriant il m'a dit :

- " Te voilà enfin. Tu me reconnais, n'est-ce pas ? Comme tu le sais, je suis " Monsieur Tout-le-monde ; je suis l'autre, ton semblable. Tu peux partir en paix maintenant. Je m'occupe de tous les détails. "

Comme je gardais le silence, il a ajouté :

- " Je garde aussi ton silence, ne t'inquiète pas. Et je veillerai sur ton manuscrit le temps qu'il faudra. Laisse-nous ici, lui et moi. Va ! "

Il s'est mis à rire, et il a conclu :

- " Je refermerai les volets après ton départ. "

\*

Me voilà donc revenu à la table pour inscrire ces derniers mots. Car ce sont les derniers, je crois. J'ai trouvé le chemin ; depuis les premiers mots je suis sur le chemin, je suis le chemin. J'entends encore le rire de Benoît : " Me suivez-vous ? "

" Qui suis-je ? " n'est plus une question, ni même une double question. " Qui suis-je ? " non plus. Il n'y a ni premier ni dernier chapitre. Il n'y a pas de roman, puisque j'ai retrouvé son sujet. Ce sujet n'existe pas, il est " Tout-le-monde ", c'est-à-dire Arnot, c'est-à-dire moi, c'est-à-dire vous, c'est-à-dire...

On vient de frapper aux carreaux de la fenêtre. Une voix que j'entends pour la première fois m'appelle par un nom que j'entends pour la première fois. C'est ma voix, c'est mon nom.

Elle appelle de nouveau. C'est la voix, c'est le nom. Je m'en vais.

## EPILOGUE

### (La traversée du désert)

Un homme voulait connaître le désert.

Sur la route qu'il emprunta, il y avait de moins en moins de traces de pas.

Il atteignit enfin le dernier village dont les bicoques éparses tremblaient à la chaleur nébuleuse de l'orée du désert. La route s'arrêtait là.

Plus loin, il y avait une ultime baraque à l'ombre de laquelle se tenait une vieille. Ses yeux blancs d'aveugle s'étaient retranchés tout au fond de ses orbites et fixaient l'horizon sans trêve. L'homme déposa son sac devant elle, comme aux pieds d'une mendicante. La vieille resta tout d'abord immobile. Puis elle effleura le sac et le palpa vaguement, mais elle ne l'ouvrit pas. Elle ramena ses mains sur ses genoux et ne fit aucun commentaire. L'homme pensa que d'autres voyageurs étaient peut-être ainsi passés devant elle et qu'elle avait déjà reçu d'eux de semblables offrandes.

Pour finir, il vida ses poches et en plaça le contenu – quelques pièces de monnaie, quelques papiers – sur le sac. Puis il s'éloigna sans se retourner.

A l'infini, devant lui, s'étendait l'innommable d'une perspective qui n'était pas la vie, et qui n'était pas la mort; qui n'était pas le néant, et qui n'était pas même l'apparence du désert. Il n'y avait qu'une surface sans forme, éperdue de chaleur, miroir du soleil d'où s'exhalait la sueur des pierres, et où haletaient encore quelques rares, très rares, touffes d'herbe grise. Il y avait surtout, aussi loin que l'homme pouvait l'imaginer, un horizon de feu dont la ligne déchiquetée figurait peut-être une barrière de montagnes dressées sous un ciel blanc. Et cette ligne continue suscitait le désir d'aller vers elle et de la rejoindre.

Impitoyable, le soleil semblait cloué à son zénith et c'est ainsi que, délesté de toute attache, de la compagnie même de son ombre, l'homme marcha au hasard. Toutes les directions étaient possibles, et toutes étaient indifférentes.

Il rencontra bientôt un chien errant qui s'approcha en zigzaguant, la tête basse, l'allure famélique. L'homme observa le poitrail creux, ascétique, dont les côtes saillaient sous la peau râpée, comme prêtes à la transpercer au premier aboiement. De vieilles plaies mal fermées, ou trop léchées peut-être, témoignaient de l'accueil que devaient lui réserver les proches villageois.

L'animal sembla d'abord l'éviter, étonné ou effarouché, puis il vint le flairer, sur le point de goûter sa sueur. Mais de nouveau, il s'éloigna.

L'homme qui avait cherché son regard en vain s'agenouilla alors dans la poussière et s'adressa en ces termes au dieu du désert : " Ô, toi qui veilles sur ces lieux, toi qui m'adresses ce nomade de la faim comme premier messenger sur le chemin de ma quête, puisque par ce signe tu me fais savoir que tu ne m'abandonneras pas, écoute ma prière! Fais en sorte que de ce chien je partage le quotidien et que son expérience devienne aussi la mienne. Alors, comme lui, errant loin des simulacres, je traverserai l'écran des solitudes et sans doute mes yeux enflammés déchiffreront-ils sur l'horizon les mots de la réponse. Alors, j'irai en paix. "

Ayant ainsi prié, il se releva et le chien se mit à le suivre.

Ce que tous deux s'échangèrent et s'enseignèrent mutuellement, nul ne le sait et il n'y a pas de mots ni de traces pour en témoigner.

Le soleil et plusieurs lunes les virent errer ensemble, bientôt aussi efflanqués l'un que l'autre. Le jour, celui qui savait apprit à l'autre à retourner certaines pierres à la recherche de lézards qu'ils croquaient d'un coup de mâchoire. Parfois, le désert leur offrait quelque vague charogne qu'il leur fallait disputer aux vautours. La nuit, prudemment, les yeux brillants, bravant les cailloux que les enfants auraient encore pu leur jeter, ils rôdaient à proximité du village, lapant les quelques flaques et se partageant les ordures que des chiens plus civilisés avaient dédaignées.

Il y avait un rocher, quelque part, qui leur donnait un peu d'ombre, même à midi, et contre lequel, haletants, ils passaient de longs moments à scruter l'infini derrière les brumes du lointain. L'un d'entre eux s'assoupissait parfois, comme s'il avait toujours su que de l'horizon rien ne se détacherait et qu'il était loisible d'en interrompre l'examen le temps d'un rêve.

Mais l'autre avait connu d'autres déserts, ceux de la multitude, dont l'agitation voilait sans répit toute contemplation de l'au-delà. Il se souvenait d'avoir tenté de parler en ces temps-là, mais il n'y avait eu que l'écho de sa douleur pour lui répondre, et avec de trop étranges distorsions. Il avait voulu boire, aussi, mais seule l'idée de sa soif avait pu le désaltérer pour un temps. Et toutes les fois où il avait voulu saisir les objets de ces mondes, il n'avait ramené que du sable coulant entre ses doigts. Alors, il avait su que ces déserts-là étaient clos, et il avait cherché à s'en échapper.

Puis il avait considéré l'écran de ses rêves, mais n'y avaient défilé que des fragments de messages et d'intentions, d'incitations et de promesses. Des songes de songes.

Pour finir, des images aveuglantes étaient venues vers lui, des éclats de miroir où avaient vécu les morceaux d'un puzzle représentant peut-être son propre masque mortuaire. Mais il s'était réveillé avant de pouvoir le vérifier. Ne percevant alors plus rien d'autre que le ciel autour de lui, il s'était enfui à jamais.

Et maintenant, il fixait enfin l'horizon du désert primordial et il se brûlait les yeux à en défier la continuité, à en rechercher la faille pour s'y fondre.

Et c'était, pensait-il, parce que ses pas l'avaient guidé au-delà des désillusions et jusqu'à l'abandon du sentiment d'abandon; c'était parce que sa chair s'était endurcie de voir chacune de ses blessures

sans cesse saupoudrée de sel; c'était parce qu'il pensait pouvoir traverser, comme une ombre un tamis, la question lancinante que tendait la solitude en lui et parce que, une fois franchie cette frontière, il aspirait à contempler le cristal d'azur dont l'éclat guérit du désir et le cœur diffracte les besoins; c'était enfin parce qu'il ignorait tout autant les termes de la question que ceux de la réponse qu'à peine libéré des déserts du passé il était venu vers celui-ci.

Mais son compagnon, pour lequel il n'y avait ni question ni réponse, était là, assis comme lui, près de lui, avec lui, et ils observaient tous deux le soleil lorsqu'il disparaissait en rougeoyant vers l'horizon. Le temps n'avait pas de texture pour eux et ne pouvait s'altérer en souvenirs ou en projets. La vie et la survie se laissaient recouvrir d'une fine pellicule d'éternité qui allait s'épaississant.

Il est possible que cette hypnose commune ait soudé la complicité des deux êtres plus solidement que l'assistance qu'ils s'apportaient lors des quêtes de nourriture. Mais nul ne pourrait dire ce que représentait pour eux le partage d'une quête.

Or il advint qu'un soir, celui des deux qui était né dans ces parages se détourna du soleil couchant et, de sa langue brûlante, commença à se lécher les pattes. Quand vint la nuit, il resta couché contre le rocher, les yeux fermés, le poitrail soulevé par un souffle douloureux.

Et à l'aube, le souffle cessa.

L'autre, qui était resté là toute la nuit sans s'aventurer au village, vit apparaître avec le soleil les premiers vautours tournoyant très haut dans le ciel. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait de fragments détachés de la ligne d'horizon se propulsant vers lui chargés de messages. Il vit leur cercle se rapprocher peu à peu. Puis quelques-uns se posèrent à distance, par prudence ou par patience plus que par respect, pendant que les autres poursuivaient leur ronde sournoise dans le ciel. Et il se vit bientôt tourner lui-même autour du corps de son compagnon pour le protéger de l'arrogance croissante des oiseaux.

Vers le soir, il se sentit si faible et les vautours étaient si nombreux que l'inévitable se produisit: lentement, religieusement, il commença à dévorer le cadavre. Il ne concéda que quelques restes à ceux qui l'y avaient incité.

Soudain, il crut entendre ricaner le dieu du désert et une flamme se mit à brûler en lui atrocement, que rien ne put éteindre. Alors, toute la nuit durant, sous l'œil placide de la lune, il hurla à la mort, à la solitude et à la mort.

Au matin, épuisé, il considéra que la condition du chien lui était acquise, et il décida de s'enfoncer plus avant dans le désert.

Il avait le sentiment que l'épreuve consistait à se rapprocher toujours davantage du foyer ardent, de l'aveuglante lumière, du noyau de sa quête.

Il marcha deux jours et deux nuits. Des papillons voletèrent devant lui, agitant les phosphènes de ses visions. Des cités maudites s'érigèrent, étincelantes au point de fuite de ses mirages.

Au matin du troisième jour, ses poumons étaient tapissés de sel, sa gorge brûlait comme douze piments et il y avait dans sa bouche de la poussière en guise de salive. Il n'avait rien absorbé depuis cet ultime et fatal repas et seule la fièvre qui le tenait le poussait encore à avancer à travers des reliefs qu'il ne distinguait déjà plus.

Il finit par trébucher sur une grosse pierre plate, tomba et roula jusqu'au fond d'un petit ravin. Il se fit, dans sa chute, une profonde entaille sur le flanc. Il regarda sans émotion le sang qui s'écoulait goutte à goutte sur le sable avide et rassembla ses forces pour se traîner jusqu'à la pierre qui, au-dessus de lui, avait accéléré sa chute. Et lorsqu'après de longs efforts il y fut parvenu, le souvenir lui revint d'un nom qu'il avait jadis porté. Il décida de s'en libérer à jamais et l'inscrivit, en lettres de sang, sur la partie plate de la pierre, face au soleil.

Enfin, lorsque le moment fut venu, il adressa au dieu du désert cette nouvelle supplique : "*Mon corps de chair ne me portera pas plus loin, et il n'y a déjà plus de vautours pour se nourrir et vivre de cette chair. Fais qu'il me soit donné de ne pas être venu jusqu'ici en pure perte. Fais que je devienne ce qui m'entoure, fais que je sois pierre parmi les pierres. Fais que du désert j'apprenne ainsi l'ultime leçon.*"

A peine eut-il sur le sable laissé tomber cette prière que la vie le quitta. Un nouveau corps mort apparut à la surface du désert, qui côtoyait une pierre sur laquelle gisait son nom. Et tout autour, labyrinthe sans limites, s'étendait une immensité jonchée de pierres.

Il ne fallut que quelques lunes au vent et aux sables qu'il animait pour effacer le nom de celui qui avait eu l'apparence d'un homme.

Mais il fallut un infini présent, contenant tous les passés et tous les futurs; un présent fixe et immobile où s'inscrivaient tous les mouvements du monde réel ; un présent insondable et silencieux, bien au-delà du temps que les hommes mesurent dans l'intervalle d'avant la fuite et d'après la chute ; il fallut une telle éternité pour que le corps et la pierre puissent mêler la matière qui les composait et que, manipulés par les principes d'une puissante alchimie, confondus au soleil et à l'eau des profondeurs, ils engendrent la vie jusqu'à devenir la vie même.

Peut-être en cette nouvelle matière quelque graine germa-t-elle dont la plante nourrit quelque animal, quelque énergie du cycle.

Peut-être forma-t-elle argile avec une larme du ciel, que le dieu pétrit et modela en un cœur auquel il insuffla sa propre image. C'est là du moins le sens du mythe imprimé sur le vieil argile qui recouvre la surface de tous les abîmes.

Toujours est-il qu'un homme, fils de l'étreinte entre le ciel et la terre, un homme sans nom et qui les portait tous, un homme que le jour ne semblait jamais priver d'ombre ni la nuit de lumière, qu'un tel homme se vit naître du désert et y tracer son chemin.

Il n'avait pas d'autres besoins que le sommeil et il ne s'en étonnait pas. Et ses rêves, qui lui venaient d'une mémoire inconnue, étaient des scènes où les objets, prenant la parole, se présentaient par leur nom.

Mais le monde qu'il traversait, les yeux ouverts, était un monde sans objets. Pourtant, sans qu'il en discerne l'origine, une force que rien n'épuisait le poussait à marcher, à avancer toujours, à traverser l'identique. Chaque pas effaçait le précédent sans laisser présager tout à fait du suivant.

Un beau matin, cette force inconnue le déposa au bord d'une route construite par d'autres hommes et qui longeait le désert. Cette route avait déjà traversé certains de ses rêves les plus récents. Mais s'il reconnaissait l'aspect du goudron, il en découvrait ici l'odeur épaisse. Il avait déjà vu les camions passer en soulevant des nuages de poussière, mais il avait ignoré jusque-là le tonnerre de leurs vrombissements qu'absorbait peu à peu le silence, et il pouvait même percevoir maintenant le sifflement de leurs pneus sur la chaussée. Il examina d'ailleurs avec intérêt, tout au long de la zone de contact entre le désert et la route, les lambeaux de ces pneus éclatés qui côtoyaient les pierres et les rares cactus poussant dans les parages.

Pendant quelques temps, il erra aux alentours de la route, ni proche ni distant, observant les phénomènes, en ressentant certaines conséquences sous forme de tiraillements. Une sensation nouvelle se manifesta bientôt en lui, qu'il dut apaiser aux dépens des cactus dont il se mit à mâcher la chair et à sucer la sève. Ses rêves se firent opaques, énigmatiques, et parfois étrangement inquiétants. Certaines étoiles, lorsqu'il se réveillait brusquement au cœur de la nuit, lui paraissaient hostiles. Et c'est ainsi qu'il se rapprocha peu à peu de la civilisation des hommes.

Un jour qu'il s'était avancé plus près que de coutume, il rencontra un vieil homme chargé de la garde et du fonctionnement d'une pompe à essence. Pour cet emploi, il lui était attribué une assez misérable bicoque en bois pourvue d'un matelas, d'une table et d'une chaise. Le vieil homme qui était devenu presque aveugle lui proposa de prendre sa relève. Il accepta sans plus d'hésitation que d'enthousiasme, simplement parce que ses pas l'avaient porté jusque-là. Avant de le quitter et de s'éloigner sur la route, le vieillard lui remit un sac contenant quelques objets élémentaires.

L'homme demeura en ce lieu pendant plusieurs années. Chaque semaine, un camion-citerne venait remplir la cuve souterraine, recueillir la recette et déposer vivres et boissons auxquels, au début, il ne toucha pratiquement pas.

Le jour, il délivrait l'essence aux rares automobiles et aux camions qui s'arrêtaient, et ils s'arrêtaient presque tous. Il échangeait quelques propos anodins avec les chauffeurs. Entre deux passages, il somnolait à l'ombre sur le seuil de sa cabane.

Mais aucun phare ne venait jamais troubler la nuit.

Il prit alors l'habitude, dès le soleil couché, d'aller s'asseoir à quelque distance de sa cabane auprès d'un vénérable cactus tricéphale. Et là, installé sous le dôme de la nuit, baignant dans cette fluorescence particulière propre au désert, il se consacrait à un paisible dialogue avec son ami végétal.

Au début, il se plaisait à mesurer sa solitude à la sienne et à les juger équivalentes. Il n'y avait pas d'autre cactus aux alentours et pas d'autre humain non plus. Il en déduisait le parallélisme de leurs conditions sous les étoiles. Il inventa presque le mot : exil.

Cependant, considérant la nature de sa démarche, il réalisa que s'il ne venait pas chaque nuit rendre visite au cactus, jamais celui-ci ne viendrait jusqu'à lui. Il était le seul instigateur de ce qu'il avait cru être une rencontre, un dialogue... Il était seul à fomenter l'idée de la solitude et à ressentir le besoin de la conjurer. Il était seul, et seul à en souffrir.

Et, près de lui, le cactus était. Nourri par la terre et dressé vers le ciel, ou bien l'inverse. Hors souffrance, inaccessible, le cactus était cactus et se suffisait de son existence.

La méditation de l'homme se fit dès lors cruellement lancinante. Et la vivacité de sa douleur suivait les phases de la lune : lorsque la lune était obscure et que la nuit régnait, impénétrable, il oubliait plus facilement le manque dont il souffrait. Mais plus la lune regagnait sa plénitude, plus le cactus resplendissait à ses yeux et plus il s'exposait, dans toute la force farouche, l'innocence, l'insolence de son immuable existence.

A ressentir ainsi les effets du cycle de la lune, il inventa presque le mot : femme.

C'est ainsi qu'il se résolut, un soir de désespoir lunaire, à abattre le cactus. Il s'arma en conséquence mais comme son bras allait frapper, le dieu du désert ne put résister à la tentation de chuchoter une question à l'oreille de l'homme qui depuis longtemps n'en posait pas :

- " Connais-tu ", lui demanda-t-il, "un lieu plus peuplé d'illusions que ce désert ? "

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il perdit son essence divine. Il s'incarna en l'homme.

Et l'homme lâcha son arme. Il s'en retourna vers sa cabane.

Treize jours s'écoulèrent, et treize nuits aussi, dont la lune s'éclipsa peu à peu et l'homme reconnut que des objets, du désert, de l'horizon et de la lune elle-même, seules les images lui étaient ainsi soustraites. Les éléments persistaient au-delà de l'idée qu'il s'en faisait. Certes, chacune des illusions échafaudées ici dans le désert s'était désagrégée, ne le renvoyant jamais qu'à un rendez-vous manqué avec lui-même. Désert peuplé d'illusions ? Mieux valait admettre que le désert était l'illusion même, mirage des solitudes, ineffable substance, impensable réalité. Aucun visage ne souriait derrière le reflet du masque sur le miroir de l'horizon.

Aussi s'employa-t-il à questionner de plus en plus précisément les automobilistes et les camionneurs sur le monde dont ils venaient : les hommes, les femmes, les enfants, les bêtes, les maisons et les outils les grandes plaines cultivées et les fleuves qui apportaient aux océans les messages des montagnes, les vents et les pluies qui vivifiaient paysages et visages. L'évocation des forêts et des villes, surtout, le fascinait parce qu'elle l'aidait à guérir la blessure de son amitié déçue avec le cactus.

Au matin du quatorzième jour, l'homme décida de quitter le désert. Il se mit en route vers les contrées peuplées de ses semblables. Il savait maintenant que la solitude n'était autre que l'idée qu'il avait nourrie au sein de l'impossible connaissance de lui-même par lui-même par lui-même. Il pressentait confusément que l'unité, en laquelle il avait vu se manifester toute existence, se déduisait sans cesse de la rencontre du nombre deux. Et que, par cette seule équation, l'unité pouvait, parfois, toucher au zéro. Et en ce chiffre ultime et premier qui contient tous les autres, en ce chiffre né du désert pour dénombrer les foules, pouvait se résumer la totalité des phénomènes.

L'homme marcha jusqu'à la ville où il acquit un nom quelconque et un emploi quelconque dans un bureau. La trace de son parcours se perd alors dans l'écheveau des trajets citadins.

On le retrouve cependant gravissant, par un matin pluvieux de février, les marches grinçantes de l'escalier d'un immeuble vétuste.

Au troisième étage, une femme qui l'attend peut-être encore, ou qui ne l'attend déjà plus, frappe ce texte à la machine.

Et le grincement des marches dans l'escalier cesse au moment précis où la machine suspend son cliquetis.

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**ROMAN**

**Anonymat - 1984**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur** : [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur** : <https://www.frederic-jesu.net>

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021**

**Paris, 2020**

**ISBN 979-10-394-0281-1**